

CHAMONIX

LE

MONT-BLANC ET LES DEUX SAINT-BERNARD.

NOUVEL ITINÉRAIRE DESCRIPTIF

DES

Alpes centrales et de leurs vallées.

CONDUISANT

AUX EAUX THERMALES DE ST.-GERVAIS, etc.



GENÈVE,

Chez A. Geisendorf, papetier,

Cité, 221.

—
1844

CHAMONIX

LE

MONT-BLANC ET LES DEUX SAINT-BERNARD.

—
1844

Chez A. Geisendorf, Cité, 221,

A GENÈVE.

Fournitures de bureaux et d'administrations.

Fabrique d'encre et de registres.

**Fournitures complètes pour le dessin et toutes espèces
de peintures.**

Tableaux d'anciens maîtres.

**Tableaux, aquarelles, dessins, lithographies des maî-
tres du pays et de l'étranger.**

Peintures sur émail.

Vues de Genève et de la Suisse peintes à la gouache.

Objets en bois de l'Oberland.

Location de tableaux, de dessins, de lithographies.

Restauration de tableaux.

Objets d'arts.

Antiquités.

AVANT-PROPOS.

L'accueil favorable qui a été fait à ce Manuel avant les améliorations considérables qu'il vient de subir, autorise à espérer qu'il obtiendra un succès au moins égal en reparaissant sous sa forme actuelle. Sans juger à propos d'en étendre le cadre ni d'en changer le plan primitif, on s'est attaché à y rectifier les indications qui avaient cessé d'être exactes, on l'a enrichi d'une multitude de détails nouveaux, on en a intégralement refondu diverses parties; en un mot, on n'a rien négligé pour présenter aux voyageurs une statistique routière bien faite des Alpes centrales. L'auteur a borné là son ambition. Le lecteur ne doit donc s'attendre à trouver dans ce petit ouvrage ni descriptions poétiques, ni orne-

mens accessoires, ni recherche de style d'aucune espèce. Ce ne sont pas des impressions de voyage qu'on a prétendu donner au public ; c'est un simple itinéraire , dont la rédaction ne comportait d'autre mérite que celui de la clarté.

La description de la *Vallée de Sixt*, que l'auteur a fait paraître il y a trois ans, forme le complément naturel de ce Manuel des Alpes de Savoie. Trop étendue pour y être intercalée sans en altérer essentiellement les proportions , elle a sa place indiquée pour le lecteur à la suite du § 16, où l'itinéraire de Servoz à Genève par Sixt est tracé en abrégé dans une note.

DIRECTIONS GÉNÉRALES.

§ 1. SAISON A PRÉFÉRER POUR LE VOYAGE DE CHAMONIX. Année moyenne, le voyage peut se faire convenablement du milieu de juin à la mi-octobre. Toutefois, les touristes qui se proposent des excursions difficiles et dans des lieux très-élevés doivent préférer, toutes choses d'ailleurs égales, la seconde moitié du mois de juillet et et le mois d'août.

§ 2. DURÉE DU VOYAGE. La simple course de Genève à Chamonix et le retour ne peuvent guère s'effectuer en moins de cinq jours pleins. La totalité du voyage, aussi étendu qu'il est possible de le faire notre itinéraire à la main, est de douze, de quinze, ou même de vingt jours, abstraction faite des séjours prolongés qu'on peut être tenté de faire en divers endroits tels que Chamonix, St-Gervais-les-Bains, Courmayeur, etc. Néanmoins, six à dix jours de

beau temps bien employés suffiront à la généralité des touristes.

1° *Course de cinq jours.* 1er jour : de Genève à Chamonix. 2e : Ascension du Montanvert. 3e : Ascension de la montagne de Flégères. Visiter la source de l'Arveiron. 4e : De Genève à St-Gervais par le col de Voza ou le col de la Forclaz. 5e : de St-Gervais à Genève.

2° *Course de six jours.* Les deux premiers jours comme ci-dessus. 3e jour : à Trient, par la Tête-Noire. 4e : De Trient par le col de Balme. 5e : à St-Gervais par le col de Voza ou la Forclaz. 6e : De St-Gervais à Genève.

3° *Autre course de six jours.* 1er jour : De Genève à St-Gervais-les-Bains ou à St-Gervais-le-Village. 2e : De St-Gervais à Chamonix par la Forclaz. 3e : Ascension du mont Brévent. 4e : De Chamonix à Martigny en Valais par la Tête-Noire. 5e : De Martigny à Villeneuve (canton de Vaud). 6e : De Villeneuve à Genève par le lac.

4° *Course de huit jours.* 1er jour : De Genève à St-Gervais, St-Martin ou Sallanches. 2e : De Sallanches ^{ou Chamonix} par le col de la Forclaz. 3e Le Montanvert. 4e : La montagne de Flégères ou le mont Brévent. 5e Par la Tête-Noire à Trient. 6e : De Trient à Chamonix par le col de Balme. 7e : à St-Martin par Servoz. 8e : Retour à Genève.

5° *Course de dix jours.* 1er jour : De Ge-

nève à St-Gervais-le-Village. 2e : Au Chapiù , par le col du Bonhomme. 3e : Du Chapiù à Courmayeur par l'Allée-Blanche. 4e : Ascension du mont Cramont. 5e : De Courmayeur à Orsières, par le col de Ferret. 6e : D'Orsières à Chamonix par le col de Balme. 7e : Ascension du Montanvert. 8e. Ascension du Brévent. 9e : De Chamonix à St-Martin. 10e : De St-Martin à Genève.

6° *Autre course de dix jours.* Les trois premières journées comme ci-dessus. 4e : De Courmayeur à Aoste. 5e : D'Aoste à l'hospice du Grand-St-Bernard. 6e : De l'hospice susdit à Orsières. 7e : D'Orsières à Chamonix, par le col de Balme. 8e : Ascension du Montanvert. 9e : A St-Gervais par le col de Voza ou la Forclaz. 10e : De St-Gervais à Genève.

7° *Course de onze jours.* Les sept premiers jours comme ci-dessus. 8e et 9e jours : Excursion au Jardin de la Mer-de-Glace. 10e : De Chamonix à St-Martin. 11e : De St-Martin à Genève.

8° *Course de quinze jours.* 1er jour : De Genève à Servoz. 2e : De Servoz aux chalets de Villy, sur le chemin du Buet. 3e : Ascension du Buet; de là au Prieuré par Valorsine. 4e et 5e : Course du Jardin. 6e : Retour à Chamonix, couchée à l'hospice du col de Balme. 7e : Orsières, Liddes ou St-Pierre sur le chemin du Grand-St-Bernard.

8e : Hospice du Grand-St-Bernard. 9e : Courmayeur. 10e : Ascension du mont Cramont. 11e : Col du Petit St-Bernard. 12e : Les Contamines, par Bourg-St-Maurice, le Chapiù et le col du Bonhomme. 13e : Les chalets d'Antherne, par Servoz. 14e : Samoëns, par Sixt. 15e : Genève.

9° *Course de vingt jours.* Comme ci-dessus ; plus : une course dans la partie supérieure du glacier des Bossons, l'ascension du Brévent, celle du Mont-Joli, près de St-Gervais ; une journée passée au pavillon de Bellevue au haut du col de Voza ; un jour employé à visiter la vallée de Sixt.

NB. Dans ces différens journaux de voyage, il n'a pas été possible de tenir compte des jours ou fractions de jour d'arrêt, occasionnés par le mauvais temps, la fatigue, ou le désir de se livrer à des recherches scientifiques ou autres.

§ 3. MOYENS DE TRANSPORT DE GENÈVE A CHAMONIX. Diligence de Genève à St-Martin et Sallanches et retour, partant tous les matins dans la belle saison, et rendue au plus tard à 4 heures du soir à sa destination. — Chars légers, chevaux de selle et mulets pour aller au-delà de Sallanches. Prix fixés par règlement : fr. 18, 90 c. pour un char à trois places attelé de deux chevaux : fr. 9, 30 c. par cheval ou mulet de selle. Retour : fr. 4, 60 c. par place. Lorsqu'on retient les conducteurs, on leur paie fr. 9, 20 c. par

jour d'arrêt. — Les particuliers peuvent, en servant de leurs propres voitures ou de bonnes voitures de louage, se faire conduire à St-Martin et y arriver assez tôt pour pouvoir être rendus le même jour à Chamonix, soit par les chars-voitures publiques, soit à cheval. Il serait imprudent de se servir de voitures ordinaires sur cette route, pour aller plus loin que St-Martin, Sallanches ou St-Gervais.

§ 4. GUIDES DE LA VALLÉE DE CHAMONIX ET AUTRES LIEUX. On trouve des guides à St-Martin, à Sallanches, à St-Gervais, à Martigny, à Sixt, à Servoz, à Valorsine, à Courmayeur et à Chamonix. Ceux de ce dernier endroit ont, à tous égards, une grande supériorité. Ils sont soumis à une organisation particulière. Voici les principales dispositions du règlement qui les régit : a) Ils sont tenus à servir à tour de rôle; le guide-chef, qui réside à Chamonix, désigne aux voyageurs les guides dont le tour de service est arrivé. Le voyageur qui a quelques motifs de préférence pour tel ou tel guide, peut le choisir, en payant fr. 3 par jour en sus du salaire fixe. b) Le salaire d'un guide pour les courses ordinaires est de fr. 6. Il est de fr. 10 par jour pour les courses qualifiées d'*extraordinaires*, savoir celles du Buet, du Jardin, des glaciers autres que ceux de la vallée de Chamonix, et même de ces

derniers quand la course dépasse la limite supérieure de la végétation. Enfin, ce salaire est de fr. 40 pour l'ascension du Mont-Blanc. Chamonix étant pris pour point de départ, les journées des guides et celles des mulets sont calculées d'après le nombre de jours durant lequel les uns et les autres restent absents. Ainsi, un voyageur se rendant en un jour de Chamonix à Martigny en Valais où les réglemens ne lui permettent pas de garder le guide et le mulet avec lesquels il est venu de Savoie, est tenu à payer double course en les congédiant, savoir, la journée qu'il a faite et celle que le guide fera seul en s'en retournant avec son mulet à vide. La même surcharge a lieu, par réciprocité, lorsque la susdite course se fait en sens inverse. (c Pour les courses extraordinaires, il doit y avoir deux guides au moins pour un voyageur seul. La corporation des guides de Chamonix est seule autorisée à desservir cette vallée. A St-Gervais, Servoz et autres lieux, sauf Martigny en Valais où il existe aujourd'hui une corporation semblable, cette industrie n'est pas soumise à un règlement; les prix se débattent librement, et les voyageurs peuvent entrer en arrangement avec les guides et les muletiers pour les courses de quelque durée, quoique, à dire vrai, le tarif de Chamonix commence presque partout maintenant à servir de règle.

TABLEAU

des guides de Chamonix en 1843.

1. Favret Michel (guide-chef). 2. Tronchet Anselme.
 3. Tairraz Pierre. 4. Paccard Michel-Joseph. 5. Dévouas-
 soux Julien. 6. Dévouassoux Michel. 7. Couttet David. 8.
 Paccard Michel. 9. Carrier Michel. 10. Balmat Mathieu. 11.
 Couttet Joseph. 12. Balmat Michel. 13. Payot Pierre-Joseph.
 14. Simond Jacques. 15. Dépland François. 16. Dévouas-
 soux Alexis. 17. Cupellin Eugène. 18. Cachat Jean-Michel.
 19. Tournier Simond. 20. Simond Pierre-Joseph. 21. Fol-
 liguet David. 22. Couttet Pierre Marie. 23. Couttet Michel-
 Alphonse. 24. Désaillood Mathieu. 25. Simond Mathieu. 26.
 Simond David. 27. Couttet David. 28. Simond Victor. 29.
 Tairraz Jean. 30. Couttet Simond-Pierre. 31. Balmat Gé-
 déon. 32. Charlet Julien. 33. Mugnier Jean. 34. Couttet Si-
 mon. 35. Balmat Michel. 36. Cachat Julien. 37. Tairraz
 Pierre-Marie. 38. Couttet Jean-Michel. 39. Bellin Pierre.
 40. Carrier Pierre. 41. Simond Ambroise. 42. Payot Louis-
 Frédéric. 43. Couttet Michel-Irénée. 44. Tairraz Jean-Mi-
 chel. 45. Couttet Salomon. 46. Folliguet Alexis. 47. Char-
 let Michel-David. 48. Simond Pierre. 49. Simond Mathieu.
 50. Bossoney Michel. 51. Simond Julien. 52. Tournier
 Pierre-Joseph. 53. Balmat Michel-Ambroise. 54. Balmat
 Auguste. 55. Dévouassoux Alexandre. 56. Tissey Ferdinand.
 57. Payot Auguste. 58. Couttet Michel. 59. Lehot Michel.
 60. Payot Jean. 61. Balmat Joachim.

On trouve à louer, tant à Chamonix que sur la route du St-Bernard, des chaises-à-porteurs légères et découvertes, au moyen desquelles les personnes qui redoutent la fatigue peuvent se faire transporter commodément jusqu'à des stations assez élevées. Le tarif (à Chamonix) est

de 5 fr. par porteur ; ce qui fait revenir le prix de la course de 24 à 36 fr.

§ 5. DÉPENSE D'AUBERGES. A Chamonix, St-Gervais, Sallanches, Courmayeur, et autres localités importantes, cette dépense peut être évaluée à fr. 1 ou fr. 2 par tête pour le déjeuner, et à fr. 3 ou fr. 4 pour le dîner à table d'hôte. Le prix du logement et de la couchée est de fr. 1 à fr. 2, ce qui fait venir la dépense moyenne par tête de fr. 6 à fr. 7 par jour. Les voyageurs sont parfaitement bien traités, par exemple, pour ce prix-là, à l'*hôtel de Londres et d'Angleterre*, au bourg de Chamonix. Dans les endroits peu fréquentés, cette dépense varie beaucoup, en plus ou en moins. Les prix sont nécessairement plus élevés dans les auberges qui ne sont ouvertes que quelques mois de l'année, telles que l'hôtellerie du Montanvert, l'hospice du col de Balme, etc.

N.B. Les meilleurs hôtels seront constamment désignés par le signe *, doublé pour ceux d'un mérite supérieur.

§ 6. COLLECTIONS D'OBJETS D'HISTOIRE NATURELLE, CURIOSITÉS, etc. Cabinet de J.-M. Des Champs, à Servoz. A Chamonix, Marie et Michel Carrier, Joseph Couttet et autres possèdent des collections de minéraux, plantes, insectes, etc., tant de leur vallée que des contrées voisines.

§ 7. CARTES, ESTAMPES, RELIEFS. La carte géné-

rale de la Savoie, par Chaix, est ce qu'on a de meilleur dans ce genre. La grande carte des Alpes, par Raymond, dont il existe des extraits, manque complètement d'exactitude. Les principaux libraires et marchands d'estampes de Genève et de Lausanne possèdent de grands assortimens de gravures et de lithographies, tant noires que coloriées, représentant les sites les plus remarquables de Chamonix et des vallées environnantes.

On montre et l'on vend, soit à Chamonix, soit à Servoz, de petits reliefs des Alpes qui aident à comprendre la configuration de ces montagnes. M. Sené, sculpteur genevois, déjà célèbre par son beau travail sur le Simplon qui figure aujourd'hui dans un des musées particuliers du roi des Français, achève dans ce moment un relief du Mont-Blanc et de ses environs, construit sur une échelle immense, auquel on n'aura jamais rien eu à comparer pour la fidélité de l'imitation et le fini de l'exécution, ainsi que pour l'étendue. Ce relief-monstre, dans lequel le Mont-Blanc n'a pas moins de trente-deux pouces de hauteur verticale au-dessus de sa base, comprend toute la chaîne des Alpes centrales entre Servoz, Martigny et les deux St-Bernard. L'étude en sera plus instructive et surtout plus attrayante que celle de la carte la plus parfaite.

§ 8. PRÉCAUTIONS IMPORTANTES. Il est presque superflu de rappeler ici aux touristes les précautions ordinaires à prendre quant aux vêtemens et aux divers moyens de se garantir des intempéries de l'air, lorsqu'on a à voyager dans des contrées dont le climat est froid, inconstant et orageux comme celui des hautes Alpes, et où l'on est souvent exposé à manquer d'abris. Les étrangers doivent de plus avoir soin de se munir de passeports bien en règle, dûment visés par un Ministre ou Consul sarde. Cette précaution est indispensable pour le plus court voyage soit en Savoie soit en Piémont.

En faisant les diverses courses décrites ou indiquées dans cet itinéraire, on est appelé à passer devant des bureaux de douane sarde à *Anemasse*, *Le Châble* et *Douvaines* (frontières de Genève); à *Entrèves* et *St.-Remy* (val d'Aoste); à *Argentière* (vallée de Chamonix), à *Valorsine*, et à *St-Gingolph* (confins du Valais et du Chablais). L'importation du tabac, de la poudre à tirer, ainsi que des armes de toute espèce, est prohibée dans le royaume de Sardaigne. L'introduction des livres y est soumise à diverses formalités. Même, pour d'autres objets, la prudence veut qu'on ne porte avec soi en voyage que ce dont on peut raisonnablement justifier avoir besoin pour son usage personnel; et, sous ce rapport,

les voyageurs consciencieux n'auront, en général, qu'à se louer des douanes sardes.

§. 9. CONSEIL FINAL. On s'est constamment attaché dans le cours de ce manuel à recommander la prudence aux voyageurs. Les touristes qui visitent les Alpes doivent se défier soit de leur propre ardeur, soit des encouragemens inconsidérés ou intéressés qu'il peuvent recevoir sur les lieux de la part d'individus qui usurpent leur confiance. Des guides inexpérimentés ou ayant leur réputation à faire, quelquefois aussi des aubergistes jaloux de donner, à tout prix, de la vogue à leur établissement, se font peu de scrupule d'encourager les voyageurs qui se confient à eux, à tenter des excursions hasardeuses dont ils leur atténuent les dangers, et dont il doit leur revenir à eux-mêmes, en cas de succès, célébrité et profit, tandis que le crédule étranger aura joué sa santé ou même sa vie. Dans le cas le moins fâcheux, les touristes, sur la foi de ces gens-là, se laissent trop facilement entraîner à des courses sans intérêt, ou dont la difficulté fait le principal mérite. On ne saurait trop les mettre en garde contre ce genre de pièges, ni trop signaler la dangereuse espèce d'agens provocateurs à laquelle nous faisons allusion. Les voyageurs doivent redoubler de défiance sur ce point dans les localités excentri-

ques, comparativement peu fréquentées, où leur personne n'est pas, comme dans la vallée de Chamonix, sous la garantie d'une publicité très-grande, et sous la protection des guides les plus expérimentés de la Savoie.

ITINÉRAIRE.

NB. A moins d'indications contraires, les distances seront constamment exprimées en lieues communes de France, de vingt-cinq au degré, et en dixièmes de lieue; six de ces lieues font cinq heures de marche moyenne.

§ 1. DE GENÈVE A BONNEVILLE. **Distances.** De Genève à Chêne, L. 0, 6. — Anemasse, L. 1, 2 (douane sarde et visite de passeports). — Pont de la Menoge, L. 1. — Arthaz, L. 0, 3. — Nangy, L. 0, 5. — Contamine, L. 1, 2. — Bonneville, 1, 8. (De Genève à Bonneville, L. 6, 6.)

Topographie. La route, constamment bonne et praticable pour toute espèce de voitures, se dirige au S. E. ayant le Mont-Blanc en face près Genève. — *Chêne* est un grand village genevois dont la première moitié est protestante; la seconde catholique; le ruisseau de la *Seime* for-

me la séparation. A l'extrémité de ce village, un autre ruisseau, le *Foron*, marque la limite du territoire de Genève du côté de la Savoie.

De Chêne à *Anemasse*, bourg considérable à un peu plus d'une lieue au-delà de la frontière, on aperçoit à quelque distance à droite du chemin la rivière de l'*Arve*, dont on ne doit plus désormais quitter les rives jusque dans la vallée de Chamonix où elle prend sa source. La route se rapproche aussi du même côté du pied de la montagne de *Salève* qui domine la plaine de Genève au S. E. et se termine près d'Anemasse au bord de l'Arve. Sur la gauche, et à une distance peu considérable, on voit la montagne des *Voïrons*, terminée en face du mont Salève par une éminence ou mamelon fort élevé, nommé le *Côteau de Monthoux*, au pied duquel on passe en quittant Anemasse pour aller traverser, à une lieue de là, la petite vallée et le torrent de la *Menoge*.

Lorsqu'on est parvenu au haut du revers de ce vallon, on retrouve au-delà une large et belle plaine que la route parcourt en ligne droite jusqu'au village de *Nangy* ou *Nangier* qui marque à peu près la moitié de la distance de Genève à Bonneville. Le paysage a déjà depuis quelque temps changé entièrement d'aspect. Genève et son lac sont complètement invisibles. Derrière

le mont Salève et à sa suite, une chaîne de plateaux élevés, nommés les *Bornes*, se prolonge du pied de cette sommité, sur la rive gauche de l'Arve et à droite de la route, jusque près de Bonneville où elle va joindre les montagnes du Faucigny. Du côté opposé, la montagne des Voirons reste encore assez longtemps visible ; mais elle laisse apercevoir sur son revers de hautes montagnes jusqu'ici cachées, qui terminent l'horizon du côté du levant, sur les confins du Faucigny et du Chablais. En face du chemin, la montagne du *Môle* attire particulièrement les regards par sa hauteur, et par la forme pyramidale sous laquelle elle se présente du côté du N. O., car son aspect change sensiblement à mesure qu'on s'approche de son pied. La route ne tarde pas à en côtoyer les bases qui, du village de *Contamine* jusqu'à Bonneville, ne laissent plus qu'une vallée de peu de largeur entre elles et l'Arve. En face du *Môle*, et sur le bord opposé de la rivière, on aperçoit la montagne du *Brezon*, remarquable de fort loin par ses hauts escarpements et les dentelures de sa crête. Sur un plan plus éloigné, les monts *Vergy*, qui dépassent considérablement la cime du *Brezon*, présentent une longue suite de sommités inaccessibles. Entre ce massif de montagnes qui occupe la rive gauche de l'Arve, et le *Môle* placé sur la rive

droite, la perspective est terminée à l'E. S. E. par la montagne de *Marsilly* dont la haute cime pyramidale en forme de bec qui la termine au midi se voit distinctement des environs de Genève.

Le village de *Contamine*, qui a près d'une demi-lieue de longueur dans le sens de la route, marque de ce côté-ci l'entrée de la province du Faucigny dont Bonneville est le chef-lieu. Contamine touche déjà au pied de la montagne du Môle. On voit, à quelque distance au-delà, sur un tertre élevé à gauche du chemin, les ruines de l'ancien château de Faucigny. De cet endroit jusqu'aux approches de Bonneville, la route suit de fort près la rive droite de l'Arve, se pliant selon les sinuosités de la rivière et les inégalités du terrain le long d'une vallée que le Môle rétrécit de plus en plus. On a constamment cette montagne à sa gauche, quoique son sommet se montre à peine, caché qu'il est par les collines inférieures que l'on côtoie dans cette dernière partie du chemin.

Bonneville, petite ville d'un aspect agréable, est peuplée de 1,200 à 1,500 habitans. Elle a quelques manufactures florissantes, un personnel d'administration assez nombreux et une garnison. On y trouve deux très-bonnes auberges (**l'hôtel de la Couronne*, la *Balance*). Elle a

un fort long pont en pierres sur l'Arve qui est en cet endroit d'une très-grande largeur. A l'extrémité de ce pont, sur la rive gauche, on voit une colonne de soixante-dix pieds de haut, surmontée d'une belle statue en marbre gris-noir du roi de Sardaigne, Charles-Félix. Une des inscriptions latines gravées en lettres d'or sur le piedestal du monument, rappelle les utiles travaux exécutés sous les auspices de ce monarque pour réprimer les débordemens de l'Arve, et reconquérir graduellement sur la rivière les terrains qu'elle a envahis.

Hauteurs. (Au-dessus de la mer, en toises de France.) Genève, T. 200. Le Grand-Salève, T. 707. Le Petit-Salève, T. 466. Les Voirons, T. 747. Les Bornes, T. 420. Le Mô'e, T. 962, Le Brezon, T. 948. Le plus haut des monts Vergy, T. 1127. La Pointe-du-Roi, T. 1043.

§ 2. DE BONNEVILLE A CLUSE. **Distances.** De Bonneville à Vaugier, L. 1, 4. — Siongier, L. 1, 2. — Cluse, L. 0, 4. (De Bonneville à Cluse, L. 3. De Genève, L. 9, 6.)

Topographie. Dès le pont de Bonneville, qui fait passer la route de la rive droite à la rive gauche de l'Arve, le paysage prend un caractère plus décidément alpestre. On quitte le pied du Mô'e pour se diriger droit vers celui du mont Brezon dont les escarpemens décharnés

donnent pendant quelque temps à la vallée qu'on parcourt un aspect singulièrement sévère : dès lors, on suit les bases de cette montagne en se dirigeant à travers une plaine basse à peu près de l'O. à l'E. Le Brezon est continué plus loin par une montagne d'une physionomie beaucoup moins âpre, dont les pentes couronnées de sapins vers le sommet, se couvrent vers le bas de plaines, de vergers et de champs, traversés çà et là par des ruisseaux qui descendent en cascades sur le bord de la route. On nomme cette montagne le mont *Saxonnet*. Nous la côtoyons jusque près du village de *Sionnier*, où un étroit vallon et un torrent la séparent au S. E. de la montagne de *Nancy-sur-Cluse*. Sur l'autre rive de l'Arve, le Môle, qui s'allonge dans la direction de la route, forme encore quelque temps l'objet dominant du tableau ; mais la vallée s'élargit insensiblement au-delà de Bonneville et s'arrondit plus loin en s'élevant par étages jusqu'au pied des montagnes qui font suite à celle du Môle. Le *Giffre*, impétueux torrent qui sort de la vallée de Tanninges à l'orient de Bonneville, accourt du fond de cet amphithéâtre de collines et de montagnes, et vient se jeter dans l'Arve, en face du village de *Vaugier*. Plus loin, cette enceinte de sommités se contourne en se rapprochant de l'Arve, comme pour aller fermer la

vallée à l'E. La montagne de Marsilly se distingue, par sa forme comme par sa hauteur, de toutes les cimes à gauche de la route. En face du chemin, la montagne de *St-Sigismond* ou de *Châtillon*, au pic de laquelle est située la ville de Cluse, complète le cintre, et semble de loin faire corps avec la ligne de montagnes dont nous côtoyons depuis Bonneville les gradins inférieurs. Le *Buet* termine majestueusement la perspective à l'orient : son sommet en forme de dôme surbaissé, couvert de neiges éternelles, s'élève par-dessus toutes les sommités de la vallée. — Le village de *Vaugier*, assis sur un coteau boisé au pied du mont Saxonnet, partage le chemin en deux moitiés presque égales. La route, unie et rectiligne jusqu'à cet endroit, devient alors inégale et tortueuse; en revanche, elle circule jusqu'à l'entrée de la ville de Cluse sous un berceau continu de noyers et d'autres arbres fruitiers. *Siongier*, ou *Siongy*, est situé près du débouché de la sauvage vallée du *Reposoir*, qui sépare le Saxonnet, le Brezon et les monts Vergy au N. O. de la ligne des hautes montagnes que nous aurons à notre droite de Cluse à Sallanches. C'est un grand et beau village, à l'entrée d'une plaine unie, semi-circulaire, remarquable par le luxe de sa végétation, par sa culture soignée, et par ses épais ombrages. Les noyers, les châtaigniers

les chênes y atteignent les plus belles proportions. De Siongy, on découvre à peu près en face du chemin la petite ville de Cluse, gardant l'étroit défilé par lequel l'Arve se fait jour pour pénétrer dans la vallée. Un rocher isolé, en forme de pain de sucre, offre un charmant point de vue à quelques cents pas à gauche de la route. Une tour ruinée, qui se détache de l'épaisseur d'une forêt de chênes, en couronne le sommet. C'est un débris de l'ancien château-fort de *Mussel*.

On entre à Cluse en traversant l'Arve sur un pont en pierres et d'une seule arche, dont la culée de droite s'appuie aux rochers de la montagne de Nancy qui domine la ville au S. — *Cluse* est peuplée de 2,000 habitans, en partie occupés à la fabrication de l'horlogerie. Elle occupe une position peu riante. Deux montagnes se dressent presque verticalement au-dessus d'elle; à ses pieds est l'Arve, qui roule en mugissant ses eaux limoneuses au fond du lit étroit qu'elle s'est creusé dans le rocher.

Les voyageurs ne font d'ordinaire qu'une courte station à Cluse; aussi les auberges y sont-elles assez mal tenues, quoiqu'en grand nombre. Les principales sont l'*Ecu de France* et la *Parfaite-Union*, la première en dehors de la ville du côté de Genève, la seconde à la sortie de Cluse du côté de Sallanches. Cette dernière est la plus fréquentée des deux.

Hauteurs. Le Mont Saxonnet, T. 850. Les monts Nancy-sur-Cluse et Sigismond, hauteur inconnue. Cluse, T. 255.

§ 3. DE CLUSE A ST-MARTIN ET A SALLANCHES.

Distances. De Cluse à Balme, L. 1, 2. — Maglans, L. 0, 8. — Douay, L. 0,7. — Arpenaz, L. 0, 4. — St-Martin, L. 1, 1. — Sallanches, L. 0, 3. (De Cluse, L. 4, 5. De Genève, L. 14, 1, et jusqu'à St-Martin seulement, L. 13, 8.)

Topographie. Cette partie de la route, qui se dirige à peu près du N. au S. en continuant à remonter le cours de l'Arve, passe au fond d'une vallée longue, étroite, tortueuse, inégalement resserrée par deux lignes de hautes montagnes en talus rapide, parfois même à pic au-dessus du chemin. L'Arve coule à droite, et vient battre en quelques endroits le pied de la chaussée. La route est successivement bordée à gauche par la montagne de Cluse ou mont St-Sigismond, par celle de Balme et par les bases de la chaîne des *Frêtes* qui court du N. au S. séparant la vallée de l'Arve de celle du Giffre. Les plus hautes cimes de cette chaîne tournent leurs escarpemens du côté de l'Arve, et se présentent aux yeux du spectateur à l'entrée de la route de Cluse à Sallanches. On distingue dans ce groupede crêtes et de pics élevés, auxquels leur distance donne pendant quelque temps une teinte vaporeuse, la

cime de la *Portette*, la *Pointe de Pelouze*, la *Croix de Véron*, et d'autres sommités encore qui lient au midi cette chaîne à celle dont les aiguilles de Varens forment plus loin le premier anneau.

A droite du chemin et sur l'autre rive de l'Arve, règne une longue ligne de montagnes, formant comme une muraille continue, au-dessus de laquelle s'élèvent çà et là de hautes cimes nues, bizarrement découpées, sillonnées de larges bandes de neige qui disparaissent à peine au cœur de l'été. Leurs escarpemens aussi sont tournés en face de la route: du côté opposé, elles s'abaissent doucement vers la vallée du Reposoir, parallèlement à la chaîne des monts Vergy. Les principales de ces sommités sont, en allant du N. au S. le mont *Douran*, contigu à la montagne de Nancy-sur-Cluse, la montagne du *Four*, situé à peu près vis-à-vis de Maglans, et la montagne du *Levant*, formant l'extrémité orientale d'une autre chaîne qui commence dans le voisinage de Sallanches en s'éloignant de la vallée de l'Arve. Vues du chemin, ces montagnes paraissent à peu près inaccessibles. Leur aspect sévère et grandiose est d'un effet particulièrement frappant aux yeux du voyageur encore peu habitué à ce genre de vues, lorsqu'un nuage, venant à voiler une partie de la montagne, en laisse apercevoir la cime isolée

de ses bases, se détachant du milieu de l'azur du ciel.

A une distance plus grande, à peu près dans l'alignement de ces montagnes de la rive gauche, on distingue déjà la haute crête du *Mont-Joli*, montagne isolée qui domine au loin les environs de Sallanches du côté du S. E., et se présente transversalement à l'extrémité de la vallée qu'on suit jusque près de cette ville.

Une des curiosités les plus remarquables de la route de Cluse à Sallanches est la *Caverne de Balme*, située à une lieue au-delà de Cluse, au-dessus du hameau de *Balme*, dans l'intérieur d'une montagne qui porte aussi ce nom. On en aperçoit d'assez loin l'entrée au milieu d'une longue muraille de rochers à gauche du chemin, à une hauteur de près de sept cents pieds au-dessus de l'Arve. On y parvient par un sentier tracé en zigzag à travers les broussailles qui tapissent le talus inférieur de la montagne jusqu'au pied des premiers rochers, et de là par un escalier extérieur pratiqué dans le roc vif. La caverne a plusieurs ouvertures, dont la principale est une voûte surbaissée de dix pieds de haut sur vingt de large. Elle se compose d'une galerie horizontale pénétrant d'environ six cent quarante pas dans l'intérieur de la montagne, très-large et très-haute vers l'entrée, mais qui

va en se rétrécissant et se rabaissant à mesure qu'on avance. A trois cents et quelques pas de l'ouverture, on voit un puits très-profond, dans lequel on s'amuse souvent à faire éclater des grenades, pour le seul plaisir d'entendre le retentissement prodigieux qui accompagne cette détonation. Un spéculateur qui a fait, il y a déjà quelques années, l'acquisition de cette caverne pour la montrer aux étrangers, en a rendu les abords faciles; mais il a gâté ce site pittoresque en entreprenant de le décorer, et en métamorphosant l'intérieur de la grotte en une espèce de café champêtre. Toutefois, cette excursion présente sans doute encore de l'intérêt, mais elle dure en tout près de deux heures, quoique, à voir la caverne du pied de la montagne, on soit tenté de croire qu'elle peut se faire en trois quarts d'heure au plus. Il existe dans cet endroit du chemin, du côté de la montagne de Balme, un écho qui fait l'admiration des voyageurs. On en trouve néanmoins un d'un bien plus grand effet encore à une lieue plus loin, près du village de *Maglans*. Les habitans de l'endroit ont soin de l'indiquer aux touristes.

Maglans, un des plus beaux villages de cette contrée, occupe une situation riante, au milieu d'une petite plaine circulaire que la vallée forme en s'élargissant des deux côtés de l'Arve. Ses ha-

bitans sont cités pour leurs habitudes voyageuses et leur talent pour faire fortune dans l'étranger. Les environs de ce village sont remarquables par la beauté de leurs bois, de leurs vergers et de leurs prairies arrosées par d'abondantes eaux. On y voit des cascades qui, peu considérables en temps ordinaire, acquièrent un grand volume à la suite des fortes pluies, et sont alors d'un très-bel effet.

La cascade du *Nant* ou torrent d'*Arpenaz*, près du hameau de ce nom, à cinq quarts de lieue au-delà de Maglans et à quelques pas à gauche de la route, présente un spectacle de la plus grande beauté. Le torrent s'élançe du haut d'une muraille verticale de rochers élevée de plus de huit cents pieds au-dessus du chemin, au pied de laquelle il tombe presque en poussière.

A peine a-t-on dépassé cette cascade, qu'on voit poindre, puis grandir rapidement au-dessus de l'horizon la cime du Mont-Blanc, et à sa suite une longue ligne de pyramides neigeées qui se déroule aux regards à l'extrémité de la vallée à mesure qu'on approche de Sallanches. Les montagnes qui bordaient jusqu'ici le chemin sur la droite s'éloignent peu à peu en se courbant vers l'O. et nous laissent bientôt apercevoir à leurs pieds la vallée de Sallanches, les gracieux coteaux et les campagnes verdoyantes qui entou-

rent la petite ville de ce nom. L'Arve, libre d'entraves, étale majestueusement ses eaux au milieu de la plaine. L'œil en suit les nombreux contours pendant l'espace de deux ou trois lieues, jusqu'au pied des montagnes qui ferment de nouveau la vallée au midi. A gauche, la vue est promptement arrêtée par la haute montagne de *Varens*, au pied de laquelle est le village de *St. Martin*. Ce dernier endroit reste masqué jusqu'au moment où l'on y arrive par une éminence que le chemin tourne pour l'atteindre.

St-Martin, village paroissial situé sur la rive droite de l'Arve, a une excellente auberge (*l'hôtel du Mont-Blanc*), qui alterne avec *l'hôtel de Belle-Vue* à Sallanches pour le stationnement de la diligence de Genève, et où l'on trouve en tout temps des chars, des mulets et des guides pour Chamonix, St-Gervais, etc. Le chemin de là à Sallanches traverse l'Arve sur un beau pont de pierres d'une seule arche, d'où l'on suit pendant dix à quinze minutes une avenue en ligne droite qui coupe transversalement la vallée, en se dirigeant à peu près du N. E. au S. O.

Sallanches, ville ancienne, dont l'origine remonte incontestablement aux premières années du douzième siècle, renfermait avant son récent désastre, une population de plus de 2,200 habitans, 350 maisons, des magasins nombreux et

considérables. Elle avait des manufactures florissantes, un commerce étendu dans diverses branches, des foires importantes de bestiaux, de chevaux, de mulets, de laine, de cuirs et autres produits tant bruts que manufacturés. Elle offrait l'aspect de l'activité et du bien-être avant le jour de sinistre mémoire (le 19 avril 1840), où un incendie dont rien ne put maîtriser la fureur, changea cette petite ville en un hideux monceau de décombres. Trois cent vingt-un ans auparavant, c'était comme la dernière fois le jour de Pâques, Sallanches avait été pareillement dévorée par les flammes, avec des circonstances non moins déplorables, et un nombre de victimes presque égal. Grâce à la munificence du Souverain et aux admirables efforts de la bienfaisance privée, Sallanches s'est promptement relevée de ses ruines. Elle a été rebâtie sur un meilleur plan, et forme aujourd'hui une ville entièrement neuve, d'un assez agréable coup-d'œil, et destinée sans doute à redevenir florissante. Sa position commerciale, déjà avantageuse, s'améliorera encore par la suite lorsqu'on aura ouvert une route à voitures dès longtemps projetée entre la Haute-Savoie et le Faucigny.

Sallanches donne son nom, ou doit son nom à une petite rivière torrentueuse qui se forme par

la réunion de deux ruisseaux au-dessus de ses murs. Cette rivière, dont les habitans tirent peu d'utilité, dont l'eau passe même pour une boisson médiocrement salubre, et dont les débordemens ont été quelquefois désastreux pour les riverains, se jette dans la rivière d'Arve, à un quart de lieue au nord de la ville. Ce qu'on appelle les *Horreurs de la Frasse* est un site extrêmement pittoresque, appartenant à l'un des affluens du torrent, où l'on conduit ordinairement les étrangers venus pour visiter un pays où l'on rencontre, au reste, presque à chaque pas, quelque point de vue digne d'intérêt. La célébrité qui s'est depuis longtemps attachée à Sallanches, la place importante qu'occupe cette petite ville dans les relations de voyages dans les Alpes, sont dues surtout à son admirable situation, l'une des plus éminemment avantageuses qui existent pour jouir du spectacle des Hautes-Alpes. Le Mont-Blanc et l'imposant cortège de cimes neigeées qui l'environne n'offrent nulle part un aspect plus éblouissant et plus majestueux. C'est dans les dernières heures d'un beau jour d'été, quand la face de ces montagnes qui regarde Sallanches est éclairée des rayons du soleil couchant, que ce coup d'œil est surtout ravissant. Des côteaux situés à l'occident et au-dessus de la ville, on distingue à la fois huit grandes aiguilles

ou pyramides de pur granit, les plus hautes de la chaîne après le Mont-Blanc, échelonnées à droite et à gauche de cette cime colossale, et liées entre elles par une ceinture continue de glaces séculaires. On voit alors ces sommités passer successivement du blanc le plus éclatant à un jaune doré, puis à un rouge incarnat, puis à un bleu indécis qui tient de la pourpre, puis, plus tard, à une teinte légèrement argentée, qui n'est plus à la fin qu'un blanc terne et sans reflet quand les feux du soleil commencent à s'éteindre, et que les ombres de la nuit viennent couvrir la vallée d'un voile grisâtre. Ce spectacle a quelque chose de vraiment magique lorsqu'une zone de nuages, déroband aux yeux la partie inférieure de ces montagnes, n'en laisse apercevoir que les sommets : elles semblent en cet instant ne plus appartenir à la terre, surtout lorsque, donnant à ce tableau un caractère plus idéal encore, la lune vient y verser des flots de lumière blanche, en laissant dans l'ombre Sallanches et tout le côté opposé de la vallée. Réduit, par l'impuissance de peindre dignement ces importants objets, à les décrire graphiquement pour l'instruction des voyageurs que nous aspirons à diriger dans leurs courses alpestres, disons que des hauteurs situées au nord-ouest de Sallanches, le spectateur placé en face du Mont-Blanc,

a devant ses yeux et à une médiocre distance l'Aiguille-Verte, improprement nommée Aiguille-d'Argentière, celle du Midi, puis les deux cimes inférieures du Mont-Blanc, le Tacul et le Mont-Maudit, puis le principal sommet de cette haute montagne, assez poétiquement désignée aujourd'hui par les habitans de Chamonix sous le nom de Chapeau de l'Empereur. Le dôme et l'aiguille du Goûter sont placés en avant-corps devant cette cime pour le spectateur stationné à Sallanches. Au sud-ouest de ce massif central, on découvre successivement les aiguilles très-élevées encore de Bionnassay, du Miage et de Trèz-la-Tête, sans compter une multitude de moindres sommités qui servent d'anneaux intermédiaires à cette vaste chaîne, et plusieurs glaciers qui se déroulent le long de leurs bases. Outre ce magnifique diorama des Hautes-Alpes, les environs de la ville de Sallanches offrent à de moindres distances et sur d'autres points de l'horizon, des aspects dignes d'arrêter les regards. Une enceinte de montagnes inférieures et de collines verdoyantes encadre au nord, au couchant et au levant cette pittoresque vallée. La montagne de Varens, sur la rive droite de l'Arve, frappe l'attention par sa masse imposante, sa forme élancée, les torrents qui en sillonnent les flancs, la teinte cuivrée de ses rochers calcaires, et le dou-

ble obélisque triangulaire qui couronne cette sommité élevée de plus de 8,400 pieds au-dessus de la mer. Sur la gauche, au nord-ouest de Sallanches, est le *Vermont*, ou montagne des *Têtes*, station favorite des paysagistes, du haut de laquelle les ruines de la ville incendiée offraient, il y a trois ans, dans les jours qui suivirent le désastre, l'aspect d'une ville de l'Asie ou de l'Afrique musulmane, avec ses murailles nues, ses maisons sans toits, et ses cheminées en briques, restées seules debout au milieu des décombres comme autant de minarets. Cette gracieuse montagne, couverte de cultures et d'habitations groupées au bord d'épaisses forêts de mélèzes, s'appuie aux pentes arides et escarpées de la montagne du Levant, dont le sommet arrondi en forme de dôme, marque en cet endroit le point de rencontre de deux hautes chaînes de montagnes, l'une courant parallèlement à la rive droite de l'Arve de Sallanches à Cluses, l'autre se dirigeant au couchant pour aller se terminer sur les rives du lac d'Annecy. Peu de touristes s'aventurent sur ces sommités d'un accès difficile, dont quelques-unes touchent déjà à la région des neiges éternelles, et que d'intrépides chasseurs parcourent seuls sans crainte, car les bergers répugnent à y faire paître leurs troupeaux.

La simple course de Genève à Sallanches, qui

se fait commodément en deux petites journées de voiture lente, allée et retour, peut suffire pour donner quelque idée des admirables sites de l'intérieur des Alpes aux personnes qui manqueraient de temps et de force (à peine ose-t-on dire de courage) pour aller au-delà. La promenade, même lorsqu'on s'élève un peu au-dessus de la plaine, y est exempte de tout danger, ainsi que de grande fatigue. Ajoutons que ce petit voyage peut se faire agréablement dès le milieu du printemps jusque vers la fin de l'automne.

Hauteurs. La caverne de Balme, T. 380. Le Haut de Véron, ou la croix de fer du Véron, au-dessus d'Arpenaz (Chaîne des Frêtes) T. 1172. La plus haute des Aiguilles de Varens, T. 1198. Sallanches, T. 280. Le mont Dourens, T. 1160. La montagne du Four, T. 1175. La montagne des Têtes, T. 920. Le mont du Levant, T. 1300.

§ 4. DE ST-MARTIN A SERVOZ. **Distances.** de St-Martin à Passy, L. 0, 8. — Cascade de Chêdes L. 1, 1. — Chède. L. 0, 2. — Nant ou Torrent-Noir, L. 0, 9. — Servoz, L. 0, 6. (De St-Martin, L. 3, 6. De Genève, L. 17, 4.)

Topographie. Les voyageurs qui se sont détournés de la route de Chamonix pour aller à Sallanches doivent l'aller reprendre à St-Martin. Le chemin de ce dernier village à celui de *Servoz*,

est presque partout inégal, tortueux, difficilement praticable pour d'autres voitures que pour les chars légers qui servent habituellement à faire ce trajet. Dans sa partie basse, il est sujet à être endommagé par les débordemens de l'Arve; ailleurs il est exposé à être interrompu par des torrens subitement grossis par les pluies. Sa direction moyenne est de l'O. à l'E. La première lieue, jusqu'au-dessous du village de *Passy* qu'on laisse sur les hauteurs à gauche du chemin, se fait à peu près en ligne droite et de plain-pied, parallèlement à la rive droite de l'Arve au-dessus de laquelle le chemin s'élève peu sensiblement. On a à gauche les gradins inférieurs de la montagne de Varens, dont les deux aiguilles se montrent encore longtemps de ce côté de la route. *Passy*, qu'on croit bâti sur les ruines d'une petite ville romaine, jouit de l'exposition la plus avantageuse. Ses vins blancs passent pour les meilleurs de la côte de l'Arve: ses fruits secs s'exportent en quantité considérable à Genève et ailleurs. On montre dans l'église de ce village quelques inscriptions romaines bien conservées, et deux *ex-voto* antiques en l'honneur du dieu Mars.

De *Passy*, le chemin va en montant pendant l'espace d'une grande lieue jusqu'au village de *Chède*, déjà assez sensiblement élevé au-dessus de l'Arve pour que la vigne cesse d'y être

cultivée en pleine terre. Chède n'a d'intérêt que par sa belle vue du Mont-Blanc, qui s'y présente en face par-dessus les montagnes de la rive opposée. Le grand village de St-Gervais s'y montre du même côté sur la crête d'une colline fort élevée, appuyée à la montagne de *Vaudagne*, que termine en cet endroit la sommité appelée *Tête de Mont-Fort*. La cascade dite de Chède se voit à gauche du chemin quelque temps avant d'arriver au village. Elle est moins haute, mais bien plus abondante que celle d'*Arpenaz*. Un joli sentier conduit jusque tout près du bassin de rochers où le torrent s'abîme et d'où il rejaillit en poussière.

La vallée de Sallanches se termine à Chède. Les montagnes des deux rives se rapprochent ici, et ne laissent entre elles qu'une gorge étroite, au-dessus de laquelle le chemin, ou plutôt le sentier, s'élève en serpentant à gauche, tandis que l'Arve, profondément encaissée dans un lit en pente rapide, forme une suite de bruyantes cataractes à quelques centaines de pieds plus bas que le chemin. Ce site, fort remarquable, est connu sous le nom des *Chutes d'Arve*. La rivière, vue du haut du ravin, ne semble avoir en cet endroit que la largeur d'un ruisseau.

On cherche vainement aujourd'hui le charmant lac qu'on côtoyait naguère au sortir du vil-

lage de Chède, et dont les eaux limpides reproduisaient comme un miroir fidèle le Mont-Blanc et les montagnes d'alentour. Il a été comblé par une avalanche de pierres, survenue à la fin de l'été de 1837. Le chemin passe maintenant, non plus sur ses rives, mais au fond de son lit entièrement mis à sec, sauf quelques humbles filets d'eau qui en font reconnaître la place.

A environ trois quarts de lieue de Chède, on va traverser le *Nant* ou *Torrent-Noir* au fond d'un ravin creusé dans un sol d'ardoises. Ce torrent, peu considérable en temps ordinaire, grossit et se déborde après les fortes pluies au point d'intercepter quelquefois le passage durant des jours entiers. L'effrayante aridité du terrain sur les deux rives atteste ses ravages.

La vallée, étroitement resserrée depuis l'entrée du village de Chède, s'élargit insensiblement au-delà du *Torrent-Noir*. Le chemin se contourne à gauche pour descendre au fond d'une petite plaine, en suivant à peu près la direction des montagnes qui vont former plus loin une espèce de cintre autour du village de Servoz. On a au-dessus de sa tête dans cette partie de la route la chaîne des rochers des *Fiz*, débris d'une montagne dont la partie supérieure s'éroula il y a près d'un siècle. La partie culminante de cette montagne en ruines,

nommée la pointe ou aiguille de *Sales*, présente au spectateur placé à une station élevée une configuration fort remarquable, et tout prouve que cette sommité, très-haute encore dans son état actuel, avait une élévation bien plus considérable avant le mémorable éboulement de 1751. Sa cime, tournée vers le S. E. présente de ce côté une espèce de demi-couronne, ou plutôt de diadème composé d'une ligne semi-circulaire de rochers verticaux, profondément cannelés, et terminés en haut par des dentelures anguleuses. Ses aspérités les plus saillantes se détachent tour à tour sous l'apparence de pointes ou d'aiguilles isolées à l'œil du spectateur qui considère alternativement la montagne de différens points de vue. Ainsi l'expression de *Pointes de Sales* au pluriel serait plus correcte que celle qui a prévalu dans l'usage. Du côté du N. O. le sommet de la montagne est un plan rapidement incliné, recouvert d'éboulis et évidé vers le milieu, qui va se terminer à quelque distance au-dessus des chalets de Sales, entre les vallées de Servoz et de Sixt. Tout y offre, de nos jours encore, un aspect de dévastation impossible à décrire. Vers le bas, particulièrement du côté de Servoz, la montagne des Fiz ou de Sales offre des pentes douces, parées d'un agréable mélange de forêts, de vergers, de champs cultivés

et d'habitations champêtres. Le mont de *Portmenaz*, le *Chaillod* et la *Montagne-de-Fer* qui font suite aux rochers des Fiz à l'E. et au S. en se contournant vers la rive droite de l'Arve, achèvent d'enclorre la vallée de Servoz.

Le village de *Servoz* se divise en deux portions distantes l'une de l'autre d'un demi-quart de lieue. La plus éloignée, où se trouvent l'église et l'auberge, se nomme le *Bouchet*. Elle occupe le fond de la vallée, à peu d'élévation au-dessus de l'Arve. Des deux endroits, on a une fort belle vue du sommet du *Mont-Blanc* ou plutôt du *Dôme du Goûter*, placé en avant-corps devant sa plus haute cime, qui domine toutes les montagnes de la rive gauche, et brille d'un éclat tellement vif lorsqu'il est fortement éclairé par les rayons du soleil, que les voyageurs se font complètement illusion sur sa distance.

L'auberge du Bouchet (*l'hôtel de la Balance*), où l'on fait habituellement une courte halte, a l'avantage d'être attenante au joli cabinet d'histoire naturelle, riche en minéraux des *Alpes*. Il y a aux environs de *Servoz* des mines de cuivre, d'antimoine, de plomb et de fer dont l'exploitation a été abandonnée, sans doute comme étant d'un trop faible produit. Toute cette contrée est d'ailleurs riche en minéraux de diverses espèces et en beaux cristaux

Hauteurs. Le Platet (au-dessus de Passy), T. 1280. La Pointe-de-Sales, T. 1632. Le Mont-Pormenaz, T. 1147. Le Bouchet, T. 420.

§ 5. DE SERVOZ A CHAMONIX. **Distances.** De Servoz au Pont Pélissier, L. 0, 7. — Nant-Nayen, L. 1. — Les Ouches, L. 0, 1. — Les Bossons, L. 1, 2. — Le Pont Pérolataz, L. 0, 2. — Chamonix, L. 0, 4. (De Servoz, L. 3, 6. De Genève, L. 21.)

Topographie. La première partie du chemin parcourt une plaine basse, bornée à droite par l'Arve, à gauche par les gradins inférieurs de la Montagne-de-Fer. Au sortir du Bouchet, on traverse sur un pont couvert en bois un torrent appelé la *Dioza*, qui a sa source aux glaciers du Buet. Près de là est un monument élevé à la mémoire de l'infortuné voyageur Fréd.-Aug. Eschen, natif du Holstein, qui périt le 7 avril 1800 en gravissant le Buet, faute d'avoir suivi les directions de son guide. Sur la droite, et de l'autre côté de l'Arve, on aperçoit distinctement les ruines du château de *St Michel*, qui couronnent un massif de rochers. Auprès de cette mesure était jadis un lac qui n'est plus maintenant qu'un marais souvent à sec. A trois quarts de lieue de Servoz on traverse l'Arve sur un pont appelé *Pont-Pélissier*. Le chemin passe ici du pied de la Montagne-de-Fer à celui du mont de *Vauda-*

gne. La vallée se resserre brusquement entre ces montagnes dont les escarpemens ne laissent qu'un étroit passage au fond duquel l'Arve descend de la vallée de Chamonix dans celle de Servoz. La cime du Mont-Blanc se cache, dès le Pont-Pélessier derrière l'immense calotte de neige appelée le *Dôme-du-Goûter*, pour ne reparaître qu'aux approches de Chamonix.

Laisant derrière soi le pont ainsi que les ruines de St-Michel, on se dirige de là à peu près au S. par un chemin assez rapidement incliné long des pentes du mont Vaudagne. Ce chemin se nomme le passage des *Montées*. Il repose sur un sol formé de roches granitiques, ici à nu, là recouvert de terre végétale ou de débris. Au pied de cette corniche, l'Arve coule ou plutôt se précipite en mugissant au fond de la gorge étroite que forment les montagnes des deux rives. Elle s'est creusé un lit si profond qu'on ne l'aperçoit souvent que par des jets d'écume qui dépassent les cimes des sapins dont ses bords sont hérissés. Ce site est tellement remarquable, que peu de touristes résistent à la tentation de faire la montée entière à pied.

Le torrent appelé *Nant-de-Nayen* marque la limite supérieure de ce défilé sauvage. On le traverse à environ une lieue, soit à peu près à une heure de marche au delà du Pont-Pélessier.

En cet endroit les montagnes, ainsi que le chemin se contournent brusquement à gauche; le sol s'aplanit; on se retrouve au milieu d'habitations et de campagnes cultivées, et l'on entre enfin dans la riante vallée de Chamonix, qui ne tarde pas à se déployer tout entière aux regards. Mesurée à vol d'oiseau d'une extrémité à l'autre, elle a environ cinq lieues d'étendue; mais par l'effet d'une illusion optique dont les habitants des pays de plaines ne se défont qu'en séjournant quelque temps au milieu des montagnes, la plupart des voyageurs qui abordent pour la première fois cette vallée, sont tentés de ne lui donner que la moitié ou même le quart de sa véritable longueur.

Le fond de la vallée de Chamonix, arrondi en forme de berceau des deux côtés de l'Arve, est couvert à son entrée de prairies, de champs, de vergers et de bois de la plus belle verdure, au milieu desquels passe un chemin palissadé. A mesure qu'on avance, on découvre successivement les différentes cimes qui couronnent la vallée, et les divers glaciers qui en descendent comme autant de torrens cristallisés. Le premier glacier qui s'offre aux regards est celui de *Taconnaz* ou *Taconnay*, à droite et à peu près en face de la route. Un peu à l'O., et sur la droite, est le petit glacier du *Griaz*, qui se termine à une

assez grande hauteur au-dessus de la plaine. En reprenant à l'E. et en remontant des yeux le cours de l'Arve, on découvre à un quart de lieue de là le magnifique glacier des *Bossons* qui descend des bases mêmes du Mont-Blanc. Ses glaces, d'une blancheur éblouissante, se détachent en forme d'obélisques du milieu des bois de mélèzes et de sapins qui couvrent la moraine ou talus extérieur du glacier. Il a un peu perdu de son effet pittoresque depuis une trentaine d'années, en s'avancant dans la plaine et en déchirant par ses envahissemens progressifs la ceinture de forêts qui lui servait de rempart. Plus loin à l'E. on aperçoit le glacier des *Bois*, partie inférieure d'une immense vallée de glace longtemps encore cachée à la vue. Deux autres grands glaciers, ceux d'*Argentière* et du *Tour* qui font suite aux précédens, ne sont encore visibles qu'autant qu'on s'élève à quelque hauteur sur la pente des montagnes qui dominent la vallée au S. O.

Le village des *Ouches*, la première des trois paroisses de la vallée de Chamonix, est celui dont les environs sont le mieux boisés et les plus fertiles. On y trouve une assez bonne auberge. De ce village, on aperçoit déjà distinctement le bourg de Chamonix, annoncé de loin par le haut clocher de son église. — Les glaciers

raires, des vues gravées ou lithographiées des minéraux tant bruts qu'ouvrés, et divers autres articles d'histoire naturelle recueillis dans le pays. On y a aussi à sa portée des guides, des des mulets de selle, avec tout l'attirail nécessaire pour les courses de montagnes, tel que bâtons ferrés, crampons, longues-vues, etc. L'hôtel de l'Union possède un établissement de bains tant d'eau de rivière que d'eaux thermales, ouvert indistinctement à tous les voyageurs quelque part qu'ils soient logés.

Le bourg de Chamonix a porté longtemps le nom de *Prieuré*. Cette dernière dénomination, n'ayant plus de fondement depuis la suppression du monastère, a été abandonnée. L'orthographe qu'on a adoptée dans la présente édition de ce manuel pour le mot de *Chamonix* est aussi la seule officielle maintenant.

Hauteurs. La Montagne-de-Fer, T. 750. Le mont de Vaudagne, T. 790. Les Ouches, T. 550. Chamonix, T. 530 (au-dessus du lac de Genève, T. 338).

§ 6. AUTRE CHEMIN DE ST-MARTIN A CHAMONIX.

Distances. De St-Martin à Sallanches, L. 0, 3.— Pont de Domency, L. 0, 7.— Le Fayet, L. 0, 6.— Pont du Bonnant (à L. 0, 3 des bains de St-Gervais), L. 0, 2.— Tête du pont à voitures sur l'Arve, L. 0, 9.— Tête du Pont-aux-Chèvres, L. 0, 3.

—Chutes d'Arve, L. 0, 2. — Le Châtelard, L. 0, 2.
 — Le Lac mort, L. 0, 4. — Les ruines du château
 de St-Michel, L. 0, 2. — Tête du Pont-Pélessier,
 L. 0, 1. — Les Ouches, L. 1, 1. — Chamonix,
 L. 1, 8. (De St-Martin, L. 7. Des bains de St-Ger-
 vais, L. 5, 9. De Genève, L. 21, 1.)

N. B. Le chemin, à peu près parallèle au pré-
 cédent qu'il va rejoindre à trois lieues de Cha-
 monix, peut servir à varier la course. Il remplace
 même occasionnellement la route ordinaire
 quand celle-ci se trouve endommagée par quel-
 que éboulement ou par la crue des eaux. Il n'est
 praticable en voiture que jusqu'au premier pont
 sur l'Arve au-dessous de Chède. Dès lors il ne
 l'est plus qu'à pied ou à dos de mulet, ou sur
 des chevaux ayant le pied fort sûr. En se servant
 des ponts indiqués, on peut aller regagner la
 route de Servoz, soit en deçà, soit au delà du
 village de Chède.

Topographie. De Sallanches au pont du *Bon-
 nant*, on suit une route large, unic, presque rec-
 tiligne, tracée au milieu d'une plaine basse,
 bornée à droite par une ligne de plateaux éle-
 vés qui court à peu près de l'O. à l'E., entre la
 crête de la montagne au-dessus de Sallanches et
 l'éminence sur laquelle est le village de St-Ger-
 vais. A gauche, la plaine est terminée par le cours
 de l'Arve; la vue s'étend au delà de la rivière

sur les côteaux de Passy et de Chède encadrés par la montagne de Varens, le mont Platet et les rochers des Fiz. Au pont du Bonnant sous St-Gervais, on laisse à droite le chemin qui conduit aux bains de ce nom, distans d'un quart de lieue de la route. Le *Pont-aux-Chèvres*, qui traverse l'Arve un peu au-dessous des chutes entre Chède et Servoz, doit son nom à sa construction légère. Il se compose de deux simples planches, tremblant sous les pieds, lancées d'une rive à l'autre, sans autres culées que des espèces de chevalets en bois, ni autres parapets que deux faibles perches de sapin à hauteur d'appui. Le mieux est de le passer à pied en conduisant sa monture par la bride. L'Arve, emprisonnée entre de hautes falaises d'ardoises, n'a guère en cet endroit plus du quart de sa largeur au pont de St-Martin. Elle y coule avec un bruit étourdissant et une rapidité effrayante. De ce lieu au Pont-Pélissier, où l'on rejoint la route de Servoz à Chamonix, on côtoie par des sentiers tortueux, souvent raboteux, mais sans danger quelconque, le pied de la montagne de Vaudagne au-dessous d'une cime plus élevée appelée la *Tête de Mont-Fort*, premier anneau d'une chaîne non interrompue de sommités qui se prolonge au S. E. jusqu'à la base de l'*Aiguille du Gouîter*, l'un des gradins supérieurs du Mont-Blanc.

Hauteurs. Le pont du Bonnant, T. 300. La Tête de Mont-Fort, T. 970. Le Prarion (au S. E. de la précédente), T. 1045.

§ 7. LA VALLÉE DE CHAMONIX. **Topographie.**

La direction moyenne de la vallée de Chamonix est du S. O. au N. E. Elle se courbe légèrement vers ses deux extrémités qui s'inclinent, l'une vers l'O. l'autre vers le N. L'Arve la parcourt du N. E. au S. O. dans toute sa longueur. Un grand nombre de torrens grossissent cette rivière avant sa sortie de la vallée. Le plus considérable de ces affluens est l'*Arveiron*, écoulement du glacier des Bois, qui se jette dans l'Arve par la rive gauche à une demi-lieue au-dessus de Chamonix.

Le climat de cette contrée est froid, même rigoureux. Les hivers y sont longs. La terre, dans les localités les plus heureusement situées, y est couverte pendant plusieurs mois de trois à quatre pieds de neige. Au village du Tour, le plus élevé de la vallée, la neige atteint jusqu'à douze pieds de hauteur. En été le thermomètre centigrade s'élève vers midi à 17, 18 ou 20 degrés: rarement il parvient à 25 degrés. Le matin, il marque communément 10°, au plus 12°. Même dans les semaines les plus chaudes de l'année, quelques heures de pluie suffisent pour amener une température très-froide. A cela près, l'air de

la vallée est généralement pur et sain. Outre les bois, qui se composent en plus grande partie de sapins, de mélèzes, et, dans les parties basses, d'aunes, de bouleaux et de frênes, la vallée de Chamonix renferme des champs d'orge et d'avoine, des prairies, de rares vergers plantés d'arbres fruitiers des espèces les plus robustes, tels que le cerisier à fruit noir. On y recueille une grande diversité de baies et de fruits de ronces, tels que fraises, framboises rouges et noires, groseilles acides, myrtilles, etc. Le miel de Chamonix est fort renommé; il se distingue par sa douceur, sa blancheur et son parfum. Les montagnes du voisinage nourrissent des chamois et quelques bouquetins; dans les parties les plus élevées, on trouve des marmottes en grand nombre, des coqs de bruyère et diverses autres sortes d'oiseaux recherchés comme gibier.

Cette petite contrée, si par fréquentée de nos jours des voyageurs de tous les pays, était demeurée à peu près ignorée hors de la Savoie, jusqu'à l'époque assez récente (l'année 1741) où elle fut visitée, nous avons presque dit reconnue pour la première fois par deux célèbres voyageurs anglais, Windham et Pockocke. Plus tard les descriptions animées de Marc-Théodore Bourrit, de Genève, et les explorations scientifiques du savant naturaliste H.-B. de Saussure ont con-

tribué à la renommée dont elle jouit depuis près d'un siècle.

La vallée de Chamonix se divise en trois paroisses, renfermant un nombre assez considérable de villages et de hameaux. Ces paroisses sont, en allant de l'O. à l'E, les *Ouches*, *Chamonix*, et *Argentière*.

Les gens du pays sont généralement intelligens, actifs, industrieux, bons cultivateurs. Un grand nombre d'entre eux émigrent à l'étranger dans leur jeunesse, et en rapportent de l'aisance et une certaine instruction. Les guides Chamoniards se font remarquer autant par leur langage soigné et leurs manières polies, que par leur intelligence et leur probité à toute épreuve.

Montagnes. Les montagnes de la vallée de Chamonix méritent, par leur nombre et leur importance, de faire le sujet d'un article à part. Deux hautes chaînes, à peu près parallèles, courant du S. O. au N. E., renferment la vallée dans le sens de sa longueur, et vont converger à l'extrémité N. E. vers le col de Balme. Toutes ces montagnes, sauf celle de Balme, sont essentiellement primitives et granitiques, sans autre différence que dans le mode d'agrégation qui a présidé à l'arrangement de leurs matériaux constituans. La plus élevée des deux chaînes, qui a pour point culminant le Mont-Blanc,

se fléchit au S. O. et forme un angle rentrant dans la direction du cours de l'Arve. Elle ferme à peu près la vallée de ce côté par un massif transversal de sommités qui court au N. O. de l'aiguille du Goûter, l'une des bases du Mont-Blanc, jusqu'en face de Servoz. L'autre chaîne, moins élevée, est, pour ainsi dire, circonscrite par la précédente et par le cours de l'Arve, dont elle borde la rive droite à peu près depuis le pied du col de Balme jusqu'au point de rencontre des vallées de Chamonix et de Servoz. Elle porte le nom général de chaîne ou ligne des *Aiguilles-Rouges*. Nous nous bornerons à mentionner dans le présent article celles de ces sommités qui sont visibles du fond de la vallée, ou du moins d'une élévation peu considérable au-dessus de l'une et de l'autre rives de l'Arve.

1) *Chaîne des Aiguilles-Rouges, sur la rive droite de l'Arve, du S. O. au N. E.* Le mont Chaillod, entre les vallées de Servoz et de Chamonix, T. 1200. Le Brévent, T. 1307. L'Aiguille-Pourrie, T. 1100. Le Charlanoz, T. 1375. La montagne ou Croix-de-Flégères, T. 1090. L'aiguille de Balme, ou Croix-de-Fer, extrémité N. E. de la vallée de Chamonix, T. 1560.

2) *Chaîne du Mont-Blanc, sur la rive gauche de l'Arve, du S. O. au N. E.*—a) Groupe du Mont-Blanc. Aiguille de Bionnassay, au S.S.O.

de la cime du Mont-Blanc, T. 2330. Aiguille du Goûter, T. 2048. Dôme du Goûter, T. 2395, CIME DU MONT-BLANC, T. 2462. Le Mont-Maudit, au N. N. E. de la précédente, T. 2350. Le Mont-Blanc du Tacul, ou le Tacul, *idem*, T. 2266. Pierre-Ronde, au N. N. O. de l'aiguille du Goûter, T. 1300. Le Mont-Lacha, à la suite de la précédente, T. 1080. La montagne de la Côte ou de Tacconnaz, T. 1320. — *b*) Groupe des Aiguilles de Chamonix: Aiguille du Midi, T. 2021. Dite de Blaitière, T. 1892. Dite du Plan, T. 1878, Dite de Greppond, T. 1883. Grande Aiguille des Charmoz, T. 1423. Petite Aiguille des Charmoz, T. 1295. Le Montanvert, T. 954. — *c*) Groupe au N. E. du glacier des Bois: Aiguille du Moine, T. 1810. Le Drû, T. 1453. Aiguille-Verte, T. 2100. Aiguille-Blanche, T. 1990. Dite d'Argentière, T. 1904. Dite du Tour, T. 1793 (1). Col de Balme, T. 1181.

§ 8. COURSE DE CHAMONIX A LA SOURCE DEL'AR-

(1) Conformément à l'usage universellement suivi à Chamonix, on a désigné ici sous le nom d'*Aiguille Verte* un pic très-élevé et visible de fort loin, que De Saussure et d'autres après lui ont nommé *Aiguille-d'Argentière*. Ce dernier nom est exclusivement celui d'une sommité beaucoup moins apparente, située vers le fond du glacier d'Argentière, en arrière de l'*Aiguille-Verte*.

VEIRON. Distances. (En heures moyennes de marche et minutes.) De Chamonix au hameau des Prés, H. 0,30'. Hameau des Bois, H. 0,15'. Source de l'Arveiron. H. 0,15' (Allée et retour, H. 2.)

Topographie. L'Arveiron sort de l'extrémité inférieure du glacier des Bois par une embouchure en forme de voûte surbaissée qui, dans certaines années et dans des circonstances favorables, atteint jusqu'à quarante ou même cinquante pieds d'élévation. Quand le torrent ne la remplit pas en entier, on se hasarde quelquefois à y pénétrer malgré le froid saisissant qu'on y éprouve, et au risque d'être écrasé par la chute de quelque fragment détaché de ce plafond de glace. Le comble de l'imprudence est d'y faire des décharges d'armes à feu. Trois voyageurs en firent la fatale expérience il y a à peu près quarante ans. L'explosion d'une grenade lancée dans la caverne, au mépris des remontrances des guides, fit écrouler la voûte sur leurs têtes. L'un d'eux périt écrasé sous les décombres; les deux autres n'en furent retirés qu'à moitié morts et avec les membres fracturés.

L'Arveiron, après un cours à ciel ouvert de moins d'une demi-lieue, se réunit à l'Arve dont il double presque le volume. Ses eaux sont d'un blanc laiteux et bonnes à boire, ainsi que celles de l'Arve qui restent blanches, sinon limpides,

jusqu'à ce qu'elles se soient chargées du limon schisteux que leur apportent les torrens des environs de Servoz.

Le chemin qui conduit de Chamonix à la source de l'Arveiron est presque entièrement de plain-pied. Les abords même de la voûte, quoiqu'un peu plus scabreux que le reste du chemin, sont exempts de fatigue et de danger. Du fond de ce bassin où bouillonne la rivière, on voit au-dessus de sa tête un immense glacier couronné par des pyramides de glace du milieu desquelles s'éclaire l'obélisque du Drû dont la cime rougeâtre va se perdre dans les nues. Ce magnifique tableau est encadré par les sombres forêts du Montanvert et du Bochart qui bordent le glacier jusqu'à son sommet où il se confond avec le ciel.

Il est des années où l'Arveiron forme à sa sortie du glacier deux voûtes séparées l'une de l'autre par une cloison de glace de quelques pieds d'épaisseur. Lorsque cela arrive, la plus grande des deux arcades est ordinairement celle qui est en amont par rapport au glacier. Il est d'autres années enfin, où cette source n'offre rien d'assez remarquable pour mériter d'être visitée.

§ 9. ASCENSION DU MONTANVERT. — MER-DE-GLACE. **Distances.** (En heures de marche et minu-

tes.) De Chamonix au hameau des Pélerins, H. 0, 30'. — Fontaine de Caillet, H. 0, 45'. — Sommet du Montanvert, H. 1, 15'. (Allée et retour, H. 5.)

Topographie. Cette course, le début ordinaire des excursions aux environs de Chamonix, n'est ni longue, ni fatigante, ni aucunement dangereuse. Grâce aux améliorations considérables qui ont été faites au chemin, on peut se servir de mulets jusqu'au sommet de la montagne. La première partie de l'ascension se fait par un sentier tortueux, tracé au milieu des éboulis granitiques de la montagne, mais d'une pente au total assez douce. On chemine sous l'ombrage d'une forêt de mélèzes et de sapins, un peu éclaircie, il est vrai, dans le cours de ces dernières années soit par des coupes de bois, soit par l'action des avalanches. Une source d'eau vive, appelée *Fontaine de Caillet*, marque à peu près le milieu de la montée du Montanvert. Elle coule aujourd'hui à ciel ouvert; jadis elle était enfermée sous un berceau de mélèzes.

On commence de cet endroit du chemin à découvrir les Aiguilles des *Charmoz* et du *Grep-pond* qui produisent un très-bel effet au dessus des pentes vertes de la montagne. Au delà de la Fontaine de Caillet, la forêt s'éclaircit davantage encore; le sentier, moins encombré de blocs de rochers et de troncs d'arbres renversés que dans

le bas, devient en revanche plus rapide, quoique toujours exempt de danger; puis, après avoir gravi encore quelque temps le penchant de la montagne du côté de Chamonix et de l'Arve qu'on a à ses pieds, on tourne insensiblement à droite pour atteindre le sommet, et l'on se trouve tout d'un coup en face de la *Mer-de-Glace* et de l'amphithéâtre de hautes cimes qui en borde la rive opposée. Sur le plateau, ou plutôt sur la croupe arrondie qui forme le sommet du Montanvert, on aperçoit au milieu d'une belle pelouse parsemée d'épais buissons de rhododendron et autres fleurs des Alpes, le pavillon de l'hospice, un chalet, et sur la gauche le bâtiment de l'auberge du Montanvert, hôtellerie ouverte durant la saison des courses de montagnes, où les voyageurs trouvent à s'héberger, eux, leurs guides et leurs montures. Ce gîte confortable remplace avantageusement le petit pavillon façonné en temple grec, et déjà vieux au bout de quarante-cinq ans, qu'on décore aujourd'hui encore du nom d'hospice. Il est très-avantageusement placé pour la vue : sa petite terrasse est élevée de plus 200 pieds au-dessus du glacier.

Le Montanvert est une montagne entièrement couverte de bois et de prairies, assise au pied des aiguilles des *Charmoz*, qui marquent ici

l'extrémité de la chaîne dite des Aiguilles de Chamonix, dont celle du *Midi* forme la limite au sud-ouest. Son revers plonge immédiatement sur une vallée de glaces de plusieurs lieues dont la partie inférieure porte le nom de *Glacier des Bois*. L'aspect de cette vallée, vue du Montanvert, ressemble, comme l'indique son nom de *Mer-de-Glace*, à un immense bras de mer enfermé entre de hautes falaises, dont les vagues se seraient cristallisées par un refroidissement soudain.

Ce vaste glacier se divise, à deux lieues environ au S. E. du Montanvert (voir plus loin § 10), au pied de la montagne des *Périades*, en trois grandes branches, invisibles de l'endroit où nous sommes. Sa largeur en face du Montanvert, est d'une grande demi-lieue; mais par l'effet de la rareté de l'air, de l'absence d'objets interposés, et de l'étrangeté de ce tableau, ces distances paraissent incomparablement moindres. L'illusion ne cesse que lorsqu'on a fait péniblement quelque chemin sur le glacier en s'éloignant du bord.

On descend en quelques minutes du sommet de la montagne sur la rive gauche du glacier. Avec l'assistance d'un bon guide, on peut se hasarder sans danger sur la surface de ces immenses blocs de glace, et faire au moins quelques

centaines de pas en avant, en franchissant çà et là les profondes crevasses dont la vallée est sillonnée en tous sens.

Sur la rive opposée du glacier, en face du Montanvert, les regards s'arrêtent sur l'aiguille du *Drû*, magnifique obélisque, ou groupe d'obélisques de pur granit, dressé verticalement au-dessus de la vallée. Derrière cette sommité inaccessible, on entrevoit à gauche l'*Aiguille-Verte*, autre pic de même forme que le *Drû*, mais considérablement plus élevé. Sur la droite, à l'E. et du même côté de la mer de glace, l'aiguille du *Moine* et celle de *Léchaud* se font remarquer par leur teinte rosée et les élégantes dentelures de leurs aigrettes. Plus loin, et dans le fond de cet amphithéâtre de hautes cimes, le pic du *Géant* se distingue de toutes les sommités voisines par son obliquité et son complet isolement entre deux vallons de neiges éternelles.

On reprend pour descendre du Montanvert à Chamonix le même chemin qu'on avait suivi en montant. Le sentier de la *Féliaz*, espèce de couloir étroit et rapide qui ramenait jadis dans la plaine en suivant les bords du glacier des Bois jusqu'au pied de la voûte de l'Arveiron, est maintenant rompu en plusieurs endroits, et presque entièrement abandonné.

Les personnes qui redoutent la très légère fatigue de l'ascension du Montanvert peuvent remplacer jusqu'à un certain point cette course en se faisant conduire de la plaine sur la rive opposée du glacier, à l'endroit appelé le *Chapeau*, au pied de l'aiguille de *Bochard*. C'est une tournée de 4 heures et demie au plus, qui peut se faire en grande partie à dos de mulet. Il est facile de la combiner avec une course à la source de l'Arveiron.

Distances. De Chamonix au hameau des Prés, H. 0, 30'. — Lavanchier, H. 0,40. — Le Chapeau H. 1. (De Chamonix au Chapeau et retour, H. 4, 10.)

Hauteurs. Le Montanvert, T. 964 (et au-dessus de Chamonix, T. 424). Le Chapeau, T. 860. Le Drû, T. 1453. L'aiguille de Bochard, T. 1300. Dite du Moine, T. 1810. Dite du Léchaud, T. 1800. La montagne des Périades, T. 1523. Le Géant, T. 2172.

§10. COURSE DANS LA PARTIE SUPÉRIEURE DE LA MER-DE-GLACE. — LE JARDIN. **Distances.** (En heures de marche et minutes.) De Chamonix au haut du Montanvert, H. 2, 30'. — Les Ponts, H. 0, 15'. Les Egralets, H. 3. — Le Couvercle, H. 0, 30'. Le Jardin, H. 1. (De Chamonix, H. 7, 15'. Allée et retour, H. 14, 30'.)

NB. Cette excursion, incomparablement plus

pénible que la précédente, et qui n'est pas exempte de tout danger, ne saurait être conseillée qu'aux touristes robustes, agiles et aguerris aux courses de montagnes. Les personnes qui l'entreprennent vont ordinairement coucher le premier jour à l'auberge du Montanvert, d'où elles se mettent en marche le lendemain à l'aube du jour, et où elles retournent passer la nuit avant de redescendre à Chamonix. Il est prudent pour cette course, comme pour toutes celles qu'on a à faire à de grandes hauteurs sur les glaces et les neiges, de se munir non-seulement de bâtons ferrés et de chaussures à crampons, mais encore de masques de crêpe vert foncé ou noir, et de lunettes à verres colorés, pour se préserver le visage et les yeux de l'action trop vive de la lumière.

Topographie. Du plateau du Montanvert, on se dirige au S. par un sentier élevé au-dessus de la rive gauche du glacier, le long des bases des aiguilles des Charmoz et du Grepond. Au bout d'un quart d'heure de marche, on arrive à un passage, difficile nommé les *Ponts* tracé sur le flanc d'un rocher très-rapidement incliné, mais présentant quelques aspérités à sa surface, le long duquel on chemine en s'aidant de ses mains, et en se faisant assister par de vigoureux guides. Ce passage franchi, on descend sur la

morraine du glacier, c'est-à-dire, sur l'encaissement de terre et de pierres qui le borde. — Source d'eau vive jaillissant d'un rocher, à l'entrée d'une grotte naturelle. — Masses de granit sous forme de blocs, dépendant des aiguilles qu'on a au-dessus de sa tête. — Au bout d'une heure et demie de marche, comptée à partir du plateau du Montanvert, on entre dans le glacier et l'on chemine pendant une grande demi-heure sur la glace vive. Là, on a à gravir péniblement les unes après les autres, quatre arêtes d'une glace recouverte d'une croûte de terre de sable et de débris de rochers. Ces arêtes dépassées, on se trouve au point de partage du glacier qui, dans sa partie supérieure, se divise en trois branches principales ; 1. le glacier du *Tacul*, à droite, se dirigeant vers le Mont-Blanc et l'aiguille du *Géant*; 2. le glacier de *Léchaud*, à peu près en face et sur le prolongement de la mer de glace il va aboutir près du pied des aiguilles dites les *Jorasses*; 3. le glacier de *Talèfre*, à gauche, sur le revers méridional de l'Aiguille-Verte. C'est dans cette troisième branche qu'est situé l'endroit connu sous le nom de *Jardin*. On a déjà dit § 9, que le point de partage était marqué par le pied d'un massif d'aiguilles appelé les *Périades*.

Se dirigeant de ce point central vers la gau-

che, on va aborder le glacier de Talèfre, plus élevé que la Mer-de-Glace, en gravissant très-péniblement et non sans quelque danger, une estpèce d'escalier taillé dans le roc, nommé les *Egralets* ou petits degrés, et de là une pente presque aussi rapide, en partie gazonnée, en partie couverte de rocailles fuyant sous le pied, au haut de laquelle on atteint un plateau de rochers appelé le *Couvercle*. On fait ordinairement une halte à cet endroit, où quatre immenses vallées de glace s'offrent aux regards au milieu d'une enceinte de montagnes inaccessibles. Ce plateau est couvert en été d'une belle pelouse de gazon, qu'arrose un ruisseau sortant de dessous les neiges.

Le *Couvercle* se trouve à peu près au niveau du glacier de Talèfre. De là, en cheminant pendant près d'une heure sur le plan légèrement incliné du glacier, on parvient à une espèce d'îlot ou terre-plein, connu sous le nom de *Jardin de la Mer de Glace*.

Le *Jardin* est une plate-forme de rochers entièrement isolée, un peu inclinée au midi, formant une espèce de trèfle ou de triangle sphérique dont la base est parallèle à la direction du glacier de l'O. à l'E. et dont le sommet, étant prolongé au N., irait aboutir à peu près à l'Aiguille-Verte. Il a environ

trois cents pieds de longueur à sa base, sur une hauteur un peu moindre. Recouvert de terre végétale, et abrité par un amphithéâtre de montagnes du côté du N. et de l'E, ce plateau, malgré son élévation de plus de 8000 pieds et son entourage de glaces éternelles, se tapisse dans le cœur de l'été d'un gazon d'une fraîcheur admirable, relevé par une grande variété de jolies fleurs des Alpes. Le glacier, au-dessus duquel il est peu élevé, a formé tout alentour une espèce de mur de clôture ou de glacis composé de gravier et de fragmens de rochers. La belle verdure de cette pelouse repose les yeux fatigués par une longue marche au milieu des glaces.

Le Jardin est situé vers le fond du cintre que décrit au N. E. le glacier du Talèfre. Il est séparé par un espace assez court du pied des sommités qui circonscrivent ce bassin semi-circulaire. Au delà du Jardin, vers le haut de l'amphithéâtre de montagnes qui l'abrite, est un groupe de petites aiguilles appelées les *Courtes*, où l'on trouve une grande abondance de cristaux de roche, mais dont l'accès est aussi difficile que périlleux.

En revenant du Jardin, terme de cette course laborieuse, on a le choix de regagner le passage des Egralets, ou de descendre dans le glacier de

Léchaud par un couloir qui s'ouvre à gauche un peu avant qu'on soit revenu au Couvercle, et de se diriger de là vers le pied des Périades, d'où l'on va reprendre le chemin qu'on avait suivi en allant. Mais ce trajet est au moins aussi difficile que le précédent et plus scabreux encore. Au surplus, à cet égard comme à d'autres, on fera bien de s'en rapporter implicitement à la sagacité des guides, qui savent varier leur itinéraire d'après l'état du glacier et mille autres circonstances dont ils sont seuls juges compétens.

Hauteurs. Le Géant, T. 2175. La Grande-Jorasse, T. 2064. La Petite-Jorasse, T. 2000. Le plan du glacier du Talèfre, T. 1334. Le plan de Léchaud, T. 1167. Le Jardin, T. 1414. L'aiguille du Couvercle ou du Talèfre, T. 1727.

§ 11. ASCENSION DU MONT BRÉVENT. **Distances.** (En heures de marche et minutes.) De Chamonix au hameau des Nants, H. 0, 10. — Châlets de la Parsaz, H. 2. — Dit des Viox, H. 0, 30. — Dit de Plianpraz, H. 0, 15. — Les Rochers-Rouges, H. 0, 30. — La Cheminée, ou le Couloir, H. 0, 45. — Le Sommet, H. 0, 30 (De Chamonix, H. 4, 40. Allée et retour, H. 9, 20.)

Le mont *Brévent*, qui appartient à la chaîne des Aiguilles-Rouges, dont il est une des sommités les plus élevées, est situé à peu de distance au N. O. de Chamonix. Sa cime nue et entiè-

rement isolée est coupée à pic du côté qui regarde ce bourg. Le flanc de la montagne de ce même côté présente plusieurs étages d'escarpemens , avec des traces fort remarquables d'éboulemens dans sa partie inférieure; la structure même de cette montagne fait craindre que ces éboulemens ne soient pas arrivés à leur terme. Le Brévent est entièrement dégarni de forêts, dans la partie du moins qu'on parcourt; on n'y trouve même de pâturages que sur quelques rares terre-pleins situés vers le milieu de la montée. Les sources d'eau y sont rares , parce que la plus grande partie des eaux produites par les pluies et la fonte des neiges s'y échappe sous forme de torrens sans pénétrer le sol. Par toutes ces raisons, l'ascension du Brévent, quoique exempte de danger, peut être regardée comme une course assez fatigante qui ne saurait être conseillée indistinctement à tous les voyageurs. Ceux que cet inconvénient n'arrêtera point en seront amplement dédommagés par la magnificence de la vue qu'on a du haut de cette sommité, située en face et à plus de la moitié de la hauteur du Mont-Blanc.

Les éboulemens survenus dans ces dernières années ayant considérablement dégradé l'ancien chemin du Brévent vers le bas de la montagne, on commence aujourd'hui la montée au hameau des *Nants*, situé à un petit quart de lieue au

N. E. du bourg de Chamonix, sur la route qui remonte la vallée. De là, l'on suit un sentier tracé en zig-zag sur le penchant de la montagne, le long d'un couloir en pente rapide formé par les avalanches. Cette ascension, sur un terrain pavé d'éboulis fuyant sous les pieds, n'est pas la partie la moins fatigante de la course ; elle dure à peu près 2 heures, parce que le sentier se replie continuellement sur lui-même afin d'adoucir le talus. Le couloir se termine en haut à un petit plateau gazonné où se trouvent les *Châlets de la Parsaz*, les premiers de ce côté du Brévent. Suivant de là des pentes couvertes de pâturages, on passe au bout d'une demi-heure auprès du *Châlet des Viox*, et un quart d'heure après, on arrive auprès du *Châlet de Plianpraz*, placé au milieu d'une jolie esplanade sur une arête transversale que forme ici la montagne. Le plateau de Plianpraz étant à peu près aux deux tiers de la hauteur du Brévent, offre un lieu de halte aussi commode qu'agréable par sa situation. On trouve dans le châlet d'excellente eau fraîche, diverses espèces de laitage en abondance, un abri commode contre l'ardeur du soleil ou l'orage, et même en cas de besoin, un gîte, peu confortable à la vérité, pour la nuit. Comme on peut se faire conduire jusqu'à Plianpraz à dos de mulet par le sentier indiqué,

et en redescendre à la rigueur de la même manière, beaucoup de voyageurs bornent à cet endroit leur ascension du Brévent, et y prennent au moins quelque idée de la vue dont on jouit en s'élevant jusqu'au sommet. Le reste de la course ne peut absolument se faire qu'à pied.

En quittant le Châlet de Plianpraz pour atteindre la cime du Brévent, on se dirige à gauche vers le pied d'une bande horizontale de rochers remarquables par une nuance rougeâtre très-prononcée, qui est au reste commune à la plupart des sommités de cette chaîne. Le sentier passe alternativement sur des pentes couvertes de débris mouvans qui rendent la marche lente et pénible, et sur des pelouses d'un gazon court et serré, en talus rapide, où l'on court risque de glisser d'une manière dangereuse si l'on s'approche trop du précipice qui borde ces corniches, et que le pied ne soit pas armé de chaussures appropriées aux courses de montagnes. Le chemin s'élève ainsi pendant assez longtemps en serpentant d'étage en étage au-dessus des terrasses de rochers qui coupent le flanc de la montagne à diverses hauteurs entre le plateau de Plianpraz et la cime. Cette partie de l'ascension est, à tout prendre, moins pénible que la précédente, et surtout plus variée. On y rencontre çà et là, même au cœur de l'été,

d'épaisses couches de neige offrant à la surface une teinte rosée qui devient même en quelques endroits un rouge assez vif. Le même phénomène a été observé ailleurs qu'au mont Brévent, et dans des localités fort différentes des Alpes. On en a hasardé diverses explications; la plus plausible est celle qui attribue cette coloration à la présence d'une végétation particulière qui se développe dans certaines circonstances à la surface de la neige.

Au bout d'une heure et un quart de montée en zig-zag le long de ces pentes élevées, on atteint le pied d'une dernière muraille de rochers qu'il faut hardiment escalader, ou aller tourner plus loin, pour parvenir au sommet de la montagne. Le second parti est le plus prudent, et ne coûte d'ailleurs qu'un détour de 20 à 25 minutes à gauche, soit au N. E. de la cime; mais guides et touristes sont presque toujours d'accord pour préférer le mode d'ascension qui dénote le plus d'agilité et d'audace. L'assaut résolu, on se hisse le long d'une étroite coulisse presque verticale de près de 50 pieds de haut, formée par un angle rentrant des rochers et qui offre çà et là des aspérités auxquelles on se cramponne en s'aidant des mains, des pieds, des épaules et des genoux. Les guides ont soin de se placer de manière à faciliter aux voyageurs cette pénible gymnastique

qui n'est qu'un jeu pour eux-mêmes. Ce couloir supérieur a été fort convenablement nommé la *Cheminée du Brévent*. Lorsqu'on l'a gravi à peu près à la façon des ramoneurs, il ne reste plus pour atteindre la cime qu'une dernière pente assez douce qu'on franchit en 15 ou 20 minutes sans grande fatigue, et sans avoir à prendre d'autres précautions que celle de ne pas marcher trop près du précipice de plusieurs centaines de pieds qui borde le sommet de la montagne du côté de Chamonix.

La cime du Brévent, taillée à pic vis-à-vis du Mont-Blanc, est légèrement arrondie de tous les autres côtés. Les débris et les rocs confusément entassés qui la couvrent feraient penser qu'elle a pu être anciennement terminée par une haute aiguille dont elle n'offre plus aujourd'hui que les décombres. Du haut de cette plate-forme irrégulière, la vue embrasse la totalité de la vallée de Chamonix avec toutes ses montagnes et ses glaciers depuis le col de Balme jusqu'au Mont-Blanc, au delà duquel elle s'étend encore bien loin au S. O. jusqu'aux dernières sommités de la vallée de Mont-Joie. La transparence de l'air à cette grande élévation y donne aux objets les plus éloignés une vivacité de couleurs et une netteté de contours singulièrement remarquables : mais en face de cet imposant tableau,

l'attention se concentre sur le Mont-Blanc, qui se montre là entièrement à découvert et dans des proportions colossales. On étudie à la fois l'ensemble et les détails de sa structure : on suit de l'œil sur ses escarpemens la marche et les différentes stations des intrépides voyageurs qui sont parvenus à sa cime. De temps à autre, dans le milieu du jour, un bruit grave et prolongé pareil au roulement d'un tonnerre lointain, annonce la chute d'une avalanche qui soulève sur les flancs de la montagne un long nuage de neige, et interrompt pour quelques instans le silence solennel qui règne dans ces hautes solitudes.

Le revers du mont Brévent, qui se découvre ici pour la première fois, offre des aspects d'un genre entièrement différent. La vue plonge de là à l'O. et au N. sur une longue vallée, ou plutôt sur une suite de vallées étroites et profondes, qui conduisent des bords de l'Arve au pied du mont Buet. On voit se dérouler dans la même direction cette longue chaîne de montagnes aux sommets brisés qui commence au massif des aiguilles de Varens, a son centre au grand rocher pyramidal des Fiz au N. de Sevoz, et se termine à l'orient au groupe des pointes ou aiguilles de Sales. L'aspect de ces sommités décharnées et mutilées par le haut, leur couleur

uniformément terne, l'air de désolation répandu au tour de ces énormes décombres, donnent à ce paysage un caractère général de tristesse. L'horizon y est promptement borné, sauf quelques échappées de vue ouvertes entre des cimes dont plusieurs dominant le Brévent.

Pour redescendre de la montagne, on a le choix de regagner le chemin par lequel on était monté, et qui est presque également pénible dans les deux sens; ou d'en prendre un autre moins fatigant à tous égards, mais plus long de deux heures et demie de marche, qui suit le revers de la montagne et ramène à Chamonix par la vallée de Servoz. Il fait passer sur les bords d'un petit lac appelé lac du Brévent, produit de la fonte des neiges qui s'accumulent près de la cime. En voici l'itinéraire : Du sommet au lac, H. 0, 40'. — Hameau de Chaillod, H. 1, 40'. — Village de Coupeau, H. 1, 30'. — Le pont au-dessous des Ouches, H. 1, 10'. — Les Ouches, H. 0, 5'. — Chamonix, H. 1, 30'. (Du sommet du Brévent à Chamonix, H. 6, 35').

La course du Brévent, de la première manière, peut se faire en une journée; de la seconde, elle force presque inévitablement à passer la nuit en route, soit à Servoz, soit dans quelque châlet de la montagne : en revanche, elle permet de faire une beaucoup plus grande partie du chemin à dos de mulet.

Hauteurs. Châlet de Plianpraz, T. 1061. Cime du Brévent, T. 1307. Le Lac du Brévent, T. 900.

§ 12. COURSE DE CHAMONIX A LA CROIX-DE-FLÉGÈRES. **Distances.** (En heures de marche et minutes.) De Chamonix au hameau des Prés. H. 0, 30' — Pied de la montagne de Flégères, H. 0, 15' — Praz ou pré de la Violaz, H. 0, 35' — La Croix, H. 0, 50. (Allée et retour, H. 4, 20'.)

Cette course, l'une des plus faciles qu'on puisse faire aux environs de Chamonix, puisqu'on peut s'y servir constamment de mulets, remplace en bonne partie l'ascension du Brévent sous le rapport de la vue, et présente même quelques aspects particuliers que l'on n'a de nulle autre part.

La montagne de *Flégères* est située à environ trois quarts de lieue au N. E. de Chamonix, au pied des pointes de *Charlanoz*, et de *Floriaz*, qui appartiennent à la chaîne des Aiguilles-Rouges. Comme elle est presque en face du glacier des Bois et domine le Montanvert, on y a un profil complet de ce glacier depuis la source de l'Arveiron jusqu'à l'endroit où il change de direction et de nom au pied des Périades. La vue du Mont-Blanc, quoique déjà un peu oblique, y est encore fort belle. L'*Aiguille-Verte*, une des

plus hautes cimes de la vallée de Chamonix, qui ne nous est plus masquée comme au Montanvert par celle du *Drû*, se présente ici majestueusement sur le premier plan à l'E. de la mer de glace, ayant un peu derrière elle au S. E. l'*Aiguille-Blanche* et celle d'*Argentière*, dont la tête s'élève au milieu d'un groupe de pyramides sans nom. Le glacier d'*Argentières* qui se termine au bas, comme celui des Bois, par une voûte d'où sort un torrent, se voit aussi fort bien de la montagne de Flégères. On ne découvre qu'une petite portion du glacier du *Tour* à l'extrémité N. E. de la vallée. En revanche, on voit fort nettement le col de Balme, le sentier sinueux qui conduit à son sommet, et les premiers ruisseaux qui s'y réunissent pour former la rivière de l'Arve.

La montagne de Flégères est adossée aux aiguilles de *Charlanoz* et de *Floriaz*, à peu près comme le plateau de *Plianpraz* l'est au Brévent : et comme cette plate-forme, elle n'a d'autre vue sur le revers que celle des murailles de rochers qui la dominant. Sa pente du côté de la vallée de Chamonix est revêtue de belles forêts de sapins et de mélèzes qui ombragent presque constamment le sentier de montée jusque vers le haut. Son sommet en croupe arrondie est couvert de pâturages dont d'abondantes sources d'eau vive entretiennent la fraîcheur. Une croix de fer, ainsi

que sur plusieurs autres montagnes, en marque le point culminant. A quelques pas au-dessus de cette croix on a établi sous le nom d'hospice une petite auberge ouverte dans la saison des courses de montagnes, qui est pourvue d'excellent laitage et d'autres espèces de rafraîchissemens. On y trouve même d'assez bons lits. Les châlets de *Flégères* se voient à peu de distance au nord de la Croix, sur une esplanade moins élevée que le sommet. L'endroit appelé le *Praz de la Violaz* est une petite prairie au bord d'un torrent, avec un châlet auprès duquel passe le sentier. Cette clairière est à un peu plus du tiers de la hauteur de la montagne.

Hauteurs. Croix de Flégères, T. 1090 (T. 135 plus haut que l'hospice du Montanvert.) Aiguille de Floriaz, T. 1340. Aiguille de Charlanoz, T. 1375. L'Aiguille, ou la Montagne-Pourrie (au sud de la précédente), T. 1100.

§ 13. COURSE DE CHAMONIX A MARTIGNY PAR LE COL DE LA TÊTE-NOIRE. **Distances.** De Chamonix aux Prés, L. 0, 6. — La chapelle des Tines, L. 0, 6. — Lavanchier, L. 0, 2. — Les Iles, L. 0, 7. — Argentière (douane sarde), L. 0, 3. — Tréléchént, L. 0, 3. — Les Montets, L. 0, 4. — L'Eau-de-Bérard, L. 0, 9. — Valorsine, L. 0, 4. — Pont de l'Eau-Noire, L. 0, 2. — Porte du

Valais, L. 0, 1. — La Galerie, ou la Roche percée, L. 0, 4. — Le Mâpas, L. 0, 3. — Le pied de la Tête-Noire, L. 0, 6. — Trient, L. 1, 4 (de Chamonix, L. 6, 9). — Col de Trient, L. 0, 4. — La Forclaz, L. 0, 1. — Les Chavannes, L. 0, 5. — La Fontaine, L. 0, 8. — Le Brocard, L. 0, 5. — Pont de Dranse, L. 0, 4. — Martigny, L. 0, 4. — (De Trient, L. 3, 1. De Chamonix, L. 10.)

NB. Des deux passages qui conduisent de Chamonix à Martigny en Valais, et se confondent dans la vallée de Trient (la *Tête-Noire* et le *Col de Balme*), le premier est incomparablement le plus facile. Il doit être préféré toutes les fois que le temps n'est pas parfaitement assuré, dût-on éprouver le léger ennui d'avoir à le parcourir deux fois de suite lorsqu'on veut regagner la Savoie après une excursion dans le Bas-Valais.

Topographie. La route qui mène de Chamonix au passage de la *Tête-Noire*, se dirige d'abord du S. O. au N. E. en suivant le fond de la vallée de Chamonix, à peu près parallèlement à l'Arve dont elle remonte le cours. La première lieue et demie se fait au travers d'une plaine où les champs cultivés alternent avec de belles prairies. Des bois d'aulnes et de mélèzes ombragent une grande partie du chemin. On passe au pied du glacier des Bois, qu'on laisse à droite. Un peu plus loin, la vallée se rétrécit; le

chemin, qui n'est plus ici qu'un long sentier, s'élève à une assez grande hauteur au-dessus de la rive gauche de l'Arve qui coule en cet endroit au fond d'un ravin très-profond, bordé de part et d'autre de forêts de sapins. On laisse à droite le hameau de *Lavanchier*, situé au pied de la forêt du Bochard, et le sentier qui conduit de là au rocher du Chapeau. La chapelle des *Tines* marque à peu près le milieu de ce long défilé, qui se termine à une lieue plus loin au hameau des *Iles*. Un chemin inégal et rocailleux à ciel ouvert conduit du passage des *Tines* au village d'*Argentière*, qu'on peut laisser à droite sur la hauteur pour aller directement traverser l'Arve sur le pont qui est au-dessous de ce village, à deux lieues et un tiers de Chamonix. On préfère quelquefois faire un léger détour pour aller se reposer à Argentière, où est une auberge passable, et de là visiter de plus près le bas du glacier de ce nom qui se termine vers la plaine par une voûte à peu près semblable à celle du glacier des Bois, presque aussi belle dans certaines années, et dont les abords sont peu difficiles.

Le pont d'Argentière passé, le chemin tourne à gauche en s'éloignant de l'Arve, et se dirige en montant au N. O. vers une gorge étroite d'un aspect fort sauvage, appelée les *Montets*.

On perd insensiblement de vue l'Arve et la vallée de Chamonix; un sentier rapide et rocailleux conduit à un assez triste hameau nommé *Tréléchet*, et de là au sommet de ce col élevé, qui est à 35 ou 40 minutes de marche d'Argentière. En cet endroit, les eaux se partagent : celles du côté S. descendent encore dans l'Arve; celles du versant opposé vont au N. se réunir au torrent de *Trient* et de là au Rhône. De ce point culminant, le sentier se contourne vers le N. et l'on descend au fond d'un vallon non moins sauvage et plus désert encore où l'on marche en partie sur des éboulis, en partie sur de maigres et pâles gazons, sillonnés jusque dans le milieu de l'été par de larges plates-bandes de neige. Vers la moitié du chemin entre le col des Montets et Valorsine, la cime du Buet et une partie de ses glaciers se montrent à découvert à l'extrémité de la petite vallée de *Bérard*, qui s'ouvre sur la gauche près du hameau de la *Poya*, et d'où sort un torrent appelé l'*Eau-de-Bérard* ou l'*Eau-Noire*. On suit ce ruisseau jusqu'à *Valorsine*, la dernière paroisse savoyarde du côté du Valais dont elle touche la frontière.

Valorsine est située au pied d'une haute montagne couverte de forêts, nommé le *Gros-Peron*. Son église, exposée à être renversée ou en-

sevelie par les avalanches, a été mise en état de défense au moyen d'un retranchement extérieur en forme de contre-garde, tourné contre la montagne. On trouve une assez bonne auberge à Valorsine. Au sortir du village, les voyageurs s'écartent ordinairement de la route pour aller visiter à un quart de lieue de là, sur la colline à gauche du chemin, la magnifique cascade de la *Barberine*. On parvient par des sentiers rapides, mais sans danger, au bord d'un gouffre profond où le torrent s'abîme après une chute de deux à trois cents pieds de hauteur verticale.

La Barberine va se jeter dans l'Eau-Noire. Cette rivière, ainsi accrue, s'est creusé au-dessous de Valorsine un lit très-profond dont les bords sont prodigieusement escarpés. A quelques pas au-delà du confluent des deux torrens, on arrive à la frontière du Valais, indiquée par une arcade en pierres et quelques débris de murs de défense. A un quart de lieue de cet endroit, on traverse pour la seconde fois l'Eau-Noire sur un pont situé vis-à-vis d'un moulin isolé au milieu d'une petite prairie. De là, on suit un chemin montant à droite du torrent, sur une espèce de pavé de roches feuilletées noires. Ce chemin est assez uni et en pente assez douce pour qu'il fût possible d'y faire passer des voitures légères. En dehors de cette montée, et à quelques minutes au-des-

sus du moulin, on montre aux voyageurs un grand rocher en saillie, excavé en-dessous, et formant une espèce d'auvent sous lequel une vingtaine de personnes pourraient être abritées. Cette grotte naturelle porte le nom de *Barme-Rousse* d'après la couleur du rocher qui lui sert de plafond. Le mot de *Barme* ou de *Balme*, très-commun dans le vocabulaire géographique des Alpes de la Savoie, de la France et de la Suisse française, a exactement le sens de caverne.

En continuant à monter, on arrive une demi-heure après avoir traversé le torrent, à l'entrée d'une galerie longue de trente pas, creusée au travers d'un saillant de la montagne de la *Tête-Noire* dont le chemin côtoie déjà les bases. Ce passage souterrain s'appelle dans le pays la *Roche-Percée*. A environ cinq minutes de marche au-delà de la galerie, entre le précipice et le chemin, est une petite auberge décorée du nom d'*Hôtel de la Tête-Noire*, dont l'aspect inattendu au milieu de ces sombres solitudes, forme un piquant contraste avec le caractère général du paysage. Ce culte rendu aux intérêts matériels jusqu'au sein de cette Thébaïde des Alpes atteste le goût croissant des voyages, et probablement aussi les progrès un peu moins édifiants de la contrebande, de tout temps fort active entre

le Valais et la Savoie. De cet endroit l'on continue à cheminer à peu près de plain-pied sur la rive droite de l'Eau-Noire, par un sentier large et parfaitement sûr. Une balustrade solide du côté du précipice à gauche du chemin ôte jusqu'au sentiment de l'inquiétude aux voyageurs les plus sujets aux vertiges. On laisse à une certaine hauteur au-dessus du sentier actuel l'endroit nommé le *Mâpas* ou le mauvais pas, corniche étroite et scabreuse le long de laquelle serpentait jadis la route, et où il était indispensable de mettre pied à terre, en abandonnant les mulets aux soins de leurs conducteurs.

Ce long et étroit défilé, qui a reçu le nom de col ou passage de la *Tête-Noire* d'après celui de la montagne boisée qui le renferme à droite et dont le sommet est invisible de cette partie du chemin, offre d'un bout à l'autre des aspects du genre le plus sévère. Sur la gauche, et de l'autre côté du torrent qui coule au pied de la route, une montagne encore plus haute et plus abrupte présente une suite non interrompue d'escarpemens tantôt nus, tantôt rembrunis par d'épaisses forêts de sapins, et déchirés çà et là par le passage des torrens ou des avalanches. L'Eau-Noire bouillonne au fond de cette gorge sauvage dans un ravin qui n'a que quelques pieds de largeur vers le bas. Les sapins dont ses bords

sont hérissés le dérobent à chaque instant à la vue. Une mystérieuse obscurité ajoute encore à l'effet de ce paysage dont une portion considérable demeure toujours plongée dans l'ombre.

La sommité qui fait face à la Tête-Noire, à la suite de la montagne du Gros-Perron, se nomme le *Mont du Bel-Oiseau*. Elle appartient tout entière au Valais. En regardant du S. au N. dans la direction de cette montagne, lorsqu'on a passé la galerie de la Tête-Noire, on découvre à une distance considérable sur son prolongement les cimes de la *Morcle* et du *Grand-Meveran*, situées à cinq ou six lieues de là sur la rive droite du Rhône, vers les confins du canton de Vaud et du Valais.

Lorsqu'on est arrivé à peu près au-dessous de l'ancienne passe aujourd'hui abandonnée du Mâpas, le sentier se contourne insensiblement à droite pour s'engager dans une nouvelle vallée appelée la *Vallée de Trient*. On a d'abord en face, puis à sa gauche une montagne très-escarpée, et fort remarquable par la couleur de fer de ses rochers, qui se nomme le *Mont-Rouaire*. A l'intersection des deux vallées, l'Eau-Noire reçoit par sa rive droite le torrent du *Trient*, et perd le nom qu'elle avait porté jusque-là, pour prendre celui de Trient qu'elle garde jusqu'à son embouchure dans le Rhône entre Martigny

et St-Maurice. La vallée dont on suit dès lors le fond en remontant le torrent, se dirige du N. O. au S. E. Les forêts épaisses qui en assombrissent l'entrée du côté de la Tête-Noire s'éclaircissent peu à peu à mesure qu'on pénètre plus avant dans le vallon, qui offre vers le milieu une petite plaine de forme ovale, d'un aspect assez agréable, que termine au S. E. un beau glacier. Le hameau de Trient se prolonge irrégulièrement sur les deux rives du torrent qui parcourt la vallée. On y trouve une auberge, fort inférieure sans doute à celles de Chamonix, mais où l'on est quelquefois heureux de pouvoir passer la nuit, vu la longueur du trajet de ce dernier endroit à Martigny, dont Trient est encore éloigné de plus de trois heures de marche.

Mesurée à partir de la jonction du Trient et de l'Eau-Noire jusqu'au pied du glacier où le Trient a sa source, la vallée a environ deux lieues et demie de longueur sur une largeur très-iné-gale. Rien ne rappelle ici les aspect enchanteurs de la vallée de Chamonix; en revanche, le climat, moins âpre que dans cette dernière, y permet de cultiver une assez grande variété de plantes potagères et de céréales, et l'agriculture y fait chaque année de nouvelles conquêtes sur la nature sauvage. Le glacier qui termine la vallée au midi est couronné par une aiguille assez

voisine de celle du Tour, avec laquelle, par cette raison, il est fréquemment arrivé de la confondre.

En quittant le hameau de Trient, et en passant sur la rive droite du torrent du même nom, on va prendre un sentier montant, d'une pente assez douce, qui conduit en une demi-heure de marche au haut d'un col appelé la *Forclaz de Trient*. Ce nom de *Forclaz*, qui, se retrouve souvent dans la géographie de nos Alpes, ne peut-être autre chose qu'une altération du mot latin *Furca*, ou plutôt de son diminutif *Furcula*, et désigne constamment quelqu'un de ces cols ou défilés qui se ramifient vers leur sommet de manière à figurer grossièrement une fourche. La Forclaz de Trient est renfermée au N. par le mont Rouaire, au S. par une montagne appelée la *Bovena*, ou la *Bovine*, et plus loin par deux lignes de sommités moins élevées, qui vont en divergeant à mesure qu'elles s'abaissent vers la plaine.

Aux deux tiers environ de la montée, à l'endroit où le chemin se contourne au N. on laisse à sa droite les ruines d'un petit fort qui gardait jadis ce passage. Il existe encore de nos jours des vestiges de ces ouvrages de défense sur presque tous les points de la frontière du Valais.

A quelques cents pas au-delà du point culminant du col, l'horizon, jusque-là assez borné,

s'élargit soudain dans la direction du N. E., et ouvre une perspective aussi belle qu'étendue sur la grande vallée du Rhône et les hautes montagnes qui l'encadrent du côté de l'Oberland bernois et du canton d'Uri. Le sommet de la Forclaz est une plaine assez inégale, complètement nue, d'où l'on ne tarde pas à redescendre sur le revers de la montagne par un sentier qui se dirige presque en ligne droite vers Martigny.

Ce chemin, rapide en quelques endroits sans être nulle part dangereux, n'offre aucun site particulièrement intéressant. La descente dure environ deux heures et demie, et n'est pas exempte de fatigue. Vers le bas et aux approches de la fertile plaine de Martigny, on retrouve une riche verdure, des ombrages épais et un luxe de végétation dont l'aspect repose délicieusement la vue au sortir d'une contrée aride.

La dernière partie de la route, du pied de la Forclaz à *Martigny le bourg*, et de là à la ville de *Martigny*, séparée du bourg par un intervalle d'un petit quart de lieue, n'est pour ainsi dire qu'une allée de promenade continue, tracée au travers d'une campagne couverte de vergers, de jardins et de toute espèce de plantations, au-dessus de laquelle des arbres majestueux, alignés de chaque côté du chemin, forment une longue voûte de feuillage.

Le bourg de Martigny a au moins autant de commerce et d'activité industrielle que la ville du même nom ; mais les meilleures auberges se trouvent dans cette dernière, dont la situation est aussi plus agréable, et qui réunit le plus de commodités à l'usage des voyageurs.

La ville de *Martigny*, chef-lieu du Bas-Valais, est située au centre d'une plaine basse, près de la rive droite de la Dranse, et de son confluent avec le Rhône, vers le sommet de l'angle que forme ce dernier fleuve en quittant le Valais pour aller se verser dans le Léman. Un débordement de la Dranse causé par l'éroulement d'un glacier, faillit détruire de fond en comble la ville de Martigny dans l'été de 1818. Les traces de ce désastre subsistent encore au bout d'un quart de siècle.

La population réunie de la ville et du bourg s'élève à environ deux mille habitans. La situation de ces deux endroits, ainsi que de leurs environs, est médiocrement salubre. Le crétinisme y est endémique. Diverses espèces d'insectes incommodes y pullulent par l'effet de la mauvaise qualité de l'air, et du défaut de propreté qu'on reproche généralement aux gens du pays.

Il y a à Martigny-la-Ville un relais de poste aux chevaux appartenant à la double ligne de

Genève et de Lausanne à Milan par le Simplon. On y trouve aussi un bureau de messageries desservant les deux routes de Genève à Milan par le canton de Vaud et la Savoie. — Auberges.
 ** *L'hôtel de la Poste.* * *La Tour.* *Le Cygne.*

D'après l'itinéraire qu'on vient de tracer, Martigny-la-Ville est distante du bourg de Chamonix d'environ dix lieues de France, représentant à peu près huit heures et demie de marche moyenne. La totalité de la course peut se faire avec la plus grande facilité à dos de mulet. Le retour à Chamonix par le même chemin coûte un peu plus de temps et de fatigue.

Hauteurs. Argentière, T. 640. Les Montets, T. 860. Valorsine, T. 673. Le Gros-Perron, T. 1360. Le Bel-Oiseau, T. 1390. La Cime ou Aiguille de la Tête Noire, T. 1280. Le Mont-Rouaire, T. 1150. L'Aiguille de Trient, T. 1680. La Dent de Morcle (canton de Vaud), T. 1492. Le Grand Moveran (*ibid*), T. 1570. Trient, T. 647. Col de la Forclaz de Trient, T. 795. Martigny-la-Ville, T. 245.

§ 14. RETOUR DE MARTIGNY A GENÈVE. *N. B.*
 Le plan de cet ouvrage ne comporte aucun développement topographique au sujet de cette course, pour laquelle on trouvera au surplus toutes les indications désirables dans le manuel intitulé : *Le lac de Genève et ses rives*, par J.-L. MANGET. 3^e édition. 1 vol. in-12, avec carte.

Les deux grandes et belles routes qui ramènent de Martigny à Genève par les rives du Rhône et du lac Léman sont régulièrement desservies par des voitures publiques et deux lignes de poste aux chevaux. De Villeneuve à Genève et *vice-versâ*, il y a, pendant toute la belle saison, un double service de bateaux à vapeur, faisant le trajet d'une extrémité du lac à l'autre dans l'espace de 6 à 7 heures. On trouve à St-Maurice ainsi qu' à Bex des voitures-omnibus en correspondance régulière avec ces bateaux. (Le signe * indique les haltes à auberges; il est doublé devant le nom des meilleures.)

a) Par Thonon et la rive gauche du lac Léman.

Distances. De Martigny à la Verrerie, L. 0, 5. — Cascade de Pisse-Vache, ou de la Sallanches, L. 0, 5. — Evionnaz, L. 1. — Chapelle de Vérolliez, théâtre présumé du massacre de la Légion thébaine., L. 0, 7. — ** St-Maurice, L. 0, 9. (De Martigny, L. 3, 6. De Chamonix, L. 13, 6.) — Le Bouveret, à l'extrémité supérieure du lac Léman, L. 6. — * St-Gingolph, confins du Valais et de la Savoie, douane sarde, L. 0, 9. — Meillerie, L. 1, 7. — ** Evian, L. 2, 9. — * Thonon, L. 2, 2. — * Douvaines, douane sarde, L. 3, 7. — Genève, L. 3, 6. (De St Maurice, L. 20, 7. (De Martigny, L. 24, 3. De Chamonix, L. 34, 3.)

b) Par Lausanne et la rive droite du lac Léman. Distances. De Martigny à St-Maurice, L. 3, 6.—** Bex, vers l'entrée du canton de Vaud, salines, eaux thermales de Bex et de Lavey, L. 0, 9.—* Villeneuve, à l'extrémité supérieure du lac Léman, port des bateaux à vapeur, L. 4 (De Martigny, L. 8, 4.)—** Vevey, L. 2, 3.—** Lausanne, 4. — * Morges, L. 2, 7. — * Rolle, L. 3, 1. — * Nyon, L. 2, 9. — * Coppet, L. 1, 7. — Versoix, frontière du canton de Genève, L. 0, 9. — Genève, L. 2, 4 (De Villeneuve, L. 20. De Martigny, L. 28, 5. De Chamonix, L. 38, 5.)

§ 15. RETOUR DE MARTIGNY A CHAMONIX PAR LE COL DE BALME. **Distances.** De Martigny à Trient, L. 3, 1. — Pont du Trient, L. 0, 4. — Entrée du Bois-Magnin, L. 0, 3. — Sortie du Bois-Magnin, L. 1, 2. — Châlets des Herbages, L. 1. — Sommet du col de Balme, L. 0, 3, (De Martigny, L. 6, 3.) — Châlets de Balme, L. 0, 6. — Premier pont sur l'Arve, L. 0, 3. — Châlets de Charamillan, L. 0, 1. — Le Tour, L. 0, 8. — Pont de la Bîme, L. 0, 3. — Argentière, L. 0, 5. — Chamonix, L. 2, 4. (Du col de Balme, L. 4. 8. — De Martigny, L. 11, 1.)

NB. Cette course peut se faire commodément à dos de mulet, sauf quelques endroits difficiles, où il est prudent de mettre pied à terre. Le passage du col de Balme, fait dans le sens in-

diqué dans cet itinéraire, est moins fatigant que dans le sens inverse, et surtout beaucoup plus intéressant sous le rapport de la vue. Il forme d'ailleurs ainsi le complément naturel de la course § 13, en ramenant à leur point de départ les touristes qui ont fait le trajet de Chamonix à Trient ou même à Martigny par le col de la Tête-Noire, avec l'intention de revenir dans la vallée de Chamonix.

Topographie. La première partie du trajet se fait par la Forclaz et le col de Trient, ainsi qu'il a été dit au § 13.

Revenu au hameau de Trient, on remonte pendant vingt minutes l'Eau-de-Trient, en se dirigeant vers le glacier du même nom qui ferme la vallée au S. E. Puis, on traverse le torrent sur un pont qui conduit sur la droite au pied de la montagne de *Balme*, que l'on atteint en cinq minutes de marche. Un sentier à ciel ouvert, rapide et rocailleux, aboutit, au bout de dix autres minutes, à l'entrée d'une forêt de sapins et de mélèzes, nommée le *Bois-Magnin*, qui recouvrait naguère encore une très-grande partie du flanc oriental de la montagne en face de la Forclaz, mais qui a été si considérablement éclaircie en dernier lieu qu'elle offre déjà peu d'ombrage, et ne masque pas assez le précipice pour rassurer aussi complètement qu'autrefois les

voyageurs craintifs. On ne met pas moins d'une heure d'une ascension fatigante à parcourir cette seconde partie du chemin, dans laquelle les personnes faisant la course à dos de mulet mettent habituellement pied à terre, surtout lorsqu'elles ont à descendre ce sentier en spirale, où il y aurait de l'imprudence à s'en remettre trop implicitement à l'instinct voyageur des mulets. A pied, ce trajet n'est pas plus dangereux que toute autre montée ou descente de la même inclinaison, où il y a à se préserver des glissades et des entorses; néanmoins, il pourra le devenir par la suite, si l'on détruit en totalité la forêt qui avait longtemps servi d'appui à cette corniche et de parapet aux marcheurs.

A la hauteur où cesse la forêt, la pente devient sensiblement plus douce. La montagne s'arrondit en s'élevant dans le sens du S. O. et présente une suite de collines entièrement déboisées, mais couvertes d'un beau gazon, et séparées les unes des autres par des vallons dont le fond est presque toute l'année rempli de neige. On se repose avec plaisir sur l'arête extérieure du premier de ces plateaux du côté de Trient, d'où l'on découvre la partie supérieure du glacier de ce nom surmontée de son aiguille, l'entrée du col de la Forclaz, et, plus à gauche, les sommets du Mont-Rouaire et de la haute mon-

tagne du Bel-Oiseau qui bordent la dernière partie du passage de la Tête-Noire. On continue de là à monter sur des pentes gazonnées, quelquefois assez rapides et presque toujours très-glissantes, en se dirigeant vers l'O. autant que le permettent les plis du terrain coupé en différents sens par de hautes collines d'un aspect uniforme. Le sol est sillonné de nombreux ravins, et comme tourmenté par l'action réunie des eaux et de ces irrésistibles tourbillons de vent auxquels la montagne de Balme est particulièrement exposée.

A environ une lieue au-dessus de la limite supérieure des forêts, on atteint les châlets dits des *Herbagères*, les dernières habitations valaisannes de la montagne, qui ne sont occupées que durant les mois les plus chauds de l'année. Il reste encore un quart d'heure de marche peu pénible pour parvenir de cet endroit au point culminant du col de Balme, indiqué par une borne qui marque en même temps les limites du Valais et de la Savoie. A quelques pas au-dessous du sommet, sur le versant de la montagne qui regarde la vallée de Chamonix, on arrive auprès d'une petite maison en bois, portant le nom d'hospice du col de Balme, et ouverte aux voyageurs dans la saison des courses de montagnes. C'est une auberge passable, eu égard aux

localités. On peut, à la rigueur, y coucher, soit afin d'y jouir de l'aspect des montagnes au lever du soleil, soit pour y demeurer à l'abri, lorsqu'on est surpris par une de ces tourmentes qui sont si fréquentes et si redoutables dans ces parages élevés. Les voyageurs qui traversaient jadis le col de Balme ne trouvaient d'autre lieu de refuge que dans les misérables châlets des Herbagères, ou dans ceux de Balme sur le revers occidental du col, à une distance encore plus grande du sommet.

La vue qu'on a du haut du col de Balme est une des plus belles et des plus étendues qu'offre cette partie de la chaîne des Alpes. Devant soi et à ses pieds, on a la vallée de Chamonix qui se déploie tout entière aux regards. Le Mont-Blanc et les hautes cimes qui l'entourent se présentent ici de profil, à la vérité, et comme en raccourci, mais à une élévation qui étonne. Cette vue est même, sous quelques rapports, préférable à celle du Brévent, où le Mont-Blanc se montre en face, mais où il masque plusieurs autres sommités qu'on aperçoit distinctement d'ici, à l'E. de cette montagne. Le moment le plus avantageux de la journée pour jouir de ce magnifique coup-d'œil est celui du lever du soleil; la face du Mont-Blanc qui est tournée vers le col de Balme étant déjà rougie par les premiers feux

de cet astre, tandis que les plus hautes cimes intermédiaires ne brillent encore que d'une lueur argentée, à peu près telle qu'à la clarté de la lune, et que le fond de la vallée demeure recouvert d'un voile de vapeur. A l'O., et par-delà les dernières sommités de la chaîne des Aiguilles-Rouges, la montagne du Buet attire l'attention par sa hauteur, autant que par sa masse et par la forme arrondie de son sommet entièrement couvert de neige. En reportant ses regards du côté du N. E. sur le revers du col de Balme qui fait face au Valais, on découvre un immense horizon par-dessus la crête de la Forclaz de Trient, et dans les intervalles que laissent entre elles d'autres montagnes plus élevées. Une grande partie de la vallée du Rhône se montre en perspective avec plusieurs des hautes sommités qui séparent le Valais du canton de Berne, telles que la *Gemmi*, reconnaissable à sa double cime, la *Jungfrau* et le *Finsterahorn* situés vers les confins du St-Gothard et du Grimsel. A l'inverse de la vue du côté du Mont-Blanc, c'est vers l'heure du coucher du soleil que celle-ci se déploie avec le plus d'avantages.

La véritable cime de la montagne de Balme est à un quart de lieue au N. du col. C'est un monticule isolé, présentant une longue arête bordée de précipices, qui se termine elle-même

au N. par une courte pyramide appelée l'*aiguille de Balme* ou la *Croix-de-Fer*. Il est lié par sa base à un autre monticule de même forme, courant au N. N. O., dont le point culminant est regardé comme la cime du massif de montagnes appelé la Tête-Noire. Les deux pointes se voient distinctement et fort près l'une de l'autre des environs de Martigny. Au fond de l'étroit vallon renfermé entre les bases des deux aiguilles, se trouve un petit lac qu'on appelle lac de la *Catogne*, quoiqu'il n'ait rien de commun avec la montagne de Catogne qu'on voit à l'E. de la Forclaz en allant à Martigny.

L'aiguille de Balme a acquis une déplorable célébrité par la mort de l'infortuné Escher de Zurich, qui y périt en 1791. Ce voyageur était parvenu heureusement au sommet; mais comme il redescendait le long de ces pentes gazonnées qui se réunissent pour former la crête de la montagne, un faux pas le fit glisser, puis rouler jusqu'au bord d'un mur de rochers à pic, au pied desquels son corps n'arriva qu'en lambeaux. Les guides prudents dissuadent fortement les voyageurs de tenter cette dangereuse ascension de la Croix-de-Fer, semblable à toutes les prouesses de ce genre, qui ne procurent guère de renommée qu'autant qu'elles se terminent tragiquement.

La montagne de Balme est essentiellement de nature calcaire, bien qu'on y rencontre çà et là des lits d'ardoises et même des roches granitiques.

La descente du col de Balme du côté du S. O. ou de Chamonix est assez rapide dans sa première partie et jusque près du village du *Tour*. Elle fait traverser des pentes alternativement couvertes de débris d'ardoises et de gazonnades glissantes, sur lesquelles on marche péniblement quoique sans danger. A quelques pas au-dessous de l'hospice on aperçoit le filet d'eau qui est regardé comme la source de l'Arve, et qui se grossit bientôt par d'autres ruisseaux affluents. Il est déjà devenu un torrent à l'endroit où on le passe sur un pont à un quart de lieue au-dessous des chalets de Balme. On laisse sur une hauteur à gauche du sentier les châlets de *Charamillan*, dépendant ainsi que les précédents de la commune du *Tour*. Ce dernier village occupe le milieu d'une petite plaine circonscrite par un cintre de hauteurs, au pied du beau glacier du *Tour*. On a ce glacier à sa gauche jusqu'au village. Moins considérable que celui d'Argentière qui lui fait suite, et qu'on aperçoit aussi d'assez loin, il est plus élevé vers le fond ; la pente en est plus rapide et les glaces en sont d'un blanc beaucoup plus pur. En revanche, l'aiguille du *Tour*

qui le termine au S. E. est bien moins élevée que l'aiguille d'Argentière et que l'Aiguille-Blanche qui se projettent entre les deux glaciers, et couronnent plus particulièrement celui d'Argentière.

Le glacier du Tour a pour écoulement le torrent de la *Bîme* ou de l'*Abyme*, qu'on traverse sur un pont entre les villages du Tour et d'Argentière. Ce dernier a aussi son torrent issu du glacier voisin, mais qui ne porte pas de nom particulier.

On ne voit dans toute la descente du col de Balme, jusqu'au delà du village du Tour, ni arbres ni arbustes d'aucune espèce. L'impétuosité des ouragans n'y laisse croître que des gazons et autres plantes à tiges basses. Dans le voisinage du Tour, les habitans parviennent à force de soins à faire produire à leur sol quelques céréales et quelques herbes potagères. Les forêts de sapins, les plus aguerries de toutes aux rigueurs de ces climats, ne reparaisent qu'aux approches d'Argentière, qui est déjà sensiblement moins élevé que le Tour, et dans une exposition plus chaude.

Le chemin d'Argentière à Chamonix a précédemment été décrit au § 13.

Hauteurs. Le col de Balme, T. 1181. La Croix-de-Fer, T. 1310. Le Buet, T. 1583. La

Gemmi(Berne), T. 1157. La Jungfrau, *ibid.*, T. 2145. Le Finsteraarhorn, *ibid.*, T. 2204. L'aiguille du Tour, T. 1793. Le village du Tour, T. 712.

§ 16. ASCENSION DU BUET. *N.B.* Cette course peut se faire par plusieurs chemins différens. Les deux plus usités sont ceux dont on va tracer l'itinéraire. Rien n'empêche au surplus de choisir l'un des deux pour l'allée et l'autre pour le retour. De quelque manière qu'on la fasse, l'ascension du Buet est une course fatigante quoique sans danger sous la direction de bons guides, et dont la partie la plus pénible ne peut absolument être faite qu'à pied.

a) *Ascension par le chemin de Valorsine.*

Distances. (En heures de marche et minutes).
 De Chamonix au pont d'Argentière, H. 2. —
 Les Montets, H. 0. 35'. — La Poya, H. 0, 45'.
 — La Couteraie, H. 0, 15'. — Chute de l'Eau-de-Bérard, H. 0, 20'. — Pont de Bérard, H. 0, 25'.
 — Pierre-à-Bérard, H. 1, 40'. — La Table-au-Chantre, H. 1, 50'. — Cime du Buet, H. 2, 20'.
 (De Chamonix, H. 10, 10'. Allée et retour, H. 20, 20'.)

Topographie. La course de Chamonix au col des Montets a été décrite au § 13. Arrivé un peu au delà du sommet du col, marqué par un partage d'eaux, on laisse à droite le chemin de

Valorsine pour continuer à marcher à l'O. dans la direction du hameau de la *Poya*. On choisit d'ordinaire ce dernier endroit pour y passer la nuit dans un châlet assez propre faisant office d'auberge. Cette première partie de la route, ainsi que les deux ou trois lieues qui suivent, peut se faire à dos de mulet. Du hameau de la *Coutraie*, à un quart d'heure de marche de la *Poya*, on commence à côtoyer de près le torrent dit l'Eau-Noire ou l'Eau-de-Bérard qui, à vingt minutes au delà, offre le spectacle d'une belle cataracte. Le chemin s'engage bientôt dans une vallée étroite et tortueuse d'où sort le torrent, et qui va aboutir plus loin sur le revers N. E. du Buet à un passage élevé et très-difficile, nommé le *Col de Bérard*, conduisant de Valorsine à la vallée de *Sixt*. Sa direction, ainsi que celle du chemin est de l'E. N. E. à l'O. S. O. Elle est comme flanquée à l'entrée de deux hautes montagnes, l'une à gauche, qui termine ici la chaîne des Aiguilles-Rouges, l'autre à droite nommée le mont *Loguia* ou le mont *Chesnay*. A une demi-lieue au-dessus de la cataracte, on rencontre un méchant pont de bois sur lequel on passe l'Eau-de-Bérard, pour aller ensuite gravir péniblement un monticule composé d'énormes blocs d'un granit veiné. De là, continuant à remonter le torrent, on parcourt une petite plaine oblongue,

au bout de laquelle on va traverser une forêt de mélèzes qui recouvre le talus de la montagne. Au sortir de cette forêt, on a à cheminer le long d'une pente gazonnée fort rapide, qui ne peut être gravie autrement qu'à pied. Bientôt on voit sur sa gauche à une assez grande hauteur de petits glaciers qui descendent des Aiguilles-Rouges. La montagne à laquelle le chemin s'appuie à droite se nomme le mont *Doreb*; elle appartient déjà aux bases du Buet. Les gazons ne tardent pas faire place à un plan incliné très-rapide, couvert de neige, où il est presque indispensable de mettre pied à terre. Ces tapis de neige se renouvellent et alternent de temps à autre avec les gazons et les rocailles entre cet endroit du chemin et le lieu de halte connu sous le nom de *Pierre-à-Bérard*, où l'on arrive au bout d'une montée fatigante de près de deux heures à partir du pont de l'Eau-Noire. La Pierre-à-Bérard est un grand rocher plat, proéminent dans le sens de l'horizon, et évidé de manière à former par-dessous une sorte de hangar couvert à l'abri duquel on se repose, et où l'on fait stationner les mulets jusqu'au retour, tout le reste de l'ascension ne pouvant se faire qu'à pied. Il y avait autrefois là une étable à vaches et une laiterie dont il ne reste plus aujourd'hui aucun vestige, et qu'on ne paraît pas songer à rétablir.

De la Pierre-à-Bérard, on commence à monter entre des rochers de granit, par un sentier extrêmement raide, mais où les inégalités du sol rendent la marche parfaitement sûre. Après environ deux heures d'une montée continue, on atteint le pied d'un rocher dont la base offre comme des espèces de sièges naturels. Ce singulier rocher a reçu le nom de *Table-au-Chantre*, en mémoire du célèbre voyageur Bourrit qui s'y arrêta pour dîner lors de sa première course au Buet. A vingt minutes au-dessus de la Table-au Chantre et de là jusqu'au sommet, on gravit une pente revêtue de rochers calcaires. Ces rochers, superposés sur les granits qui forment le noyau de la montagne, sont disposés en arêtes allongées, dont les intervalles sont remplis par de profondes couches de neige. La dernière partie de l'ascension se fait au travers de ces vallons de neige, qui, se réunissant vers le haut, finissent par former une calotte épaisse et continue sous laquelle les rochers disparaissent complètement.

La cime du Buet, qui est aussi connue sous le nom de *Mortine*, présente l'aspect d'une calotte ovale, fort surbaissée, allongée de l'E. à l'O. et taillée à peu près en pointe de diamant depuis les bords jusqu'au point culminant situé vers le foyer oriental de l'ellipse. Des couches de neiges

éternelles, entassées les unes sur les autres, la recouvrent en entier. Au S. elle est coupée à pic, et ses rochers se montrent à nu; mais à l'E., au N. et au N. O., ses flancs moins abruptes se terminent en bas par des champs de glace qui ont fait donner à la montagne le nom de glacier.

La vue qu'on a du sommet du Buet est un panorama aussi vaste qu'éblouissant. On peut juger de l'étendue de son horizon en considérant de combien de points différens cette montagne elle-même est visible. Borné au S. par le groupe du Mont-Blanc et au N. par la chaîne du Jura, cet horizon s'étend de l'E. à l'O. depuis le plateau du St-Gothard jusqu'aux montagnes de la Grande-Chartreuse en Dauphiné. Après la cime du Mont-Blanc, si difficilement accessible, aucune station n'est aussi avantageuse que le sommet du Buet pour prendre un aperçu général de la configuration et de la position relative des hautes Alpes. La géographie physique et la météorologie se sont enrichies des observations faites à diverses époques sur la cime du Buet par les savans genevois.

L'ascension de cette montagne, telle qu'elle vient d'être décrite, n'est pas exempte de fatigue. La partie supérieure du Buet présente quelque danger lorsqu'on ne suit pas docilement les directions de son guide, à cause des

nombreuses et profondes crevasses masquées par les neiges, dans lesquelles on court risque de s'enfoncer en marchant.

Hauteurs. La Poya, T. 696. Le mont Loguia, T. 1350. Le mont Doreb, T. 1260. La Pierre-à-Bérard, T. 1143. La Mortine, sommet du Buet, T. 1583.

b) Ascension du Buet par Servoz. Distances.
(En heures de marche et minutes.) De Servoz à la Fonderie, H. 0, 10'. — Le Mont, H. 0, 15'. — Pont de la Crosse, H. 1, 30'. — Châlet de Pormenaz, H. 1. — Lac de Pormenaz, H. 0, 5'. — Châlet de l'Ecuelle, H. 0, 45'. — Entrée du col d'Antherne, H. 0, 45'. — Châlets de Villy, H. 1. — Col de Salenton, H. 1, 15'. — Château-Pictet, H. 2, 10'. — Cime du Buet, H. 0, 10'. (De Servoz, H. 9, 5'. Allée et retour à Servoz, H. 18, 10'.)

N. B. Cette course est moins fatigante que la précédente; elle est aussi plus courte de près de deux heures lorsqu'on prend Servoz pour point de départ et pour terme du voyage.

Topographie. Plusieurs chemins conduisent de Servoz à la cime du Buet. Le meilleur et le plus généralement pratiqué passe par le village du *Mont*, à une demi-lieue à l'E. et au-dessus de Servoz, et par un vallon dans lequel

on a à gauche les sommités des Fiz, et à droite le mont de Pormenaz dont on côtoie les bases. Après deux à trois heures de marche ascendante le long du flanc occidental de cette montagne, on atteint les châlets du même nom, près desquels est un lac de peu d'étendue. Du lac on va descendre aux châlets de l'*Ecuelle*; on laisse ensuite sur la gauche l'entrée du défilé ou *col d'Antherne*, qui conduit en six à sept heures de marche à l'entrée de la vallée de *Sixt* (1), au N. de Servoz, d'où un chemin très-pratiqué ramène à Genève en une journée de voiture. Du

(1) Voici l'itinéraire abrégé de cette course et de la route qui ramène directement de Sixt à Genève. On y a désigné les lieux de halte par un astérisque simple, et les endroits à bonnes auberges par un double astérisque.

DISTANCES. De Servoz au col d'Antherne, par le Mont, L. 5. — Lac d'Antherne, L. 0, 8. — * Châlets d'Anthernes, L. 1, 4. — Collet d'Antherne, L. 0, 6. — * Le Lignon, L. 1, 5. — Salvagny, L. 1, 5. — * Abbaye de Sixt, L. 1, 4 (de Servoz, L. 12). — ** Samoëns L. 1, 8. — Pont de la Valentine, L. 1, 5. — ** Tanninges, L. 1, 5. — Mieussy, L. 2, 1. — ** St-Jeoire, L. 1, 2. — Les Biolles, L. 1, 7. — * Nangy, L. 1, 6 de Sixt, L. 11, 4. — Genève, L. 5, 6. (De Sixt, L. 15. De Servoz, L. 27. De Chamonix, par Servoz, le col (d'Antherne et Sixt, L. 50, 6.)

Le trajet de Servoz à Sixt peut se faire en presque totalité à dos de mulet, celui de Sixt à Nangy est praticable en char. A Nangy on rentre sur la grande route de Bonneville à Genève.

bas de ce col, et continuant à se diriger au N. on suit un sentier montant, côtoyant de près les montagnes de la gauche, et qui va aboutir aux châlets de *Villy*, à cinq heures et demie de marche du village de Servoz, et à environ deux et demie du lac de Pormenaz. On s'arrange ordinairement pour passer la nuit dans un de ces châlets, quelque mal logé qu'on y soit, et l'on en repart le lendemain dès le point du jour afin de parvenir de bonne heure à la cime du Buet. De Villy, on remonte péniblement une vallée en pente rapide, qui conduit en une heure et un quart au haut d'un passage étroit et rapide dit *Col de Salenton*. Là, on est obligé de quitter ses mulets, dont on avait pu se servir presque sans interruption depuis Servoz.

Du col de Salenton, on attaque la montagne par sa face S. E.; et en traversant alternativement des pentes d'ardoises et de neige, on atteint le sommet au bout de près de deux heures et demie de marche. A l'endroit indiqué sous le nom de *Château-Pictet*, par lequel on passe quelques minutes avant d'arriver à la cime, on voit une petite hutte bâtie en dalles d'ardoise sans ciment, que le savant physicien M. A. Pictet de Genève construisit jadis avec l'assistance de ses guides pour s'y abriter dans un de ses voyages au Buet, où il a fait des observations

qui intéressent au plus haut degré la science. Il y a, en particulier, vérifié l'assertion du géologue Deluc, qui estime que la calotte de neige et de glace qui couronne le Buet n'a pas moins de deux cents pieds d'épaisseur au dessus des rochers de la cime.

On peut au retour diversifier le chemin du Buet à Servoz d'après l'itinéraire suivant : De la cime du Buet aux châlets de Villy, H. 3, 35'. — Glacier du Dard (à gauche du sentier), H. 0, 35'. Châlets de la Barme, H. 0, 20'. — Le lac Cornu, H. 0, 45'. — Le Mont-Vautier, H. 1, 15'. — Pied du Brévent, H. 0, 40'. — La Fonderie de Servoz, H. 0, 25'. — Servoz, H. 0, 10'. (De la cime du Buet, H. 8, 15'. Allée et retour, H. 17, 20'.)

Hauteurs. Lac de Pormenaz, T. 841. Lac du Brévent, T. 1220. Lac Cornu, T. 1160. Châlets de la Barme, T. 910. Châlets de Villy, T. 960. Col de Salenton, T. 1270.

§ 17. ASCENSION DU MONT-BLANC. Cette course longue, fort dispendieuse, accompagnée de fatigues et de dangers de toute espèce, ne sera jamais entreprise, ou du moins exécutée avec succès, que par un fort petit nombre de touristes. Depuis l'année 1786, où eut lieu la première tentative heureuse pour parvenir au sommet du Mont-Blanc, jusqu'au moment où nous écrivons, c'est-à-dire, dans l'espace de

cinquante-sept ans, on ne compte en tout que vingt-six ascensions qui aient parfaitement réussi. Aujourd'hui encore, au bout de plus d'un demi-siècle, le voyage à la cime du Mont-Blanc offre, peu s'en faut, les mêmes difficultés matérielles et les mêmes périls qu'au temps de De Saussure. Les lieux ont été sans doute plus complètement explorés; la topographie de la montagne est mieux connue des guides; mais il reste encore trop d'imprévu dans ce voyage pour qu'il soit possible d'en tracer avec précision l'itinéraire, et convenable d'encourager personne à le tenter. Les guides les plus expérimentés sont seuls à même de calculer dans chaque cas la marche à suivre pour la course du Mont-Blanc d'après l'état actuel de ses glaciers, la température probable, les signes du temps, le degré de force, d'agilité et d'énergie morale des voyageurs, et d'autres circonstances encore dont il est également indispensable, sous peine de la vie, de tenir compte soit avant soit pendant cette hasardeuse expédition.

L'itinéraire suivant, extrait des relations les plus récentes et les plus recommandables, fournira des indications, sinon complètes, du moins aussi exactes qu'il est possible, aux touristes qui voudront entreprendre l'ascension du Mont-Blanc : il suffira amplement aux personnes qui

ne prennent à cette description topographique qu'un simple intérêt de curiosité, ou qui pourraient être tout au plus tentées de faire la partie la moins difficile de la course.

L'ascension du Mont-Blanc et le retour se font communément en trois journées, le bourg de Chamonix étant pris pour point de départ et pour terme du voyage.

Première journée. Partant de très-bonne heure de Chamonix, on traverse l'Arve et l'on se dirige un peu à droite du Montanvert, vers le hameau des *Pélerins*, où l'on arrive au bout d'une demi-heure de marche. On monte de là obliquement à travers la forêt des *Pélerins*, ayant à quelque distance à sa droite le glacier des *Bossons*; on arrive bientôt à un châlet dit de la *Para* ou de la *Part*, dernière habitation de ces pâturages élevés; puis, à un grand rocher appelé la *Pierre-Pointue*, à environ deux heures un quart de marche de Chamonix. Jusquelà, on peut se servir de mulets: le reste de l'ascension n'est plus faisable qu'à pied. De cette station à l'entrée du glacier des *Bossons* qu'on s'appête à aller traverser, on a à faire une montée fort pénible, dangereuse en quelques endroits, sur un sol tourmenté par les torrens et couvert de débris qui fuient sous le pied. On arrive ainsi, au bout d'environ trois quarts

d'heure, auprès d'un immense bloc de granit, appelé *Pierre-Fontanet* ou *la Pierre-à-l'Echelle*, où l'on fait ordinairement une nouvelle halte. Ce rocher, haut d'un peu plus de vingt pieds et large de quarante et quelques, est situé au-dessous de l'Aiguille-du-Midi. La détonation d'une arme à feu produit en cet endroit un retentissement très-remarquable. On est déjà assez élevé à la *Pierre-à-l'Echelle* pour y jouir d'une vue qui s'étend au N. E. jusqu'à la chaîne du Jura. La végétation y est encore assez belle. On y trouve une grande abondance de rhododendron et diverses espèces de baies sauvages agréables au goût. De là on va gagner le glacier des Bossons, où l'on arrive au bout d'une demi-heure d'une descente difficile. La traversée du glacier dure plus ou moins longtemps et présente plus ou moins de danger selon l'état des glaces, le nombre et la largeur des crevasses. On détache pour l'explorer deux ou trois guides qui ont la précaution de s'attacher l'un à l'autre par une corde. Quand les crevasses sont trop larges pour être enjambées en sautant, on les franchit à l'aide d'échelles posées d'un bord à l'autre en guise de ponts. De l'entrée du glacier, on parvient, après environ trois heures de marche ascendante, au pied de deux rochers faisant saillie au milieu de cet océan de glaces. Ces ro-

chers, de forme pyramidale, apparaissent de loin comme deux crêtes allongées dans le sens de la montagne. On les nomme les *Grands-Mulets*. Ils sont regardés comme terminant à l'O. le glacier des Bossons. Leur hauteur verticale est d'environ trois cents pieds au-dessus de celui-ci; du côté opposé, où ils forment un angle aigu avec le flanc de la montagne, elle n'est guère de plus de cent pieds. C'est la station que l'on choisit pour y passer la nuit. A cet effet, tournant ces rochers, on va gravir à l'O. la pente la plus courte du plus élevé des deux. A une vingtaine de pieds au-dessous de sa cime, est une plate-forme assez unie, large de cinq pieds sur à peu près vingt de longueur, qui fournit un espace suffisant pour y dresser des tentes, et y établir un bivouac où l'on passe la nuit à l'abri des avalanches qui sont très-fréquentes dans cette partie de la montagne. Une petite muraille sèche, construite autrefois par des guides sur le bord de cette esplanade, permet de s'y reposer et de s'y mouvoir avec sécurité. L'ascension, à partir du pied du rocher inférieur jusqu'à la plate-forme du second rocher, ne prend guère moins d'une heure et demie. Il y a de larges crevasses à franchir, de hautes murailles de glace à gravir, et l'escalade de la plate-forme ne se fait qu'avec quelque danger et beaucoup de fatigue.

La station des Grands-Mulets est fort intéressante, indépendamment de la vaste et imposante vue dont on jouit du haut de ce poste élevé. Quelques traces d'une végétation mourante s'y font encore apercevoir çà et là dans les endroits où les inégalités du rocher ont permis à de la terre végétale de se fixer. Une colonie de souris blanches y a établi son domicile. Le fait, longtemps contesté, n'est plus douteux aujourd'hui. Les derniers voyageurs qui ont fait l'ascension du Mont-Blanc ont vu ces petits animaux accourir autour d'eux pour dévorer avec plus la divertissante avidité les débris de leurs repas. On a aussi entendu en cet endroit le sifflement aigu de la marmotte. Le coq des rochers, le pinçon des neiges animent parfois ces hautes solitudes. L'aigle et d'autres oiseaux de proie de haut vol se montrent jusque sur les cimes les plus élevées.

Deuxième journée. Des Grands-Mulets, se dirigeant à l'O. S. O. vers le *Dôme du Goûter*, on va traverser le glacier de Tacounaz. Ce passage, quoique moins difficile que celui des Bossons, exige néanmoins qu'on fasse tailler d'avance des marches dans les blocs et arêtes de glace qu'il faut franchir. C'est à cette hauteur que l'on commence à ressentir fortement les effets de la raréfaction de l'air. Ils se manifestent par une

respiration pénible, une accélération marquée du pouls, une soif inextinguible et une disposition presque invincible au sommeil. Le glacier de Taconnaz traversé, on parvient au bout de trois heures et demie depuis la station des Grands-Mulets, à un escarpement de neige appelé les *Petites-Montées*, qu'on gravit lentement en zigzag. Il a au moins trois cents pieds de hauteur. Au sommet est une plaine appelée *Petit-Plateau*. Elle est couverte de neige durcie, de débris d'avalanches et de ces blocs de glace, de forme prismatique que les guides chamoniards désignent sous la dénomination de *séracs*. Cette ascension dure à peu près une heure. On ne met guère ensuite moins de la moitié de ce temps à traverser le Petit-Plateau, parce qu'il est déchiré par de profondes crevasses, masquées par des ponts de neige qu'il est nécessaire de faire sonder pour assurer sa marche. — A l'extrémité du plateau est une seconde rampe moins élevée que la précédente quoique aussi raide, qu'il faut aussi gravir en serpentant, et qui aboutit au *second plateau* ou *Plateau-du-Milieu*. De là, une troisième rampe ou muraille inclinée de neige appelée les *Grandes-Montées*, fait arriver au *Grand-Plateau*, vaste plaine de neige presque horizontale, renfermée entre le Dôme du Goûter à l'O. la cime du Mont-Blanc au S. et le *Mont-*

Maudit à l'E. Elle est terminée au pied de ces deux dernières sommités par une double crête de rochers très-proéminens nommés les *Rochers-Rouges*. Ce groupe se présente dans le lointain comme une aiguille tronquée au N. E. de la cime.

Ce fut au pied des Rochers-Rouges que périrent en 1820 trois des guides qui accompagnaient le docteur Hamel dans sa malencontreuse tentative pour parvenir au sommet du Mont-Blanc. Une avalanche les entraîna dans une immense crevasse où ils trouvèrent la mort.

On traverse obliquement le Grand-Plateau, laissant à droite les Rochers Rouges pour se diriger à gauche et à l'E. vers le pied du Mont-Maudit. Ce chemin est sinon le plus facile, du moins celui où l'on a le plus de chance d'éviter les avalanches. On va gagner une gorge étroite et profonde, nommée la *Petite-Vallée*, qui conduit aux rochers des *Petits-Mulats*, les derniers que l'on rencontre avant d'arriver à la cime. Cette montée est regardée comme la partie la plus fatigante et la plus réellement dangereuse de toute l'ascension. Les guides y observent et y prescrivent le plus complet silence, attendu que le moindre bruit, par l'agitation qu'il occasionnerait dans l'air, pourrait suffire pour

provoquer une avalanche dans cet étroit couloir.

Lorsqu'on a passé les Petits-Mulets, on se dirige à l'O. vers un dernier escarpement de neige nommé le *Mur-de-la-Côte*. Il est presque vertical, et à environ trois cents pieds d'élévation. On ne met guère moins de 40 minutes à le gravir. Le reste de la montée jusqu'au sommet se fait par une pente comparativement peu rapide, et avec peu ou point de danger; mais la difficulté de respirer jointe à la lassitude y rend la marche tellement lente, qu'on met près d'une heure à gravir obliquement du haut du *Mur-de-la-Côte* à la cime, quoiqu'il n'y ait pas neuf cents pieds d'élévation verticale de la première station à la seconde.

Le sommet du Mont-Blanc est une crête arrondie en dos d'âne, qui va en se rétrécissant dans le sens de sa longueur de l'E. à l'O. Sa coupe horizontale figurerait un triangle à peu près isocèle, dont la base serait de quinze à vingt pieds et la hauteur d'environ deux cents. Vu de profil du côté de l'O. il présente l'aspect d'un auvent faisant saillie au N. Son point culminant est situé près de l'extrémité occidentale de la crête.

Il est aisé de se former une idée de l'immensité de la vue dont on jouit du haut de cette

sommité, la plus élevée et la plus centrale de la chaîne des Alpes. Toutefois, à moins qu'on ne soit favorisé par un temps extraordinairement serein, les objets s'y présentent avec quelque confusion. On n'y distingue nettement que les grandes lignes de montagnes et les points les plus saillans de chaque groupe. Le *Mont-Rose* attire particulièrement les regards à l'orient. Toutes les autres montagnes du même côté s'abaissent devant cet orgueilleux rival du Mont-Blanc, qui lui dispute la prééminence par l'éclat de ses couleurs et la hardiesse de ses formes. Au midi, on découvre la chaîne des Apennins, et la plus grande partie du bassin du Pô, depuis le mont Viso en Piémont jusque dans un lointain nébuleux où l'imagination, suppléant à la vue, place Venise et la mer Adriatique. Au N. et à l'O. un horizon sans bornes s'étend par delà la chaîne du Jura et celle des montagnes qui séparent la Savoie et le Dauphiné des plaines de la France centrale. Plus près de soi, l'œil plane sur les innombrables sommités qui se pressent autour du Mont-Blanc et se groupent dans tous les sens aux pieds de ce colosse. Le voyageur, tout entier à cette contemplation, oublie ses fatigues et les nouveaux périls qui l'attendent au retour.

Le Mont-Blanc a été le théâtre d'intéressantes

observations météorologiques. La hauteur moyenne du baromètre à la cime a été trouvée de quinze à seize pouces. Le thermomètre y éprouve des variations considérables selon l'heure de la journée, et les changemens de station et d'exposition. On sait que la température à ces grandes hauteurs est habituellement très-froide. La différence de chaleur du jour à la nuit et du soleil à l'ombre y est incomparablement plus marquée que dans la plaine. Le thermomètre de Réaumur y descend jusqu'à dix degrés au-dessous de 0, rarement à moins de quatre, après le coucher du soleil. Dans le milieu de la journée et au cœur de l'été, on l'a rarement vu s'élever au-dessus de 6 ou 7 degrés de chaleur dans le voisinage de la cime. La couleur de plus en plus foncée que prend le ciel à mesure qu'on s'élève au-dessus des plaines, et qui devient presque noire au sommet du Mont-Blanc, est un phénomène dès longtemps observé, qui s'explique aisément par la raréfaction progressive de l'atmosphère.

On descend ordinairement de la cime en moins de temps qu'il n'en avait fallu pour y monter, et l'on suit le même chemin, à moins que, dans l'intervalle, la fonte des neiges ou la chute de quelques avalanches, venant à changer l'état du glacier, ne force à chercher un autre passage. La descente est à quelques égards plus

dangereuse, et présente encore plus de difficultés que la montée. On calcule d'avance sa course de manière à faire sa seconde station de nuit sur la plate-forme des Grands Mulets.

Troisième journée. Retour à Chamonix. Même itinéraire que précédemment, sauf quelques changemens de direction au travers du glacier des Bossons, d'après ceux qui ont pu survenir dans l'état du glacier.

Résumons : De Chamonix au châlet de la Para. H. — Pierre-Pointue, H. 1. — Pierre-à-l'Echelle, H. 1. — Glacier des Bossons, H. 0, 40'. — Plate-forme des Grands-Mulets, H. 4. — Glacier de Tacconnaz, H. 0, 30'. — Les Petites-Montées, H. 2. — Le Premier-Plateau, H. 1. — Le Grand-Plateau, H. 1, 40'. — Les Rochers-Rouges, H. 0, 40'. — La Petite-Vallée, H. 0, 30' — La Mur-de-la-Côte, H. 1. — La cime du Mont-Blanc, H. 1. (De Chamonix, H. 17. Allée et retour, environ H. 26.)

Toutes les ascensions qui ont réussi ont été faites d'après un itinéraire à peu près semblable à celui qui vient d'être tracé. On doit donc regarder comme de véritables impostures certaines annonces dans lesquelles des individus étrangers à la vallée de Chamonix s'offrent à faire conduire les voyageurs à la cime du Mont-Blanc en peu d'heures, à peu de frais, et par des che-

mins abrégés dont ils prétendent avoir fait la découverte. Ces coupables mystifications ont, dans tous les cas, le très-grave inconvénient de livrer les voyageurs à la direction de guides inexpérimentés et ne méritant aucune confiance.

Liste des voyageurs parvenus à la cime du Mont-Blanc.

Le docteur *Paccard* et *Jacques Balmat*, de Chamonix, 8 août 1787. Le professeur *De Saussure* de Genève, 3 août 1786. Le colonel *Beaufroy*, anglais, 9 *idem*. M. *Woodley*, anglais, 5 août 1788. Le baron *Dorthesen*, courlandais; M. *Forneret*, vaudois, 10 août 1802. *Victor Terraz* et *Maria Paradis*, de Chamonix, 14 juillet 1809. M. *Rodaz*, de Hambourg, 10 septembre 1812. Le comte *Matezewski*, polonais, 4 août 1818. MM. *Howard* et *Rensse'aer*, américains, 19 juin 1819. Le capitaine *Undrell*, anglais, 13 août, *idem*. M. *François Clissold*, anglais, 18 août 1822. M. *Jackson*, anglais, 4 septembre *idem*. Le docteur *Edm. Clark* et le capitaine *Markham Sherwill*, anglais, 26 août 1825. MM. *Ch. Fellowes* et *Hawes*, anglais, 25 juillet 1827. M. J. *Auldjo*, écossais, 9 août *idem*. Le capitaine *É. B. Wilbraham*, anglais, 3 août 1830. Le docteur *Martin Barry*, anglais, 17 septembre 1834. Le comte *H. De Tilly*, français, 9 octobre *idem*. M. E.-A. *Waddington*, anglais, 15 août 1836.

M. *Hedrengen*, suédois, MM. *Martin Atkins* et *Pidwell*, anglais, 23 août 1837. M. *Doulcet* de Melun, français, 24 *idem*. M. *Eisenkræmmer*, allemand, aubergiste à Chamonix, 4 septembre 1838; même jour, M. *Stoppen*, polonais; même jour, Mlle *Henriette d'Angeville*, française. M. *Imperiale de St-Ange*, napolitain, 29 août 1840. M. le docteur *Chenal*, de Sallanches, 31 août 1840.

Total, jusqu'à ce jour : vingt-six ascensions, trente-quatre voyageurs, leurs guides non compris. On ne fait aucune mention des nombreuses tentatives qui ont échoué.

Hauteurs. Châlet de la Para, T. 1108. Plateforme des Grands-Mulets, T. 1773. Second-Plateau, T. 1995. Cime du Mont-Blanc, T. 2462 au-dessus de la mer; T. 2270 au-dessus de Chamonix; T. 1671 au-dessus de Courmayeur (revers méridional du Mont-Blanc).

§ 18. COURSE DE CHAMONIX A ST-GERVAIS.

a) *Par le col de la Forclaz ou de Vaudagne.*

Distances. De Chamonix aux Ouches, L. 1, 8.

— Bois de Chavanne, L. 0, 5. — Châlets de Chavanne, L. 0, 6. — Sommet du col, L. 1. — St-Gervais-le-Village, L. 2. — Bains de St-Gervais,

L. 0, 4. — (De Chamonix, L. 6, 3.) b) *Par le col de Voza et le Pavillon de Bellevue.* **Distances.**

De Chamonix aux Ouches, L. 1, 8. — Châlets

de Lavouet, L. 0. 9. — Châlets de Belpas, L. 1.
 — Pavillon de Bellevue, L. 0, 6. — Bionnassay,
 L. 0, 8. — Bionnay, L. 1. — Le Praz. L. 0, 6. —
 Vernier, L. 0, 1. — St-Gervais le-Village, L. 0, 2.
 — Bains de St-Gervais, L. 0, 4. (De Chamonix,
 L. 7, 4.)

N. B. Ces deux chemins s'écartant peu l'un de l'autre, faisant parcourir des localités à peu près semblables, et offrant presque les mêmes aspects, on a trouvé de l'avantage à les décrire dans un seul et même article. Ils sont l'un et l'autre facilement praticables à dos de mulet. Les ânes de selle qu'on emploie fréquemment pour cette course lorsqu'on la commence à St-Gervais ne méritent pas d'être conseillés. Ils sont lents, rétifs et ont le pied fort peu sûr à la descente.

Topographie. Le col de la Forclaz au S. O. de Chamonix, qu'il ne faut pas confondre avec le Forclaz valaisanne conduisant de Trient à Martigny, est un passage qui s'élève sur le flanc oriental de la montagne de Vaudagne. Vers son point culminant, il serpente entre la sommité du *Prarion* au S. et celle de *Mont-Fort* au N. De là il descend à St-Gervais près des confins des vallées de *Mont-Joie* et de Sallanches. Ce passage est le plus court comme le plus facile des deux qui viennent d'être indiqués. Vingt-

cinq minutes après avoir quitté les Ouches, on laisse à droite la route de Servoz pour aller traverser un bois d'aulnes et de bouleaux qui précède le hameau de *Chavanne*. Continuant de là à monter obliquement, on atteint au bout de trente à quarante minutes un plateau où se trouvent les châlets du même nom. Au-dessus de cet endroit, un sentier rapide et rocailleux traverse de beaux bois de sapins. Il reste environ trois quarts d'heure de montée à faire de là au sommet du col. Ici on perd de vue la vallée de Chamonix; un autre horizon se déploie au regards à mesure qu'on approche du revers occidental de la montagne. Pour jouir complètement de ce nouveau spectacle, il faut quitter le chemin à gauche, et s'élever au moins à une certaine hauteur sur la sommité du Prarion. Là, on retrouve au S. le Mont-Blanc et ses aiguilles, tandis qu'au N. on découvre graduellement la vallée de Servoz, celle de Sallanches, les rians côteaux de Passy, et le val de *Mégève* au pied de la haute chaîne des Aravis à l'O. La longue vallée de Mont-Joie se développe dans toute son étendue depuis le Mont-Joli, qui en marque l'entrée du côté de St-Gervais, jusque vers le *Col du Bonhomme* qui la termine au midi. La descente se fait d'abord au travers d'une forêt, puis par des sentiers plus rapides tracés au mi-

lieu d'une campagne découverte. Le beau village de St-Gervais ne tarde pas à se montrer au pied de la pente. Il occupe la croupe d'une éminence où les bois et les vergers alternent avec des prairies et des champs de la plus belle culture.

Le passage du col de Voza coûte un peu plus de fatigue; mais il rachète cet inconvénient par une vue à laquelle bien des gens donnent la préférence sur celle du Prarion. Pour en jouir dans toute sa plénitude, on quitte le col près du sommet pour aller gagner la sommité arrondie qui se présente à gauche dans la direction du mont Lacha. On arrive ainsi par un talus gazonné et à ciel ouvert au plateau dit de *Bellevue*, où l'on a construit une petite auberge avec un pavillon isolé à l'usage des amateurs de beaux sites, qui s'y rendent en grand nombre dans la saison des courses de montagnes. L'auberge est bien approvisionnée; on peut même y loger, du moins y passer commodément une nuit lorsque le beau temps y invite, ou qu'un orage inattendu empêche de quitter cet abri.

Pour avoir un panorama plus frappant et complet encore, on peut continuer à cheminer au S. du pavillon de Bellevue dans la direction du Mont-Blanc, et s'élever jusqu'à une certaine hauteur sur la crête du mont Lacha, en ayant

soin toutefois de bien assurer sa marche sur les gazons glissants qui recouvrent les deux flancs de la montagne, et se terminent plus bas à de redoutables précipices. De cette station isolée, la vallée de Chamonix s'offre toute entière aux regards. On distingue nettement toutes les cimes de la chaîne de la rive droite de l'Arve depuis la montagne de Fer et l'aiguille de Chaillod au S. O. jusqu'à la Croix-de-Fer ou aiguille de Balme. Les cinq grands glaciers de la rive gauche se montrent ici de profil. Celui de Tacconnaz se verse très-près du pied du mont Lacha; mais c'est le moins considérable des cinq, et ses glaces recouvertes de débris sont médiocrement belles. La cime du Mont-Blanc n'est pas visible de cette station; en revanche l'aiguille et le dôme du Goûter qu'on a au S. précisément au-dessus de sa tête, l'aiguille du Midi un peu plus à l'E., produisent, vues ainsi de près et au travers d'une atmosphère si transparente, un effet que nulle description ne saurait rendre. Un groupe d'arêtes, ici nues et d'un gris obscur, là blanchies par les neiges, séparent au S. l'extrémité du mont Lacha de la base de l'aiguille du Goûter. Ce massif porte le nom de *Pierre-Ronde*. Il renferme sur son versant septentrional le petit glacier de la *Griaz*, qui donne naissance à un torrent qu'on traverse près du village des Ouches. Si l'on

porte ses regards à l'O. sur les revers du mont Lacha, on découvre successivement dans l'alignement du Mont-Blanc, l'aiguille de Bionnassay et son glacier, au-dessus de la vallée qui continue le col de Voza; l'aiguille du *Miage*, appelée *Mont-Blanc-de-St-Gervais*, parce que, vue de ce dernier endroit, elle a quelques ressemblance avec la cime du Mont-Blanc, qui est invisible. Plus loin, l'aiguille de *Trez-la-Tête* et celle de *Rousselette* marquent l'extrémité de la vallée de Mont-Joie du côté du col du Bonhomme. Le Mont-Joli se montre encore ici sous un aspect aussi avantageux qu'au sommet du Prarion; mais cette dernière montagne nous masque au N. le cours de l'Arve, ainsi que les vallées de Chedes et de Sallanches. Le glacier de Bionnassay descend jusque fort avant dans la petite vallée qui est au pied du mont Lacha à l'O. Il vient finir entre ses dernières pentes et les escarpemens d'une montagne presque parallèle et de forme à peu près semblable, qui se nomme le *Vorassay*. Le point le plus élevé de sa crête qui aboutit aux bases de l'aiguille de Bionnassay au S. porte le nom d'aiguille de *Tricon*. Quoique en grande partie déboisée, ainsi que le mont Lacha, et d'une pente presque aussi rapide, elle a des chalets jusque près de sa cime. Plus bas, on aperçoit des hameaux et même un assez grand

village nommé *Champel*, qui est d'un effet agréable vu de la descente du col de Voza.

On quitte, non sans regret, ce site admirable, pour prendre le chemin du col de Voza et descendre à l'O. dans le vallon de Bionnassay. Un sentier tortueux conduit d'abord à travers des pâturages nus, puis au milieu de champs d'avoine et d'orge au hameau de Bionnassay, que l'on traverse une demi-heure ou trois quarts d'heure après être parti du pavillon de Bellevue. Le glacier de Bionnassay se termine à gauche du chemin presque à l'entrée du hameau. Il a vers le bas l'aspect d'une grande route récemment chargée de pierres, qui irait de là au haut de la montagne en décrivant successivement plusieurs crochets. De Bionnassay, on ne met guère moins d'une heure pour descendre au village de *Bionnay*. Cette partie du chemin est souvent rapide et comme taillée en escaliers dans quelques endroits, mais elle se fait presque toujours à l'ombre, et conséquemment sans trop de fatigue. Au travers des nombreuses éclaircies de la forêt le long de laquelle on serpente, on a à sa gauche une belle vue du Mont-Joli et des nombreux villages qui en occupent les pentes inférieures. Celui de *St-Nicolas*, situé à mi-côte, couronne gracieusement un plateau qu'on a d'abord en face de soi et ensuite à sa

gauche. De Bionnay, il ne reste plus qu'une petite heure de marche pour atteindre le village de St-Gervais. Cette dernière partie de la course se fait sur un chemin assez uni, bien ombragé, bordé de palissades et de haies vives. *Le Praz et le Vernier*, que la route traverse, ne sont que des hameaux sans importance.

Du village de St-Gervais, on compte encore un grande demi-lieue par la route des voitures jusqu'à l'établissement des bains qui est au pied de la colline sur laquelle est bâti le village. C'est une descente assez raide, que les piétons et même les gens à cheval évitent en prenant un sentier plus rapide encore, mais plus court, qui les conduit en quinze ou vingt minutes au fond de la vallée où sont les eaux minérales.

St-Gervais-le-village, quoique moins fréquenté par les étrangers et moins renommé que le local des bains, jouit toutefois d'une réputation méritée pour la beauté de son site d'où l'on domine à la fois les vallées de Sallanches, de Mont-Joie et de Chède, pour la bonté de son air, la richesse de sa végétation, et les ressources qu'on y trouve pour y passer agréablement la belle saison. Il y a dans ce village plusieurs auberges-pensions de différens prix. La plus recommandable est *l'hôtel du Mont-Joli*, tenu par le sieur Rosset. Elle est très-fréquentée en été,

malgré la concurrence redoutable que lui fait l'établissement des Bains.

Hauteurs. Les Ouches, T. 550. La Forclaz de St-Gervais, T. 863. La Prarion, T. 1045. Le col de Voza, T. 943. L'aiguille de Bionnassay, T. 2330. L'aiguille de Tricod, T. 1280. L'aiguille du Miage, T. 2260. L'aiguille de Trez-la-Tête, T. 2165. Bionnassay, T. 625. Bionnay, T. 428. Le Mont-Joli, T. 1368. St-Gervais-le-village, T. 403. St-Gervais-les-Bains, T. 305.

§ 19. **LES BAINS DE ST-GÉRVAIS.** Au-dessous du village de St-Gervais, le Bonnant, torrent impétueux qui descend de l'extrémité supérieure de la vallée de Mont-Joie, a creusé une gorge étroite de trois ou quatre cents pieds de profondeur, où il se précipite avec fracas : c'est dans le fond de ce vallon, qui n'a pas un quart de lieue d'étendue en ligne droite, et qui en certains endroits laisse à peine un espace suffisant au torrent et au chemin qui en suit les bords, qu'on a découvert, il y a une trentaine d'années, une abondante source d'eaux thermales (1), ana-

(1) Ces eaux sortent de terre à une température moyenne de 40 degrés du thermomètre centigrade, soit 32 degrés de l'échelle de Réaumur. Leur analyse, opérée sur 32 onces de liquide, donne les résultats suivans :

Sulf. de chaux plus 1/7 carbon. de chaux.	grains 22, 64/100
Sulfate de soude.	— 40, 32/100
Chlorure de sodium.	— 19, 76/100

logue par leur nature et leurs effets médicaux à celles de Schinznach, de Loèche, d'Aix en Savoie et de Plombières. Cette gorge débouche au nord sur la vallée de l'Arve, en face des hauteurs de Passy, vers le pied de la montée qui conduit au village de St-Gervais. Un bois d'aulnes en masque l'entrée. Le chemin serpente pendant quelque temps au travers des taillis, sur les bords du Bonnant encore écumant de sa chute. Bientôt le vallon s'ouvre, le paysage s'éclaircit; la forêt fait place à une longue esplanade couverte d'arbres fruitiers, de jardins potagers, de parterres de fleurs, de pavillons élégans et de bosquets. La perspective est terminée par le principal bâtiment des bains qui, vu d'une certaine distance, semble adossé aux rochers à pic qui ferment le vallon au midi. Ses tourelles en avant-corps, ses murs peints, ses longues galeries à jour qui s'avancent en fer à cheval à droite et à gauche de la cour d'en-

Chlorure de magnesium	—	6, 56,100
Pétrole	—	0, 7,100
Acide carbonique concret	--	1, 60,100
Tot. des matières autres que l'eau 1 gr. plus gr.		18, 95,100
Eau pure 31 onces plus 6 gros plus gr.		53, 5,100

La pesanteur spécifique de ces eaux est à celle de l'eau distillée comme 10,043 est à 10,000. Elles sont apéritives, toniques et résolutes, administrées comme bain; et laxatives, prises comme boisson. On en recommande particulièrement l'usage dans les maladies cutanées.

trée, le petit campanile doré qui couronne le vestibule, offrent le contraste le plus pittoresque avec la nature sauvage qui encadre ce tableau. Une nombreuse population d'ouvriers, de domestiques, d'intendans, de baigneurs et de simples touristes, anime ce séjour. De légers équipages, des chevaux et des mulets élégamment enharnachés pour la promenade, des groupes de guides des deux sexes encombrant les avenues. Des hommes, des femmes d'une mise recherchée parcourent en tout sens les nombreux sentiers qui sillonnent les deux côtés du vallon. Les robes blanches, les chapeaux à fleurs, les ombrelles de couleurs claires se dessinent au milieu des noirs sapins. Cette image en petit de la vie *fashionable* des grandes villes a un charme indescriptible au sortir des solitudes qu'on vient de quitter.

Les eaux thermales de St-Gervais ont appartenu jusqu'à ces dernières années à feu M. Gontard, qui les avait découvertes. C'est lui qui a fait construire les bâtimens des bains et mis ce bel établissement sur son pied actuel. Il y a multiplié les appareils de bains et de douches, soit ordinaires, soit à vapeur. Des logemens vastes et commodes y reçoivent annuellement un grand nombre de malades, de convalescens et même de simples pensionnaires attirés dans ce

séjour par l'attrait du site et de la société qui s'y rassemble dans la saison des bains. Les soins médicaux les plus intelligens y sont prodigués aux malades. On y trouve une table bien servie, des salons de réunion, une salle de bals et de concerts, une collection de livres et de journaux, des jardins spacieux et ornés avec goût. Rien, en un mot, n'a été négligé par les chefs de l'établissement pour le bien-être et l'agrément de leurs hôtes (1).

Le climat du vallon des bains est éminemment salubre; toutefois les matinées et les soirées y sont fraîches, même dans les mois les plus chauds de l'année, parce que le soleil ne l'éclaire à fond que pendant quelques heures du jour. Le cours rapide du torrent qui le parcourt y entretient en permanence un courant d'air assez vif. Les personnes qui font usage des bains ont quelques précautions particulières à prendre pour se garantir des effets du serein qui se fait sentir dès l'instant où le vallon commence à être plongé dans l'ombre.

La cataracte du Bonnant, presque immédiate-

(1) Le propriétaire et administrateur actuel des bains de St-Gervais est M. le docteur De Mey, membre de la Faculté de Médecine de Paris, homme aussi recommandable par son savoir que par ses qualités personnelles et ses manières distinguées.

ment derrière les bâtimens des bains, suffirait seule pour engager les touristes à visiter ce valon. Un sentier en pente douce, tracé à travers les taillis, conduit à une petite esp' anade palissadée et garnie de sièges, d'où l'on voit de près, sans aucun danger, le torrent se précipiter avec fracas d'une hauteur d'environ soixante toises dans un bassin qu'il s'est creusé au bas du rocher. Ses eaux sont revomies du fond du gouffre en flots d'écume et en tourbillons de poussière. On parvient de là directement par des sentiers, à la vérité fort scabreux, à l'origine de la cataracte où le torrent présente encore d'autres accidens très-intéressans pour les amateurs de ce genre de paysages.

Le prix de la pension aux eaux de St-Gervais, les bains compris, est de 8 fr. par jour, plus un honoraire fixe pour le service médical, les étrennes d'usage aux domestiques, et une légère augmentation de prix relative au choix des chambres. Les voyageurs non-pensionnaires y sont reçus au même prix que dans les bonnes auberges ordinaires.

On trouve, tant aux bains de St-Gervais qu'au village de ce nom, des chevaux, des mulets et des ânes de selle, ainsi que des guides dont quelques-uns sont comparables aux meilleurs qu'il y ait à Chamonix.

Une voiture publique fait plusieurs fois par semaine un service de St-Gervais à St-Martin par Sallanches, et *vice-versá*, en correspondance réglée avec la diligence de Genève à Sallanches. On trouve d'ailleurs tous les jours, dans la belle saison, divers moyens de transport peu coûteux d'un de ces endroits à l'autre.

§ 20. COURSE DE ST-GERVAIS AU MONT-JOLI ET RETOUR. **Distances.** (En heures de marche et minutes) Des bains au village de St-Gervais, H. 0, 20'. — Le Néret, H. 0, 15'. — Orsin, H. 0, 20'. — Le Golet, H. 0, 10'. — Les châlets de Montée, H. 1. — Les communes d'Hermance, H. 1. — La Première Croix, H. 0, 40'. — La Croix de la Cime, H. 0, 40' (Des bains de St-Gervais, H. 4, 25'). — De la cime à la Première Croix, H. 0, 20'. — Châlets de St-Nicolas, H. 0, 25'. — La Croix-de-Fer, H. 0, 35'. — St-Nicolas de Véroce, H. 0, 20. — Les Plans, H. 0, 15' — Orsin, H. 0, 15'. — Le Néret, H. 0, 20'. — St-Gervais-le-village, H. 0, 15'. — Les Bains, H. 0, 15'. (De la cime aux bains, H. 3. Course totale, H. 7, 25').

Topographie. Le Mont-Joli, dont le pied est éloigné d'environ une lieue des bains de St-Gervais, est une montagne à peu près isolée, haute de 1368 toises au-dessus du local des bains, présentant une crête allongée du midi au

nord dans une direction qui forme presque un angle droit avec le cours de l'Arve. Sa base est de tuf et d'ardoise. Elle est bien cultivée vers le bas; sa partie moyenne est couverte de forêts et de pâturages; mais dans la région voisine du sommet le rocher se montre presque partout à nu. Cette montagne sépare à l'E. la vallée de Mont-Joie ou du Bonnant conduisant au col du *Bon-Homme*, de celle de *Mégève* à l'O. qui fait communiquer la vallée de Sallanches avec celle d'*Ugine* et de là avec le bassin de l'Isère au-dessous de la ville de *Conflans*. Elle se prolonge au midi sous le nom de montagne d'*Hermance*.

La course de St-Gervais jusque près des deux tiers de la hauteur du Mont-Joli peut se faire à dos de mulet. On attaque la montagne du côté qui regarde le village de St-Gervais et la vallée de Mont-Joie; on la tourne ensuite insensiblement, conformément à l'itinéraire ci-dessus, en se dirigeant à l'occident; on met pied à terre aux châlets les plus élevés, d'où il reste une heure et un tiers d'une montée rapide, fatigante, sur un sol glissant, et souvent nu, mais sans escarpemens dangereux, pour atteindre le sommet de la montagne. La cime est une arête rocailleuse, assez étroite, dont le point culminant est marqué par une croix; elle est presque partout taillée à pic du côté de la vallée de Mont-Joie.

La grande élévation de cette sommité, jointe à son isolement, en fait un magnifique belvédère. Au S. O. son horizon s'étend jusque vers le milieu de la vallée de l'Isère, près de Montmeillan, et n'est borné que par les montagnes de la Grande-Chartreuse : on prétend même qu'il est possible, à l'aide d'un télescope, de découvrir, au travers du créneau que laissent les montagnes au nord de cette chaîne, la tour d'observations de Fourvières au-dessus de Lyon. Au N. E. la vue plonge par-dessus le col de Voza sur toute la partie supérieure de la vallée de Chamonix, entre le chef-lieu, signalé par l'extrémité de la flèche de son église, et le sommet du col de Balme. Le Mont-Blanc, vu du Mont-Joli, se présente sous un aspect presque aussi majestueux que du haut du Brévent. Les aiguilles de Bionnassay, du Miage, de Trez-la-Tête et de la Frasse, forment de ce côté-ci les satellites du Mont-Blanc, et continuent la chaîne centrale au couchant le long de la vallée de Mont-Joie jusque vers le col du Bon-Homme. Quatre glaciers descendent de leurs sommets dans la vallée. Celui du Miage attire particulièrement les regards par son étendue et la blancheur éblouissante de ses flots de glace. Sur le revers occidental du Mont-Joli, on a à ses pieds une vallée riante, ou plutôt une suite de plateaux élevés

qui séparent le bassin de l'Arve au N. de celui de l'Isère au S. La chaîne des Monts Aravis termine de ce côté l'horizon. Au N. on peut suivre des yeux le cours de l'Arve à peu près sans interruption depuis les environs de Chède jusqu'à l'entrée de la vallée de Cluse.

On met environ cinq heures, les temps d'arrêt compris, à parvenir au sommet du Mont-Joli. La descente se fait plus facilement et plus vite. La course totale peut s'exécuter sans trop de fatigue dans l'espace de neuf à dix heures, en accordant le temps nécessaire au repos et à l'observation. Comme on ne trouve guère d'autres alimens que du laitage frais dans les châlets du Mont-Joli, il est prudent de se pourvoir de vivres ainsi que de vêtemens supplémentaires avant de se mettre en route. Les personnes qui ont les yeux délicats feront bien de se munir de lunettes à verres colorés pour faire l'ascension de cette montagne, du haut de laquelle le champ de la vue est immense, et où les aspects ont un éclat éblouissant. Enfin, les promeneurs peu robustes pourront borner leur course aux châlets situés au pied de la crête supérieure, d'où la vue, quoique moins étendue qu'au sommet de la montagne, est cependant d'une très-grande beauté.

On trouve aux bains de St-Gervais toutes les

facilités désirables pour faire la course du Mont-Joli, l'une des excursions les plus intéressantes et les plus instructives qu'on puisse entreprendre dans cette région des Alpes.

§ 21. COURSE DE ST-GERVAIS AU COL DU BON-HOMME. **Distances.** Des bains de St-Gervais au village, L. 0, 4. — Bionnay, L. 0, 9. — Tresse, L. 0, 7. — Champelet, L. 0, 5. — Les Contamines, L. 0, 4. — Croisée des chemins près Notre-Dame de la Gorge, L. 0, 4. — Pont du Bonnant, L. 1, 3. — Nant-Barrant, L. 0, 3. — Châlet de la Recolle, entrée du Plan de Roulaz, L. 0, 4. — Châlets de la Barne, L. 0, 7. — Plan Jovet, L. 0, 6. — Plan-de-Dames, L. 0, 4. — Glacier du Bon-Homme, L. 0, 3. — Col dudit, L. 0, 7. — Croix supérieure du Bon-Homme, L. 1. — Le Champiù, L. 1, 9 (Des bains de St-Gervais, L. 10, 9.)

NB. Cette course, dans laquelle on emprunte le chemin le plus direct de Genève aux eaux thermales de Courmayeur en Piémont, est praticable en presque totalité à dos de mulet, ainsi que celle du passage du Bon-Homme à Courmayeur qui y fait suite. Toutefois il n'est pas prudent de l'entreprendre avant la saison où le beau temps est solidement établi et où l'on peut être entièrement rassuré sur l'état des neiges. Elle est pénible en toute saison par la na-

ture du chemin, la rareté des abris, l'absence de bonnes auberges, et la longueur du trajet d'une station à l'autre. Il importe surtout dans ce petit voyage de se faire accompagner par d'excellents guides et de déférer implicitement à leurs avis.

Topographie. En quittant le village de St-Gervais, on se dirige par un chemin déjà décrit sur Bionnay, d'où l'on arrive au bout de cinq quarts d'heure de marche au village des *Contamines*. Le cours du Bonnant borde le chemin à droite, et le sépare des pentes inférieures du Mont-Joli qui se prolonge assez avant dans le sens de la vallée. A gauche, on côtoie les bases des glaciers de Bionnassay, du *Miage* et de la *Frasse*, d'où s'échappent autant de ruisseaux torrentueux que la route traverse. On a longtemps en perspective sur l'autre rive du Bonnant le grand village de *St-Nicolas de Véroce*, situé sur un plateau à mi-côte du Mont-Joli, qui produit un très-agréable effet dans le paysage. Le chemin est d'ailleurs assez uni, toujours dirigé du N. au S. praticable à des chars légers, et constamment bordé de vergers, de champs cultivés et de riches pâturages. On trouve aux Contamines une bonne auberge où l'on peut au besoin passer la nuit. — A un tiers de lieue au-delà de ce village, la vallée de Mont-Joie est fermée au S. O. par un cintre de montagnes, au

pied duquel est situé un hameau célèbre en Savoie comme lieu de pèlerinage, appelé *Notre-Dame-de-la-Gorge*. Laissant à droite le chemin qui conduit à ce hameau, on prend à gauche un sentier montant, rocailleux, parfois rapide, et pourtant sans danger même à dos de mulet, dont le cours du Bonnant indique la direction. A une lieue et un tiers ou environ des Contamines, on traverse le Bonnant sur un vieux pont de pierre, d'où l'on atteint, en dix ou quinze minutes de marche faite sur un plateau gazonné, un groupe de châlets appelé le *Nant-Borrant*. Cet endroit n'est habité qu'en été : le principal châlet a été arrangé pour servir d'auberge; c'est un gîte peu confortable, mais le meilleur qu'il y ait de là jusqu'à Courmayeur.

Le Nant-Borrant est à près de cinq lieues des bains de St-Gervais. Il reste à peu près autant de chemin à faire pour parvenir de cette halte au haut du col du Bon-Homme. En s'éloignant du hameau, on chemine en montant doucement au travers d'un vaste pâturage parsemé de groupes de sapins que la hache éclaircit chaque année. Ce vallon se nomme le *Plan de Roulaz*. Il est parcouru dans sa longueur par le Bonnant et par un torrent affluent qui descend du glacier de *Trèz-la-Tête*.

Le hameau de la *Barme*, composé jusqu'à

présent de simples châteaux, en marque l'extrémité supérieure. On y bâtit en ce moment une grande maison en pierres destinée à être une auberge. Cette station sera préférée par la plupart des voyageurs à celle du Nant-Barrant parce qu'elle partagera plus commodément les distances. — Du Plan de Roulaz, on aperçoit déjà très-distinctement sur la gauche la sommité remarquable qui a donné son nom au passage du *Bon-Homme* : c'est un rocher isolé, de forme carrée, qui se détache de la croupe d'une montagne appelé le *Mont de l'Enclave* : tout à côté et au levant est un autre rocher presque de même forme, mais moins élevé, qu'on désigne sous le nom de la *Femme du Bon-Homme*. En face de ce groupe, et de l'autre côté du vallon, est une montagne allongée du N. au S. dont la cime, découpée en forme de crête de coq, a été fort improprement appelée *Aiguille de Rousselette*. Elle appartient à un massif de montagnes qui se prolonge au-delà de la vallée de Mont-Joie entre le Faucigny et la vallée de Beaufort dépendant de la province de Haute-Savoie. — Vers le haut du vallon, près du pied du Bon-Homme, on aperçoit une très-belle cascade que forme le Bonnant en descendant d'un bassin supérieur voisin de sa source. — Du Plan de Roulaz, on gravit un assez long défilé, ren-

fermé entre des rochers nus et pavé d'éboulis, qui conduit à une petite plaine de forme à peu près circulaire appelée le *Plan du Mont-Jovet*. Cette esplanade, couverte de pâturages pendant l'été, renferme quelques châlets, les derniers qu'on rencontre jusque fort au-delà du passage. Elle est située au pied du Mont-Jovet, un des gradins inférieurs du Bon-Homme. Il existe près de son sommet un petit lac qui forme une des sources du Bonnant. Ce nom de Mont-Jovet, ainsi que celui de la vallée de Mont-Joie (*Mons Jovis*) disposerait à croire que cette contrée avait été jadis consacrée à Jupiter; toutefois aucun vestige de monument religieux, aucun indice matériel ne vient confirmer cette conjecture. — Un sentier assez raide, tracé au milieu des débris accumulés des montagnes voisines, conduit du Plan du Mont-Jovet à une esplanade à peu près semblable, mais tout à fait aride et déserte qui porte le nom de *Plan-des-Dames* en mémoire d'un événement tragique dont la tradition est fort obscure. On dit qu'une dame de haut parage périt autrefois dans cet endroit avec une de ses femmes, après avoir été séparée des gens de sa suite par un violent orage qui laissa ces deux infortunées voyageuses sans abri et sans secours. Un monceau de pierres en forme de cône leur sert encore aujourd'hui de

tombeau, ou, ce qui serait plus probable, indique simplement la place où furent retrouvés leurs corps. Les gens du pays, et quelquefois les voyageurs à leur exemple, se détournent en passant pour jeter une pierre sur cet informe mausolée qui présente aujourd'hui l'aspect d'une monticule de 8 à 10 pieds d'élévation.

On compte à peu près deux lieues du Nant-Barrant à l'extrémité supérieure du Plan de Roulaz, L. 0, 3 de ce dernier endroit au Plan du Mont-Jovet, et de là enfin L. 0, 4 au Plan-des-Dames, qui forme comme le vestibule du *Col du Bon-Homme*. Ici commence un défilé long d'environ une lieue, reposant sur un sol de débris qui fuient sous le pied, fort rapide dans sa partie supérieure, quoique sans danger même pour des voyageurs montés sur des mulets lorsque le temps est beau et que le passage n'est pas encombré de neige. On chemine en ayant à sa droite la montagne de Rousselette, qui ne finit qu'au-delà du col, et à sa gauche les bases de l'aiguille du Bon-Homme. Arrivé à peu près au tiers de la montée, on se trouve au bord d'un petit glacier d'où s'écoule un ruisseau qui est la source supérieure du Bonnant. Ce glacier porte le nom de *Glacier du Bon-Homme*, quoiqu'il soit réellement un dérivé du vaste glacier de Trèz-la-Tête, situé au pied de l'aiguille de ce nom.

Le coup-d'œil dont on jouit en débouchant du col du Bon-Homme au midi est d'une grande beauté. L'effet en est d'autant plus agréable qu'il succède sans transition aux sites monotones et d'un aspect triste et sauvage qu'on a eus constamment sous les yeux depuis le Nant-Barrant. Un horizon d'une immense étendue s'ouvre au couchant et au midi. Lorsque le temps est serein, l'œil plane de cet endroit sur tout le réseau de hautes montagnes qui enveloppe la vallée de Chambéry et le bassin de l'Isère, depuis le groupe des Bauges jusqu'à la chaîne des montagnes de la Grande-Chartreuse, et de là, en remontant l'Isère, jusqu'aux sommités neigées au pied desquelles cette belle rivière prend naissance. Un labyrinthe inextricable de vallées dont le fond échappe à la vue sépare ces chaînes confusément groupées, et donne à ce panorama un aspect qui n'a point d'analogues dans la partie des Alpes qu'on a laissée derrière soi. Le voyageur reporte de là tristement ces yeux sur la route ardue, tortueuse, d'une repoussante aridité qui lui reste à parcourir pour atteindre le point culminant du passage, situé à environ une lieue au delà de la sortie du col, à l'endroit marqué par la croix supérieure du *Bon-Homme*. Cette dernière partie du chemin qui ne peut absolument se faire qu'à pied (les mulets étant conduits par la

bride), est du nombre des passages les plus difficiles des Alpes centrales. On a à marcher ou plutôt à circuler au milieu d'énormes éboulis confusément entassés, recouverts ou du moins habituellement entremêlés de masses de neige. Des jalons et des croix plantées de distance en distance aident à se diriger sur ce sol profondément bouleversé, traversé en tout sens de blocs de rochers et de crevasses au milieu desquels il est très-facile de se perdre. Quoiqu'il reste peu à monter, absolument parlant, depuis le haut du col de Bon-Homme jusqu'à la croix supérieure, la route n'en est pas moins très-fatigante pour les jambes et pour la poitrine, et par l'attention continue dont on y a besoin pour ne pas perdre à chaque pli du terrain la trace de son guide. C'est aussi la partie la plus périlleuse du passage, moins encore à cause des précipices qui bordent le chemin sur la rive gauche et qui sont surtout redoutables quand le talus que l'on suit est couvert de neige, qu'à cause des dangereux coups de vent auxquels on y est exposé dans toutes les saisons. Le passage du Bon-Homme a acquis une déplorable célébrité par ses ouragans fréquens autant qu'irrésistibles, presque toujours accompagnés d'affreux tourbillons de neige qui aveuglent et suffoquent le voyageur, et font disparaître en

quelques minutes toute trace de chemin. Aucun abri ne s'offre au malheureux surpris par l'orage dans cet effrayant désert. Il y est mille fois exposé à périr avant d'avoir atteint à quelques lieues de là une hutte hospitalière.

Deux jeunes anglais (MM. *Richard Brakon* et *Auguste Campbell*) perdirent la vie dans ce trajet dangereux le 3 septembre 1830. Ils étaient partis le matin de bonne heure des châlets du Nant-Barrant, très-légerement vêtus, presque à jeun, sans s'être pourvus de vivres ou même simplement de boissons restaurantes, et malgré des pronostics de mauvais temps qui avaient inspiré à leur guide de la répugnance à les accompagner dans cette course. Déjà harassés par une longue marche sur un terrain couvert d'une neige épaisse, ils avaient enfin atteint le sommet du passage lorsqu'ils y furent assaillis par un vent tourbillonnant, soulevant devant lui une trombe de neige. Après avoir lutté avec ce qui leur restait de forces contre cette tourmente qui glaçait leurs membres et leur ôtait la respiration, ils tombèrent morts à quelques pas l'un de l'autre et presque au même instant, sous les yeux de leur guide qui, accouru pour les recevoir dans ses bras, ne releva plus que deux corps sans vie. Lui-même ne dut son salut qu'à l'abri d'un rocher derrière lequel il demeura blotti jusqu'à la

fin de la tourmente. Ces deux infortunés voyageurs, unis par des liens de parenté, ont été ensevelis à Genève, et reposent à côté l'un de l'autre dans le même tombeau. De nombreux accidents plus ou moins désastreux arrivés sur le chemin du Bon-Homme ont mis ce passage en mauvais renom auprès des voyageurs : il est du moins certain que les personnes craintives ou d'une santé délicate ne doivent point s'y aventurer sans nécessité absolue.

Lorsqu'on a atteint la dernière croix du Bon-Homme, il se présente deux chemins pour se rendre de là dans l'Allée-Blanche, la dernière partie du chemin qui conduit de St-Gervais à Courmayeur. L'un à droite, plus long, mais beaucoup moins fatigant et plus constamment praticable que l'autre, conduit en un peu moins de deux heures de descente au hameau du *Chapiû*. Ce trajet peut se faire d'un bout à l'autre à dos de mulet. L'autre chemin plus direct et plus court se dirige sur la gauche, et va traverser un col très-élevé qu'on appelle le *col des Fours*. Il rejoint le précédent à deux lieues du Chapiû, entre ce dernier hameau et le *col de la Seigne*, vestibule occidental de l'Allée-Blanche. La description en est renvoyée à l'article suivant.

Le *Chapiû* est un hameau composé d'une vingtaine de maisons bâties en pierres. Il occu-

pe le fond d'une espèce d'entonnoir que des montagnes escarpées et du plus triste aspect forment tout à l'entour. Il n'est habité que pendant l'été, et alors même n'est éclairé par le soleil que durant une partie du jour. La situation en est des plus lugubres qui se puissent voir ; toutefois le passage des voyageurs y a fait établir des auberges aussi supportables que le comporte la localité (* *La Croix-Blanche ; le Soleil*). Cet endroit appartient déjà à la province de Tarentaise où l'on entre en passant le Bon-Homme : Un chemin à mulets conduit de là en trois heures de marche au bourg de *St-Maurice*, dans la Haute-Tarentaise, sur la route d'Albert-Ville au Petit-St-Bernard. Les voyageurs qui redoutent de traverser le col de la Seigne et l'Allée-Blanche peuvent prendre ce chemin pour se rendre à Courmayeur par le Petit-St-Bernard et de là par la vallée de la Thuile. L'augmentation de distance occasionnée par ce détour n'est guère de plus de quatre lieues.

Hauteurs. Bionnay, T. 478 (Au-dessus de St-Gervais-les-Bains, T. 173). Les Contamines, T. 512. Notre-Dame de la Gorge, T. 543. Le Nant-Barrant, T. 707. Le Plan du Mont-Jovet, T. 825. Le Lac-Noir, ou lac du Mont-Jovet, T. 897. Le Plan-des-Dames, T. 998. Le Rocher du Bon-Homme, T. 1545. La Femme du Bon-Homme,

T. 1510. L'Enclave du Mont-Jovet, T. 1412, La Crête, ou aiguille de Rousselette, T. 1500. Le Col du Bon-Homme, T. 1250. La Croix supérieure du Bon-Homme, T. 1260. L'aiguille du Chapiû, 1515. Le Chapiû, T. 776.

§ 22. DU COL DU BON-HOMME A COURMAYEUR PAR L'ALLÉE-BLANCHE. **Distances.** Du Chapiû au hameau du Glacier, L. 2, 4. — Châlet du Mottet, L. 0, 6. — Sommet du col de la Seigne, L. 1, 7. — Châlets de l'Allée-Blanche, L. 1. — Commencement du lac de Combal, L. 0, 7. — Fin dudit, L. 0, 4. — Plan de Lognan (Entrée de la vallée de Véni), L. 1, 1. — Châlets de Visailles, L. 0, 2. — Dits de Véni, L. 0, 4. — Dits de Lassy ou de La Scie, L. 0 3. — Chapelle du Bérier ou de Notre-Dame-de-Bon-Secours, L. 0, 7. — Pont-des-Chèvres sur la Doire, L. 0, 6. — Larzey, L. 0, 4. — Courmayeur, L. 0, 3 (Du Chapiû à Courmayeur, L. 10, 8. De St-Gervais-Bains, L. 21, 7; et par le col des Fours, L. 20, 6).

NB. Ce chemin, mieux encore que le précédent, est praticable à dos de mulet, sauf un petit nombre d'endroits difficiles où il peut être prudent de mettre pied à terre.

Topographie. Un sentier montant, qui a été fort amélioré depuis peu, conduit en deux heures et un quart de marche du Chapiû au

Hameau-du-Glacier ; c'est le nom que portent quelques châlets clairsemés dans le fond d'un vallon élevé et presque fermé de toute part, au pied d'un glacier qui est un rameau de celui de Trèz-la-Tête. L'aiguille de *Bellaval* et celle du *Glacier*, deux avant-corps de la grande aiguille de Trèz-la-Tête. se projettent au dessus du cintre des montagnes escarpées qui ferment le vallon au nord ; elles sont comme des bornes placées à l'extrémité S. O. de la chaîne centrale des Alpes, autour de laquelle le chemin pivote insensiblement depuis le col du Bon-Homme jusqu'à l'entrée de l'Allée-Blanche. Le vallon du Glacier est situé sur le prolongement de l'axe de la chaîne dont il unit en quelque sorte les deux versans. L'endroit lui-même, considéré comme site, n'offre rien de particulièrement remarquable. Il ne renferme absolument que des pâturales d'été parsemés de débris ; mais il est bien aéré, et dans une exposition qui paraît presque riante au sortir de la gorge étroite et d'un aspect attristant qu'on a traversée en venant du Chapiû.

C'est au hameau du Glacier que vient aboutir le passage du *col des Fours*, que nous avons laissé à notre gauche en descendant de la Croix du Bon-Homme. Il tire son nom de celui d'une montagne dont la cime principale est un plateau très-élevé

qui domine à gauche la première partie du col. La montée dure environ une heure depuis la croisée des chemins jusqu'au point culminant du passage. Elle se fait le long d'une pente peu rapide, mais habituellement fort encombrée de neige, où l'on ne marche qu'avec une certaine fatigue. Cette rampe aboutit en haut à une plate-forme, d'où l'on entrevoit déjà les premières sommités de l'Italie derrière un plan de montagnes plus rapprochées qui encadre à l'E. et au N. le vallon du Glacier. La plate-forme se termine d'une manière assez abrupte sur le revers de la montagne, et l'on commence dès lors à descendre sur un talus en pente rapide, coupé de ravins, semé de débris, qui conduit en une heure et demie au moins au pied du col. Cette dernière partie du passage des Fours, quoique moins chargée de neiges que la précédente, est la plus fatigante des deux. La raideur continue de la pente et les accidens de terrain qui compliquent la marche ne permettent d'y cheminer qu'avec beaucoup de circonspection même à pied; c'est dire qu'il y aurait du danger à faire la descente d'un bout à l'autre à dos de mulet.

On n'indique ici que pour mémoire un troisième passage incomparablement plus court encore que le précédent, qui conduit directement

du Plan de Roulaz au haut du vallon du Glacier par la montagne de l'Enclave. Il abrège le trajet de deux grandes lieues, mais il est beaucoup trop dangereux pour pouvoir être conseillé aux touristes. Ce défilé circule entre le rocher du Bon-Homme et le glacier de Trez-la-Tête.

Laissant derrière soi le hameau du Glacier pour se diriger à l'E. vers le pied du *Col de la Seigne*, on atteint au bout de vingt-cinq minutes un chalet isolé, nommé le chalet du *Mottet*, dont le propriétaire tient auberge. La maison est suffisamment pourvue de provisions de bouche, mais on y est fort mal logé et encore plus mal couché lorsqu'on se trouve forcé d'y passer la nuit. Au sortir même de ce chalet, on commence à gravir le col de la Seigne. L'ascension se fait en une heure et demie : elle n'est point extrêmement fatigante même à pied ; le sentier s'élève en serpentant sur les bords d'un ravin sinueux qui partage presque du haut en bas le flanc de la montagne. Cette montée n'offre en temps ordinaire aucun danger, mais on y est quelquefois exposé à des coups de vent terribles, sous lesquels il devient difficile de garder son assiette. L'état de bouleversement que présente le sol, surtout vers le sommet, atteste la violence des ouragans qui balaient ce passage élevé : cependant la terre y est presque partout revêtue

de gazon; et bien qu'on rencontre çà et là dans la partie supérieure du col des plages rocailleuses et crevassées, rien n'offre ici cet aspect de chaos et de désolation qui attriste les regards au passage des Fours, et plus encore à celui du Bon-Homme.

La crête de la montagne de la Seigne marque la limite entre la Savoie et le Piémont; elle forme aussi la ligne de partage entre le bassin de la mer Méditerranée et celui de la mer Adriatique. Les eaux qui en descendent au S. O. appartiennent encore à la Tarentaise, et vont se réunir à l'Isère d'où elles s'écoulent dans le Rhône; celles qui se rassemblent sur le versant N. E. sont une des branches supérieures de la Doire d'Ivrée, qui traverse la province d'Aoste et va se jeter dans le Pô.

Parvenu sur le plateau élevé qui est le sommet du col de la Seigne, on contemple avec admiration la magnifique perspective qui s'offre aux regards sur le revers de la montagne. On a à ses pieds l'*Allée-Blanche*, longue vallée au-dessus de laquelle s'élève à gauche la majestueuse chaîne du Mont-Blanc, vue du côté du midi. Elle est resserrée à droite par une ligne parallèle de hautes montagnes qui redressent en face de la précédente leurs flancs escarpés. Sa longueur du S. O. au N. E. est de cinq à six

lieues sur une largeur beaucoup moindre. Elle tire son nom des neiges et des glaces dont l'aspect s'y offre de toute part. Le voyageur qui entre pour la première fois dans l'Allée-Blanche a peine à se reconnaître en présence de cet amas de hautes pyramides, de sommités neigeées et de glaciers groupés sans symétrie sur le revers S. E. de la chaîne centrale. Il distingue mal au premier abord la cime du Mont-Blanc elle-même, qui se perd au milieu de hautes aiguilles plus rapprochées, et dont la forme a changé pour l'œil du spectateur venant de la vallée de Chamonix. Au lieu de cette coupe pyramidale, de ces contours gracieusement ménagés, de ces teintes soyeuses et mollement nuancées que présente le massif du Mont-Blanc du côté de la vallée de l'Arve, il fait ici l'effet d'un groupe d'arcs-boutans et de piliers de granit, soutenant dans les airs un dôme immense dont ils ne laissent voir que la coupole. Des champs de glaces et de neiges éternelles remplissent les intervalles que laissent entr'elles ces sommités, et descendent jusque dans la vallée le long des profondes déchirures qui sillonnent le flanc de la chaîne. Trois cimes inférieures se détachent ici transversalement de la partie la plus centrale du massif, à peu près comme le Dôme et l'Aiguille du Goûter se projettent en avant corps

de l'autre côté de la montagne. Le *Mont-Broglio*, la plus haute des trois sommités et la plus occidentale, touche de très-près à la cime du Mont-Blanc; il s'appuie au N. E. sur le *Mont-Rouge*, ainsi nommé à cause de la couleur de ses rochers taillés à pic à une hauteur considérable au-dessus de l'Allée-Blanche. L'*Aiguille de Péteret*, moins haute que les deux précédentes, et la plus orientale des trois, est une pyramide isolée presque depuis la base, qui forme le saillant le plus considérable du groupe. Quant à la cime supérieure du Mont-Blanc vue de l'entrée de l'Allée-Blanche, elle se présente sous l'aspect d'une calotte surbaissée, de forme indécise, traversée par quelques arêtes vers le bas. Son véritable profil figure une S renversée, ou, plus exactement, une console posée horizontalement, la tête de la volute étant tournée au N. O. Son aspect varie d'ailleurs sensiblement à mesure qu'on avance dans la vallée.

La chaîne des montagnes de la droite qui fait face à celle du Mont-Blanc, offre une suite assez uniforme de terrasses élevées les unes au-dessus des autres. Fortement taludées, même vers le bas, elles sont généralement déboisées, et d'un accès très-difficile du côté de l'Allée-Blanche. Elles séparent cette vallée de celle de la *Thuile*, autre avenue du Piémont, qui commence au col du côté du Petit-St Bernard, et débouche comme

celle-ci près de Courmayeur. La plus remarquable de ces montagnes est le *Cramont*, sommité très-élevée, un des plus avantageux points de vue pour observer le Mont-Blanc du côté du midi. Un de ses soubassemens, le *Mont-Chétif*, nommé aussi le *Pain-de-Sucre* à cause de sa forme, fait face à l'aiguille de Péteret à la sortie de l'*Allée-Blanche* du côté de Courmayeur.

La descente du col de la Seigne du côté de l'*Allée-Blanche* est plus rapide et plus scabreuse que n'était la montée. On y rencontre çà et là, même au cœur de l'été, des talus de neige où les mulets chargés ne passent qu'avec peine. A environ une heure de marche du sommet du col, on traverse un plateau en partie gazonné, en partie couvert de rocailles; on découvre sur la gauche du chemin quelques misérables huttes adossées à des rochers, qu'on appelle les *châlets de la Seigne* ou de l'*Allée-Blanche*. Les pauvres chèvres qui habitent cette solitude pendant une partie de l'été avec leurs troupeaux, auraient à peine un abri à offrir au voyageur surpris par l'orage. Un peu au-delà de ces châlets, le chemin passe auprès d'un fort beau glacier appelé le *Glacier de l'Allée-Blanche* : il est formé par la réunion de trois glaciers supérieurs qui aboutissent à un seul et même bassin. En côtoyant le pied de cette vallée de glaces, on descend

dans une plaine oblongue, où l'on traverse le premier filet d'eau dont se forme la *Doire de l'Allée-Blanche*. On découvre déjà d'ici, dans le prolongement de la vallée, un lac appelé le *lac de Combal*, qui, à en juger par l'aspect marécageux de la plaine basse qui le précède, doit s'être étendu jadis au S. O. jusqu'au pied des derniers gradins de la montagne de la Seigne. Il commence aujourd'hui à trois quarts de lieue ou environ du plateau où sont les châlets de l'Allée-Blanche. Sa longueur est d'un tiers de lieue du S. O. au N. E. Sa largeur moyenne est de quelques centaines de toises. Sa forme est un ovale irrégulier, étranglé vers le milieu. La grande inclinaison de ses rives et la couleur sombre de ses eaux font conjecturer que sa profondeur est très-considérable. L'aspect de ce lac solitaire est d'ailleurs des plus lugubres qui se puissent imaginer. Sur la rive gauche il est bordé partout de rochers à pic. On le côtoie par un sentier étroit et tortueux tracé sur les escarpemens d'une montagne de la rive droite, à quelque élévation au-dessus du bord de l'eau. Le talus est assez rapide pour engager à mettre pied à terre les cavaliers mal assis sur leurs mulets ou sujets aux vertiges. L'extrémité inférieure ou orientale du lac est garnie d'un appareil de digue et d'écluses destiné à exhausser au besoin

le niveau des eaux, de manière à barrer complètement la vallée. Ce moyen de défense a été quelquefois employé en temps de guerre pour fermer cette avenue du Piémont.

Le lac de Combal est dominé au N. O. par une très-haute montagne, nommée le *Mont Suc* (en italien *Monte Zucco*), qui a la forme d'un cône tronqué, et sépare le glacier de l'Allée-Blanche de celui du *Miage*. Ce dernier glacier porte, comme tous ceux qui sont sur le revers du Mont-Blanc, le nom de *Ruize*, désignation qui sert en particulier à distinguer celui dont il est ici question, d'un autre glacier du *Miage* ayant à peu près le même point de départ, mais qui verse à l'O. dans la vallée de Mont-Joie, et dont les eaux appartiennent par conséquent au bassin de l'Arve, comme celles de son homonyme au bassin de la Doire.

En s'éloignant du lac de Combal, on passe le torrent de la Doire qui en ressort au N. E. et l'on va suivre péniblement pendant l'espace d'une heure un sentier en corniche, tortueux, étroitement encaissé à droite par le torrent, à gauche par le revêtement extérieur de la Ruize du *Miage*. Ce haut rempart formé de blocs de granit, d'éboulis et de sable, masque longtemps le glacier lui-même qui ne se découvre à la vue qu'au sortir de cette passe scabreuse et sauvage.

Ce défilé débouche, au bout d'une heure de descente, à l'entrée d'un riant vallon qui porte le nom de *Vallée de Vény*. Le sol de ce vallon, presque partout uni, se relève un peu vers la droite : l'entrée est une plaine basse, appelée le *Plan de Loignan*, peu élevée au-dessus de la Doire. Le chemin repasse en cet endroit de l'autre côté du torrent, pour aller passer au pied des châlets de *Visailles*, le hameau le plus considérable du vallon. Au sortir des mélancoliques déserts qu'on a traversés pendant l'espace de plusieurs lieues, on est agréablement surpris à l'aspect de belles prairies, de groupes d'arbres verts, d'enclos palissadés et cultivés, d'une population nombreuse et répandue dans la campagne. Les habitans se font déjà remarquer par le costume aux couleurs tranchantes et le teint basané qui distingue les paysans de la vallée d'Aoste. Les voyageurs peuvent se procurer des vivres et même, à la rigueur, un gîte pour la nuit dans quelques-uns des châlets de ce vallon respecté par les avalanches, et isolé comme une oasis au milieu des glaces.

Après avoir cheminé pendant environ une heure dans le fond de la plaine, on trouve la vallée barrée de nouveau, à l'extrémité par la moraine d'un immense glacier qui, descendant du Mont-Blanc, coupe transversalement l'Allée-

Blanche pour aller appuyer au pied de la montagne en face. Ce glacier se nomme la *Ruize de la Brenva*. La Doire s'est frayé un passage souterrain au travers de cette immense jetée de pierres et de glaces. Cet obstacle force le chemin à se détourner brusquement près des *châlets de Lassy*, pour s'élever et bientôt après circuler presque de plain-pied sur le talus de la montagne à droite. Ce sentier, tracé sur la lisière d'une forêt de mélèzes, longe le pied du glacier de la Brenva, au-dessus duquel les yeux se portent sur le Mont-Blanc et son cortège de hautes aiguilles, augmenté de plusieurs sommités jusqu'à invisibles. L'*Aiguille du Géant* fixe ses regards par son isolement et son inclinaison au N. E. qui la font ressembler au gnomon d'un cadran solaire. Plus loin, le *Mont-Frétier*, continuation du Mont-Maudit au S. E., présente l'aspect d'un pavillon liseré de brun et de blanc. Plus loin encore on voit le groupe des Jorasses s'élançer verticalement du fond de la vallée d'Entrèves jusqu'à la région des neiges éternelles. La plus haute cime du Mont-Blanc n'apparaît plus ici que sous la forme d'une aigrette d'un blanc pâle qui semble déjà appartenir à un autre horizon. Au débouché de cette forêt qu'on a suivie pendant l'espace d'une demi-lieue, on passe auprès d'une chapelle qui marque de

ce côté-ci l'extrémité de l'Allée-Blanche. Elle se nomme *Chapelle du Bérier* ou de *Notre-Dame de Bon-Secours*. A quelques pas de là, le sentier, considérablement élargi et à ciel ouvert, tourne à droite pour descendre dans la vallée où est situé *Courmayeur*. On a à ses pieds la Doire qui est déjà en cet endroit une véritable rivière, et sur la rive opposée les fertiles campagnes d'*Entrèves*, couvertes de riches moissons. On va traverser la Doire à environ une demi-heure de marche de la chapelle du Bérier sur un pont de bois appelé *Pont des Chèvres*. Un bon chemin partout de plain-pied conduit en un quart d'heure de cet endroit au hameau de *Larzey*, d'où il ne reste guère plus de dix minutes de marche jusqu'à l'entrée du bourg de *Courmayeur*.

Hauteurs. Le col des Fours, T. 1396. La cime des Fours, T. 1778. L'aiguille de Bellaval, T. 1821. L'aiguille du Glacier, T. 1878. L'oratoire du Glacier (au Hameau), T. 856. Le Motet, T. 939. Le col de la Seigne, T. 1263. Les châlets de l'Allée-Blanche, T. 1005. Dits du Miage (près du lac de Combal), T. 960. Le lac de Combal, T. 903. Le Mont-Suc, T. 1727. Les châlets de Véni, 723. Le Mont-Broglià, *inconnu*. Le Mont-Rouge, *id.* L'aiguille de Péteret, *id.* Le Mont-Frêtier, *id.* Courmayeur, T. 623.

§ 23. COURMAYEUR ET SES ENVIRONS. Le bourg de Courmayeur, qui dépend de la province d'Aoste en Piémont, est situé vers l'entrée d'une vallée d'une assez grande étendue, qui s'ouvre à l'O. à peu près en face du revers du Mont-Blanc, et va se terminer à l'E. à quelques lieues au-delà de la ville ou cité d'Aoste. Il occupe une position élevée sur la rive gauche de la Doire, à trois quarts de lieue au-dessus du confluent des deux petites rivières du même nom, dont l'une vient du col de la Seigne au S. O., l'autre du col *Ferret* au N. E., opérant leur jonction près du village d'Entrèves. Courmayeur et ses environs sont de temps immémorial célèbres par leurs eaux thermales. La principale de ces sources, appelée *source de la Victoire*, contient de la magnésie et du fer : celle dite *de la Saxe*, à l'O. de Courmayeur, au pied d'une montagne du même nom, est essentiellement hydro-sulfureuse. Une troisième source médicinale, ayant aussi des propriétés très-énergiques, est située au village de Saint-Didier, à une lieue et un quart de Courmayeur, au pied de la montagne du Cramont et à l'entrée de la vallée de la Thuile. Il y a encore dans le voisinage quelques autres sources thermales d'une moindre célébrité, appropriées toutefois à divers usages médicaux. Ces eaux attirent chaque année durant

la belle saison une affluence considérable d'étrangers dans la vallée de Courmayeur. Tout est d'ailleurs arrangé pour la commodité et l'agrément des personnes qui en font usage, ainsi que des touristes qui visitent cette charmante contrée, où se rassemble en été la meilleure compagnie du Piémont. Les auberges du bourg de Courmayeur sont à tous égards excellentes (** l'hôtel de l'Ange, * l'hôtel du Mont-Blanc, * l'hôtel des Trois-Rois.) Les auberges et pensions de Saint-Didier sont également montées sur le meilleur pied. Les frais de séjour dans ces deux endroits sont à peu près les mêmes qu'à Saint-Gervais et à Chamonix. — On trouve à Courmayeur un bon service médical, une pharmacie bien tenue, des boutiques de diverses espèces, des cafés, quelques ressources pour la lecture, et toutes les facilités désirables pour en parcourir les délicieux environs. On peut aisément s'y procurer des chars, des chevaux et des mulets de selle, ainsi que des guides, le tout au même prix qu'en Savoie et dans le Bas-Vallais. (Les guides les plus recommandables de la vallée sont les frères *Proment*, au nombre de quatre, *Alexandre Ruffier* et *M. Bertholier jeune*.) Il y a, dans la saison des eaux, un service régulier de voitures publiques de Courmayeur à Bourg-Saint-Maurice en Tarentaise, correspondant

avec les diverses messageries de l'intérieur de la Savoie.

Les habitans de Courmayeur et de toute la partie supérieure du Val d'Aoste, parlent un idiôme qui, sans être encore le véritable piémontais, diffère néanmoins sensiblement du patois de leurs voisins de la Tarentaise et du Faucigny. Il est plus fortement accentué et déjà mélangé de locutions italiennes. Les noms de lieux offrent une alternative remarquable de désinences françaises et piémontaises. Au surplus, tout ce qui est au-dessus de la classe des simples paysans, les guides et les aubergistes savent partout assez de français pour s'entendre facilement avec les étrangers qui ne s'expriment que dans cette langue.

Courmayeur, grâce à son exposition méridionale, jouit, malgré la grande élévation du sol, d'un climat incomparablement plus doux que celui de Chamonix et de la vallée de ce nom. La végétation y est aussi plus riche, plus variée, et plus précoce. Le pays est d'ailleurs mieux approvisionné en denrées de tout genre : Les fruits et les légumes y abondent ; on récolte même à quelques lieues de là des vins exquis sur les brûlans coteaux qui bordent la rive gauche de la Doire. Les environs de Courmayeur offrent dans toutes les directions des

sites de la plus grande beauté : toutefois, le Mont-Blanc n'est pas visible de Courmayeur ni même du voisinage de ce bourg. L'horizon y est borné au S. et au N. par deux hautes montagnes qui ne laissent voir dans leurs créneaux que l'aiguille du Géant et d'autres pyramides aiguës appartenant au même groupe. Pour revoir le Mont-Blanc dans toute sa majesté, il est nécessaire de s'élever sur quelque'une des montagnes qui dominant Courmayeur. La principale de ces sommités, celle dont l'ascension présente le plus d'intérêt, est la montagne du *Cramont*, au S. O. de Courmayeur, sur l'arrière-plan de la chaîne qui borde au S. E. l'Allée-Blanche. Elle a sur d'autres montagnes inférieures, d'un plus facile accès, l'avantage de placer le spectateur à une hauteur considérable en face du Mont-Blanc, qu'elle lui permet d'embrasser d'un seul coup d'œil de la base jusqu'à la cime.

L'ascension du Cramont peut se faire en très-grande partie à dos de mulet. Elle est exempte de tout danger, lorsqu'on y est dirigé par un bon guide : on diminue même beaucoup la fatigue de la course en allant coucher la veille au village d'*Eléva*, situé sur le revers et au pied de la montagne, à deux lieues au S. de Courmayeur. En voici un itinéraire succinct, où les distances sont exprimées en heures de marche:

De Courmayeur à Verran (grande route d'Aoste) H. 0, 10'. — Palévieux, H. 0, 15'. — Pont de la Doire (laisser ici à gauche le chemin précédent pour prendre celui qui remonte la vallée de la Thuile,) H. 0, 15'. — Saint-Didier, (forêt de sapins, montée peu rapide,) H. 0, 10'. — Pont de la Thuile, H. 0, 45'. — Eléva (se diriger delà à droite,) H. 0, 15'. — Châlets de Solaz (montée rapide au delà, sur un sol rocailleux,) H. 0, 35'. — Forêt de mélèzes, H. 0, 40. — Le Lac-Plat, H. 0, 25'. — (Mettre ici pied à terre; montée sur des pentes rapides et à ciel ouvert jusqu'à la cime.) — Sommet du Cramont, H. 1, 40'. (Du village d'Eléva, H. 3, 20'. De Courmayeur, H. 5, 15').

Vu du haut du Cramont, le Mont-Blanc présente dans son ensemble la forme d'une pyramide ayant une de ses faces au S. E. vis-à-vis du spectateur, et dont l'angle au sommet serait d'environ 130°. Coupé presque à pic, sur une hauteur de 9 à 10 mille pieds, ou du moins sans relief sensible à l'œil, il montre ici une muraille verticale de pur granit. Les deux grands glaciers du Miage méridional et de la Brenva se pressent sur ses flancs. Six autres glaciers partant de la même chaîne et visibles du Cramont, viennent se verser comme eux dans l'Allée-Blanche, sans parler d'une foule de moindres ravins de gla-

ces qui sillonnent çà et là ce massif de montagnes.

Les personnes qui redoutent la fatigue peuvent remplacer jusqu'à un certain point cette course en se faisant conduire quelque part sur les soubassements du Cramont du côté qui regarde le Mont-Blanc. Le Mont-Chétif ou Pain-de-Sucre, placé comme une pierre angulaire en avant du Cramont à l'intersection de l'Allée-Blanche, serait un poste d'observation très-avantageux; d'autant qu'on plonge de là sur l'Allée-Blanche dont le fond est masqué à la cime du Cramont par des sommités intermédiaires : mais quoique d'une médiocre élévation, il est d'une ascension dangereuse.

La montagne *de la Saxe*, située en face des précédentes, à l'angle opposé de la vallée et au N. E. de Courmayeur, joint au mérite de n'être ni difficile ni dangereuse à gravir, celui d'offrir une vue du Mont-Blanc presque aussi complète que celle du Cramont, avec un horizon plus étendu sur le prolongement au N. E. de l'Allée-Blanche. Le Mont-Blanc s'y présente un peu de profil, position favorable pour en étudier la structure. Beaucoup de détails qui échappent au spectateur placé en face, se découvrent nettement de ce point de vue oblique d'où l'œil parcourt commodément les bases de la

chaîne centrale. La montée de la Saxe est un peu scabreuse en divers endroits du côté de Courmayeur; mais le sentier sinueux et en grande partie ombragé qui ramène de son sommet au fond de la vallée d'Entrèves sur le revers N. O. de la montagne est également facile à monter et à descendre. La totalité de la course peut se faire à dos de mulet.

Du sommet de la montagne de la Saxe, on voit très-distinctement le *Mont-Frétier* qui paraît ici presque aussi élevé que la cime du Mont-Blanc, les Jorasses à gauche du précédent, le Géant, et à ses pieds le col du même nom par lequel d'intrépides montagnards se rendent de Courmayeur à Chamonix et *vice versa* en 15 ou 16 heures de marche sur les glaces. Ce trajet aussi périlleux que difficile a été exécuté, il y a peu d'années, par une dame anglaise. Le savant De Saussure fit jadis une station de plusieurs jours au haut du col du Géant, mais en s'entourant de précautions infinies, et en bravant dans l'intérêt de la science les souffrances physiques et les dangers. De semblables tours de force ne sont pas à la portée du commun des touristes.

La course de la montagne de la Saxe, le retour compris, est une promenade de cinq heures au plus. On va ordinairement visiter, chemin

faisant, des grottes très-profondes, creusées de main d'homme, qui paraissent d'anciens travaux opérés par des mineurs. Elles se nomment dans le pays *les Trous des Romains*, et sont situées dans un vallon au S. E. de la montagne, à 25 minutes au dessus des châteaux de *Chapy*, qui sont eux-mêmes à une heure de marche de Courmayeur. On y parvient par un sentier étroit, taillé en corniche dans le roc vif, à gauche du chemin qui mène au sommet de la montagne.

La Saxe est dominée à l'E. par une très-haute montagne, appelée le *Mont-Cormet*, dont on suit les bases depuis Courmayeur jusque assez avant sur la route d'Aoste. Cette dernière sommité, d'un accès peu difficile, plane sur plusieurs grandes vallées au midi du Mont-Blanc.

Hauteurs. Le Cramont, T. 1413 (au-dessus de Courmayeur, T. 790). Saint-Didier, T. 448. Eleva, T. 672. Le Lac-Plat, T. 1060. Le Mont-Cormet, T. 1538. Le Pain-de-Sucre, ou Mont-Chétif, *inconnu*. La montagne de la Saxe, T. 1200. Le col du Géant, T. 1726.

§ 24. DE COURMAYEUR A MARTIGNY PAR LE COL DE FERRET.

Distances. De Courmayeur au pont de la Doire sous Entrèves, L. 0, 7. — Châteaux de Pont-Paillet, L. 0, 5. — Dits du Plan-Pansier,

L. 0, 5. — Dits du Pont, L. 0, 4. — Dits du Pré-Sec, L. 0, 3. — Dits de Lavachet, L. 0, 3. — Dits de Ferrachet, L. 0, 8. — Dits de Saint-Jean, L. 1. — Dits du Pré-de-Bar, L. 0, 6. — Col de Ferret, L. 1, 5 (de Courmayeur, L. 6, 6.) — Banderet, L. 1, 5. — Châlets de Ferret, L. 0, 4. — Dits de la Folliaz, L. 0, 9. — Prazle-Fort, L. 1, 7. — Isert, L. 0, 5. — La Prau, L. 0, 6. — Orsières, L. 0, 3 (de Courmayeur, L. 12, 5.) — Saint-Branchier, L. 1, 3. — Bovernier, L. 1, 2. — Les Valettes, L. 0, 2. — Le Brocard, L. 0, 6. — Martigny, L. 0, 8. (D'Orsières, L. 4. 1. Du col de Ferret, L. 10. De Courmayeur, L. 16, 6.)

N.B. Cette course de près de 17 lieues, faisant environ 20 heures de marche, complète la revue de la chaîne des Alpes centrales au midi, commencée de l'autre côté de Courmayeur aux cols du Bon-Homme et de la Seigne. Elle fait naturellement suite à la course de l'Allée-Blanche, conduit les voyageurs dans une contrée très-intéressante et très-peu connue, et offre le trajet le plus court de Courmayeur à l'extrémité nord-ouest de la chaîne. En revanche, elle est pénible, tant par la nature du chemin que par le peu de moyens qu'il y a de s'héberger dans cette région excentrique et solitaire. On peut s'y servir de mulets, sauf dans cer-

tains passages où il est d'une absolue nécessité de mettre pied à terre : à cela près cette excursion ne présente pas de dangers réels lorsqu'on l'entreprend dans une saison convenable, sous la direction de guides expérimentés.

Topographie. La vallée d'Entrèves qu'on a à parcourir pendant les six ou sept premières lieues, commence au village de ce nom, situé au N. O. de Courmayeur, court de là au N. E. dans la direction de la chaîne du Mont-Blanc, et se termine au col de Ferret où commence une autre série de vallées. Elle est parcourue dans sa longueur par une rivière nommée la *Doire de Ferret*, qui a sa source près du col du même nom, et va joindre au-dessous d'Entrèves l'autre branche de la Doire qui sort de l'Allée-Blanche. En quittant Courmayeur, on reprend en sens inverse le chemin de l'Allée-Blanche jusqu'à la tête du Pont-des-Chèvres; delà on se dirige sur Entrèves pour aller traverser au bas de ce village la Doire de Ferret, et prendre ensuite à droite le sentier qui remonte la vallée. Ce sentier serpente alternativement sur le bord du torrent qui coule à droite sur les rapides talus des montagnes de la gauche qui resserrent étroitement en divers endroits le fond du ravin. A cinq quarts d'heure de marche du pont d'Entrèves, on passe au pied de la *Ruize* (glacier) *du Pont*, et près des châlets

du même nom, appuyés à sa morraine. On découvre à quelque distance delà et à la suite du glacier précédent la *Ruize du Triolet*, descendant aussi de la chaîne du Mont-Blanc. L'aspect en est peu agréable parce que la chute d'un pan de montagne, survenue il y a une soixantaine d'années, a recouvert d'éboulis toute la partie inférieure du glacier. Le Triolet est renfermé au N. E. par un des flancs du *Mont-Roux* ou *Mont-Rû*, l'une des bases des Jorasses, qui forme un saillant très-considérable en cet endroit de la vallée. Lorsqu'on en a dépassé le pied, on aperçoit sur son revers un troisième glacier, d'un beaucoup plus bel aspect que les deux précédens : il s'appelle la *Ruize du Mont-Dolent*, du nom de la sommité dont il recouvre la base, et correspond à peu près du côté de la vallée de Chamonix au glacier du Talèfre.

La Doire de Ferret a sa source la plus considérable au bas de la Ruize du Dolent. On repasse sur la rive gauche de ce torrent vers les châlets dits du *Pré-Sec*, situés à peu près en face du Mont-Roux. De ce plateau élevé la vue s'étend sur toute la partie de la vallée, qu'on a parcourue, et même par-là le village d'Entrèves, jusque sur une portion de l'Allée-Blanche.

Du Pré-Sec, on compte deux heures et un

quart de marche jusqu'au haut du plateau du *Pré-de-Bas* où se voient les derniers châlets situés au S. du col de Ferret : c'est aussi l'endroit le plus convenable pour faire une halte en venant de Courmayeur. On y trouve quelques provisions de bouche, et en cas de mauvais temps, un lieu de refuge tel quel pour la nuit. Les voyageurs sont indispensablement forcés de mettre pied à terre à cet endroit, pour faire conduire très-péniblement leurs mulets par la bride jusqu'à une distance considérable au-delà du col de Ferret. Le *Pré-de-Bar* est au pied même de ce passage. Les meilleurs marcheurs mettent au moins une heure à parvenir de la au sommet du col, car cette montée est excessivement fatigante, soit à cause de l'escarpement de la montagne, soit parce qu'on y a continuellement à marcher sur un sol de débris et de gravier où le pied ne mord qu'avec infiniment de peine, pour peu que le terrain, naturellement glissant, ait été délayé et lubrifié par les eaux pluviales.

Le col de Ferret fait la limite du Piémont et du Valais, et termine de ce côté-ci le val d'Aoste, quoique la douane piémontaise soit placée six lieues plus bas au village d'Entrèves. Les eaux qui en descendent sur le versant N. E. forment un torrent appelé *Dranse de Ferret*, que l'on suit

de là jusqu'au bourg d'Orsières où il se réunit à la Grande-Dranse, un des principaux affluens du Rhône dans le Bas-Valais. Parvenu au point culminant du passage, on s'arrête pour jouir de la double vue de la vallée d'Entrèves que l'on quitte, et de celle de Ferret qui s'ouvre en face du chemin. En regardant en arrière, on revoit pour la dernière fois le Mont-Blanc qui étonne encore à cette distance par ses proportions gigantesques. A l'E., à peu près dans la direction des deux petits lacs de Ferret, on aperçoit, outre la montagne qui porte le même nom, la *Pointe de Dronaz* et le *Mont-Vélan*, deux hautes sommités qui appartiennent au massif des montagnes du Grand-St-Bernard, et séparent la vallée de Ferret de celle d'Entremont. Au N. O. et au N. deux beaux glaciers se versent des montagnes de la gauche dans le fond de la vallée.

Ce passage élevé est souvent balayé comme celui du col du Bon-Homme par des tourmentes aussi redoutables qu'imprévues, contre lesquelles aucune force humaine ne peut lutter. Les bergers, exposés à être assaillis par ces irrésistibles ouragans, se sont construit de distance en distance et à fleur de terre, des huttes basses, de la longueur de leur corps, où ils se renferment couchés à plat ventre tant que dure l'orage, veillant de là sur leurs troupeaux à travers une

pierre trouée qui sert de porte à ces espèces de terriers. A un quart de lieue du sommet, le sentier va passer le long d'une étroite corniche entre les escarpemens supérieurs de la montagne et une pente gazonnée qui forme un précipice haut de quelques centaines de pieds au dessus de la rivière. Ce passage, difficile pour les mulets autant que pour les hommes, a quinze à vingt minutes de longueur. C'est l'endroit le plus décidément scabreux de tout le trajet de Courmayeur à Martigny. Il n'est pas même très-sûr de s'y aventurer quand le terrain est profondément imbibé par les pluies. On remarque, à quelque distance de là, sur le flanc de la montagne à gauche, le vide laissé par un éboulement mémorable arrivé en 1776 : le chemin lui-même passe aujourd'hui par dessus les décombres dont il couvrit la vallée.

Les châlets de Ferret ou de Notre-Dame-des-Neiges, à trois grandes heures de marche du Pré-de-Bar et à un peu moins de deux lieues du sommet du col, sont le premier groupe d'habitations un peu considérable qu'on rencontre en entrant sur le territoire du Valais. On peut trouver à s'héberger assez supportablement dans les principaux châlets de ce hameau. Le chemin redevient dès lors assez bon pour qu'on n'ait plus à quitter ses mulets qu'à la fin de la course.

A quelque distance du sommet du col de Ferret, un sentier qui s'ouvre à droite de la vallée conduit en quatre ou cinq heures au haut du passage du Grand-St-Bernard. On le nomme *le col de la Fenêtre*. Lorsqu'il n'est pas rendu impraticable par les neiges, il n'offre aucun danger, et est même si peu difficile que c'est le chemin que prennent les chevaux chargés de bois à brûler pour l'hospice du St-Bernard.

Les châlets de la *Foliaz*, à une petite lieue de ceux de Ferret, sont agréablement situés sur la lisière d'un bois de mélèzes. L'endroit nommé *le Praz-le-Fort*, à cinq ou six quarts d'heure de marche plus bas, est un hameau entouré de beaux pâturages, près duquel est un pont sur la Dranse : on n'y aperçoit d'ailleurs aucun vestige de fortifications.

Isert, à une demi-lieue plus loin, est un véritable village marquant l'extrémité du val de Ferret du côté de l'intérieur du Valais. On voit reparaître dans ses environs, les vergers, les champs et diverses autres espèces de cultures qui annoncent déjà l'approche de la plaine. Le chemin y devient praticable pour les voitures légères. Il y a une petite hôtellerie dans cet endroit, mais on préfère généralement pousser jusqu'à *Orsières*, où est une des meilleures auberges du Bas-Valais, l'*Hôtel du Grand-St-Bernard*.

Entre Isert et Orsières, on voit s'ouvrir sur la gauche la vallée de *Champé*, qui va aboutir au haut du passage de la Forclaz de Trient. Ce trajet, un peu difficile mais sans danger, est de quatre à cinq heures de marche. Il fait passer, à une lieue et demie d'Orsières, sur les bords du joli lac de Champé, qui a près d'une demi-lieue de tour, et au centre duquel est un îlot en forme de pain de sucre, couronné par un bosquet de sapins.

Orsières, à trois grands quarts de lieue d'Isert, est situé dans la vallée d'*Entremont*, sur la descente du Grand-St-Bernard à Martigny, au confluent de la Dranse de Ferret et de la *Dranse Supérieure*, qui a sa source principale au St-Bernard lui-même. Un autre torrent du même nom, rejoint plus bas cette double rivière. Il s'appelle la *Dranse de Bagne*, du nom d'une vallée latérale qui débouche à l'E. dans la vallée d'Entremont, à peu près en face de *St-Branchier*.

Ce village considérable, situé à une lieue et un tiers du bourg d'Orsières, marque la ligne de la renaissance des noyers et des vignes. C'est une des localités qui ont le plus souffert de la mémorable inondation de 1818, causée par le grossissement extraordinaire de la Dranse de Bagne. On remarque sur les hauteurs au N. et au S. de St-Branchier les ruines de plusieurs immenses

châteaux célèbres dans les annales valaisannes.

La route, partout excellente depuis Orsières^s jusqu'à Martigny, quitte la rive gauche de la Dranse près de St-Branchier et va traverser plus loin une galerie souterraine, creusée dans un saillant de la montagne qui borde la rive droite. Ce *tunnel*, long de cent et quelques pas, est éclairé vers le milieu par une large fenêtre percée dans le roc vif à douze ou quinze pieds au-dessus du torrent qui vient battre en écumant le pied des rochers. On regagne la rive gauche près du village de *Bovernier*, situé à un peu plus d'une lieue de St-Branchier, au pied et sur le revers N. E. du *Mont-Catogne*. Cette haute sommité, remarquable de très-loin par sa coupe pyramidale, domine la vallée à gauche dès les environs d'Orsières. Sur la rive opposée, une montagne d'une élévation un peu moindre, nommée la *Pierre-à-voie* attire aussi les regards par l'épave d'aigrette ou de bec qui se projette au-dessus de sa cime. Elle est placée à l'intersection des vallées d'Entremont et de Bagne. — *Les Valettes* et le *Brocard*, qu'on traverse successivement en descendant de Bovernier dans la plaine de Martigny, ne sont que des hameaux. Le premier est à l'entrée d'un défilé par lequel on peut aller gagner directement la montée de la Forclaz à une certaine hauteur au-dessus de la

plaine, et abrèger ainsi d'une heure de marche le retour à Chamonix : le second est au point de rencontre du chemin du Grand-St-Bernard et du pied de la Forclaz de Trient.

Voir au sujet de Martigny et de ses aboutissans les §§ 13 et 14.

Nous avons précédemment compté L. 7 du bourg de Chamonix au village de St-Gervais par le col de Voza et le pavillon de Belle-vue, plus, L. 21, 7, de St-Gervais à Courmayeur par les cols du Bon-Homme et de la Seigne et l'Allée-Blanche. Si, à ce chiffre de L. 28, 7, on ajoute L. 16, 6 pour la distance de Courmayeur à Martigny par le col de Ferret, plus enfin L. 11, 1, pour le retour de Martigny à Chamonix par le col de Balme, le tout ensemble fait une tournée de L. 56, 4, qui, en y ajoutant le temps requis pour faire quelques excursions dans la vallée de Courmayeur, n'exige pas moins de six à sept jours, même avec le concours de circonstances le plus favorables. On abrège peu sensiblement la durée du voyage en se servant de mulets.

Hauteurs. Entrèves, T. 672. Châlets-du-Pont, T. 722. Le Mont-Roux, T. 1506. Châlets du Pré-sec, T. 803. Dits de St-Jean, T. 910. Dits du Pré-de-Bar, T. 1052. Sommet du col de Ferret, T. 1198. Pointe de Ferret, T. 1495. Pointe

de Dronaz, T. 1525. Le Mont-Vélan, T. 1734. Châlets de la Foliaz, T. 613. Le Praz-le-Fort, T. 642. Isert, T. 540. Orsières, T. 468. Le Mont-Catogne, T. 1348. La Pierre-à-Voie, T. 1278. St-Branchier, T. 376. Bovernier, T. 362. Martigny-la-Ville, T. 245.

§ 25. VOYAGE DE GENÈVE A COURMAYEUR PAR ANNECY ET LE PETIT-ST-BERNARD.

NB. Cet itinéraire, ainsi que le suivant, se réduira à un tableau des distances, combiné avec un petit nombre d'indications essentielles, sommairement exprimées. Le signe * indiquera les lieux où il y a des auberges; il sera doublé à la suite du nom des localités où se trouvent les auberges les plus recommandables.

a) *De Genève à Albert-Ville, ci-devant L'Hôpital-sous-Confians.* (Route à voitures, desservie par une messagerie et des voiturins). **Distances.** De Genève à St-Julien (Frontière de Savoie, visite des passeports.) L. 1, 8. — Le Châble* (douane sarde), L. 1, 2. — St-Blaise, L. 0, 7. — Cruseilles*, L. 1, 4. — La Caille (pont suspendu, haut de 476 pieds, et long de 568), L. 0, 8. — Pont de Brogny, L. 1, 8. — Annecy*, L. 1 (De Genève, L. 8, 4.). — Duing, L. 2, 5. —

Faverges *, L. 2, 3. — Marlans, L. 1, 2. — Ugine *, L. 1, 6. — Albert-Ville **, L. 2. (D'Annecy, L. 9, 6. — De Genève, L. 18.)

Hauteurs. Genève, T. 192. Annecy, T. 230. Ugine, T. 275. Albert-Ville, T. 184.

b) *D'Albert-Ville au bourg de St-Maurice en Tarentaise* (Route à chars. Messagerie.) **Distances.** D'Albert-Ville à La Tour, L. 0, 9. — Roche-Cevin, L. 2, 1. — Aigue-Blanche *, L. 2, 4. — Moûtiers **, (Eaux thermales de *la Perrière*, à L. 1, 9, à l'E. S. E.) L. 0, 6. — Aixmes, L. 3, 0. — Bellantre, L. 1, 5. — St-Maurice *, L. 1, 8. (D'Albert-Ville, L. 12, 3. De Genève, L. 30, 3.)

Hauteurs. Albert-Ville, T. 184. Moûtiers, T. 250. St-Maurice, T. 436.

c) *Du bourg de St-Maurice à Courmayeur* (Route praticable à cheval, et en très-grande partie en char.) **Distances.** De St-Maurice à Scez *, L. 0, 7. — Villard-dessous, L. 0, 3. — Villard-dessus, L. 0, 2. — Pont de la Récluse, L. 0, 3. — St-Germain, L. 0, 7. (Montée rapide de Villard-dessous aux Châlets du Col.) — Châlets du Col, L. 1, 8. (Pente douce). — Hospice du Petit-St-Bernard **, L. 0, 9. (Belle vue du haut du

Mont-Valésan, au S. E.) — Sommet du Col, L. 0, 4. (Colonne de Joux ou de Jupiter en marbre veiné, confins de la Savoie et du Piémont) — Lac Verney, ou des Eaux-Rouges. L. 0, 2. — Châlets de Cormey, L. 0, 8. — Pont-Serrant, L. 0, 6. — Golettaz, L. 0, 4. — La Thuile *, L. 0, 3. — Pont de la Thuile, L. 0, 9. — Eléva, L. 0, 7. — St-Didier **, L. 1. — Courmayeur **, L. 1, 2. (Du bourg de St-Maurice à Courmayeur, L. 11, 4. De Genève, L. 41, 7.)

Hauteurs. Pont de la Récluse, T. 712. St-Germain, T. 778. L'hospice du Petit-St-Bernard, T. 1026. La base de la colonne de Joux, T. 1114. La redoute du Mont-Valésan, T. 1666. La Thuile, T. 723. St-Didier, T. 448.

§ 26. RETOUR DE COURMAYEUR A GENÈVE PAR
LE GRAND-ST-BERNARD.

a) *De Courmayeur à Aoste*, (grande route à voitures.) **Distances.** De Courmayeur à Ver-ran, L. 0, 2. — Morgex (premières vignes), L. 1, 2. — Château de la Salle, L. 0, 6. — La Salle, L. 0, 3. — Villaret, L. 0, 3. — Pont d'Esculiéra, L. 0, 3. — Runa, L. 0, 6. — Défilé de Pierre-Taillée, L. 0, 1. — Avise (château remarquable sur la rive gauche de la Doire, ainsi que le bourg) L. 0, 3. — Livrogne, 0, 2. — Arvier * (Excellent

vignoble), L. 0, 2. — Villeneuve-d'Aoste (nombreux crépins), L. 0, 6. — St-Pierre (château) L. 0, 3. — Le Prieuré de St-Pierre, L. 0, 1. — Sarro (château), L. 0, 5. — La Cité d'Aoste, L. 1, 2. (Nombreuses et belles antiquités romaines. Vue admirable du Mont-Vélan au N.) ** *Hôtel de la Couronne et de la Poste*, ** *l'Écu de Valais*, ** *l'Hôtel de l'Europe*. (De Courmayeur à Aoste. L. 7.)

Hauteurs. Ruines du château de la Salle, T. 660. — Villeneuve-d'Aoste, T. 355. — La Cité d'Aoste, T. 302. — Le Mont-Vélan, T. 1745.

b) *D'Aoste au couvent du Grand-St-Bernard*. (chemin à chars jusqu'à St-Remy, de là à mulets.)

Distances. De la Cité d'Aoste à Signaïe, L. 0, 6. — Créton, L. 0, 5. — Gignaud (Riche végétation d'Aoste jusqu'en cet endroit; vignes, mûriers à vers-à-soie, lauriers, etc.) L. 0, 8. — Rovent, L. 0, 6. — La Cluse (Défilé pittoresque, chemin élevé en corniche au-dessus du torrent du Buttier, belle vue du Mont-Vélan et du Mont-Combin au N. Rétrécissement considérable de la vallée, refroidissement du climat, entière disparition des vignes), L. 0, 7. — * St-Pantaléon, L. 0, 3. — Chevenoz, L. 0, 5. — * Etroubles, L.

0, 6. — St-Oyen (Visite des passeports), L. 0, 4.
 — ** St-Remy (Douane sarde. Disparition des
 céréales, premiers mélèzes, dès lors montée ra-
 pide. ** *Hôtel des Alpes Pennines*, chez *Marcod*),
 L. 1.—La Vacherie (derniers arbustes), L. 1, 2.—
 * La Cantine, maison de refuge (derniers gazons,
 débouché du col de la Fenêtre au N. O.), L. 0, 3.
 — Le Plan-de-Jupiter (sommet du col, confins
 du Piémont et du Valais, lac du St-Bernard;
 végétation presque nulle.) L. 0, 8. — Couvent
 ou Hospice, L. 0, 1. (D'Aoste, L. 8, 4. De Cour-
 mayeur, 15, 4).

Hauteurs. Gignaux, T. 435. La Cluse, T.
 640. Etroubles, T. 644. Saint-Remy, T. 823.
 Le sommet du col du Grand-St-Bernard, près de
 la limite, T. 1280. L'hospice du Grand-St-Ber-
 nard, T. 1258. La cime de la Fenêtre, T. 1410.
 Le Pain-de-Sucre, T. 1466. La Chenalette, T.
 1403. La Tour des Fous, ou des Fours, T. 1467.
 Le Mont-Mort, T. 1460. Le Roc-Poli, T. 1461.
 Le Pradon, T. 1468. Le Mont-Combin, T.
 2209.

() *Du col du Grand-Saint-Bernard à Marti-
 gny* (chemin à mulets jusqu'à Liddes; de là,
 route à chars.)

Distances. De l'Hospice aux Tronchets, L.

0, 3. — La Combe. L. 0, 2. — Le Plan-des-Dames, L. 0, 3. — Le Pont de Mudry (renaissance du gazon), L. 0, 2. — L'Hopitalet, maison de refuge, L. 0, 4. — Le Places, L. 0, 1. — Le Col de Marengo (pâturages d'été, arbustes), L. 0, 3. — La plaine de Proz, L. 0, 1. — La cantine de Proz, * L. 0, 4. — Les Lancettes (sapins, mélèzes), L. 0, 1. — Les Toules, L. 0, 3. — La Croix de la Fourze, L. 0, 3. — Le défilé du Sarrey, L. 0, 2. — Le bourg de Saint-Pierre, * (seigle, pommes de terre. — Confluent de la Dranse du Grand-Saint-Bernard et de la Dranse de la Valsorey à l'E), L. 0, 3. (De l'Hospice, L. 3, 5.) — La chapelle de Notre-Dame de Lorrette, L. 0, 2. — Alève, (cultures potagères, céréales, vergers), L. 0, 4. — Palaioie, L. 0, 4. — Liddes * (antiquités romaines), L. 0, 3. — Rouataz, L. 0, 3. — Fontaine-des-sous, L. 0, 2. — Orsières, ** L. 0, 5. (De l'Hospice, L. 5, 8). — D'Orsières à Martigny, L. 4, 1. (De l'Hospice, L. 9, 9. D'Aoste, L. 18, 3. De Courmayeur, L. 25, 3.)

Hautours. Les Tronchets, T. 1211. L'Hopitalet, T. 1125. Le Proz, T. 973. Les châlets des Lancettes, T. 875. La Croix de la Fourze, T. 861. Saint-Pierre, T. 815. Alève, T. 645. Liddes, T. 595.

d) De Martigny à Genève, (voir le § 13).

Distances. De Martigny à Genève, par la route de Thonon, L. 24, 3. — De l'Hospice du Grand-Saint-Bernard, L. 34, 2. — D'Aoste, L. 42, 6. — De Courmayeur, L. 49, 6. *N.B.* Ajouter L. 4, 2 à ces divers chiffres, si l'on prend la route de Martigny à Lausanne.

RÉSUMÉ GÉNÉRAL DES DISTANCES. De Genève à Genève par Annecy, le Petit-Saint-Bernard, Courmayeur, le Grand-Saint-Bernard, Martigny et la rive gauche du lac Léman. Lieues de France, 91, 3.

FIN.

TABLE.

Saison à préférer pour le voyage de Chamonix.	4
Durée du voyage.	<i>ib.</i>
Moyens de transport de Genève à Chamonix. .	4
Guides de la vallée de Chamonix et autres lieux	5
Dépense d'auberges.	8
Collection d'objets d'histoire naturelle, curio- sités, etc.	<i>ib.</i>
Cartes, estampes, reliefs.	<i>ib.</i>
Précautions importantes	10
Conseil final.	11
De Genève à Bonneville.	12
De Bonneville à Cluse.	16
De Cluse à St-Martin et à Sallanches. . . .	20
De St-Martin à Servoz.	51
De Servoz à Chamonix.	57
Autre chemin de St-Martin à Chamonix. . .	42
La vallée de Chamonix.	45
Course de Chamonix à la source de l'Arveiron.	50
Ascension du Montanvert. — Mer-de-Glace. .	51
Course dans la partie supérieure de la Mer-de- Glacé. — Le Jardin.	56
Ascension du mont Brévent	61

Course de Chamonix à la Croix-de-Flégères.	69
Course de Chamonix à Martigny par le col de la Tête-Noire.	71
Retour de Martigny à Genève.	85
Retour de Martigny à Chamonix par le col de Balme	85
Ascension du Buet.	94
Ascension du Mont-Blanc.	102
Course de Chamonix à St-Gervais	115
Les Bains de St-Gervais.	125
Course de St-Gervais au Mont-Joli et retour	128
Course de St-Gervais au col du Bon-Homme.	152
Du col du Bon-Homme à Courmayeur par l'Al- lée-Blanche.	145
Courmayeur et ses environs.	156
De Courmayeur à Martigny par le col de Ferret.	165
Voyage de Genève à Courmayeur par Annecy et le Petit-St-Bernard.	174
Retour de Courmayeur à Genève par le Grand- St-Bernard.	176

LA
VALLÉE DE SIXT

EN

1844.

COMPLÉMENT

De l'ouvrage intitulé :

**Chamonix, le Mont-Blanc et les
deux St-Bernard.**

PAR

J.-L. MANGET.



GENÈVE,

Chez Combe, libraire-éditeur,

rue de la Corraterie, 10.

—
1844

Geneve, imp. Vanev.

LA

VALLÉE DE SIXT

EN 1840

1840.



La course de Genève à la vallée de Sixt est un petit voyage facile, peu coûteux et plein d'agrément, qui n'exige que trois belles journées d'été quand on n'y joint aucune excursion accessoire. Elle remplace jusqu'à un certain point la course de Chamonix pour les personnes qui manquent de temps ou de force pour entreprendre ce dernier voyage, et désirent toutefois se faire quelque idée des aspects qu'on va admirer au sein des Alpes. La vallée de Sixt est située sur le revers septentrional et au pied du Mont-Buet, qui y joue à peu près le même rôle que le Mont-Blanc dans la vallée de Chamonix,

à cette différence près qu'il s'y présente par là moins accessible de ses faces. Le voyage peut d'ailleurs, en presque totalité, se faire en voiture. On trouve sur les lieux mêmes de bons guides; les principales auberges ne sont point trop inférieures à celles de Sallanches, de Chamonix ^{et de} St-Gervais. Un inconvénient, c'est le seul, doit être signalé de prime abord, c'est la nécessité de revenir en partie sur ses pas, la vallée de Sixt et celle de Samoëns qui en forme le vestibule du côté de Genève, n'ayant que des issues difficiles et impraticables en voiture de tous les autres côtés. Or, ce dernier moyen de diversifier sa course n'est pas à la portée de ^{la} classe de voyageurs à laquelle l'itinéraire suivant est principalement destiné.

On fera sagement de consulter le baromètre et d'observer les divers pronostics du temps avant d'entreprendre cette course. Le climat de la vallée de Sixt est particulièrement pluvieux, et j'ai souvent vu manquer cette partie de plaisir, faute d'un temps convenable. Les grands et beaux paysages de ce canton du Faucigny ont plus spécialement besoin que d'autres d'être éclairés par un brillant soleil. Rien de lugubre comme l'aspect de terres inondées par des torrents, de rochers dégouttans de pluie, de forêts grisâtres que couronne un ciel de plomb; rien

d'attristant comme le bruit incessant de torrens et de cascades mêlé à celui de l'ouragan, dans un lieu où aucune distraction sociale ne vous aide comme à Chamonix à supporter l'ennui d'une journée de réclusion, et où le confortable à votre portée est tout juste ce qu'il faut pour vous épargner des souffrances positives. A l'incertitude du temps près, le mois le plus favorable pour la course de Sixt est celui de juin. C'est l'époque de la grande fonte des neiges dont s'alimentent les cascades, qui sont l'une des principales beautés de la vallée. C'est aussi le mois des plus grands jours, et l'on n'a point à redouter, dans cette contrée d'une médiocre élévation et à l'abri des vents froids, les retours d'hiver qui rendent à Chamonix la fin du printemps une saison peu sûre.

En adoptant le plan de voyage que je recommande, on part de Genève le matin d'assez bonne heure pour aller coucher au bourg de Samoëns. C'est une distance de treize à quatorze lieues de France, qu'un char ou toute autre voiture légère parcourt aisément en sept ou huit heures. La seconde journée est consacrée à visiter la vallée de Sixt, d'où l'on vient passer la seconde nuit à Samoëns. On diversifie agréablement le voyage au retour, en changeant de route de la manière que j'indiquerai quand le

moment en sera venu. Le tout ensemble fait une course d'un peu moins de 39 lieues communes de France.

De Genève au village de *Nangy* ou *Nangier*, qui est à L. 3, 6 de Genève, on suit exactement la route qui conduit à Chamonix par Bonneville. Cette première partie du chemin a été suffisamment décrite dans mon itinéraire de Chamonix (1). Comme on ne peut guère se dispenser de s'arrêter quelques instans à Nangy, ne fût-ce que pour laisser reposer ses chevaux, j'indiquerai comme la meilleure auberge celle qu'on trouve la première, à main droite en entrant dans le village. Lorsqu'on se rend à Sixt en passant par la route de St-Jeoire, celle par laquelle je conseille de commencer, on quitte le grand chemin de Bonneville à un tiers de lieu au-delà de Nangy, et l'on se détourne à gauche pour se diriger vers la montagne des Voirons, ou plus exactement vers une montagne inférieure, parallèle à cette dernière, et dont le véritable nom est celui de *Mont-Cellier*, bien qu'elle en porte d'autres sur les cartes. Sa forme, qui est celle d'un chevalet, lui donne seule une

(1) *Chamonix, le Mont-Blanc et les deux St-Bernard, etc.* in-12, avec une carte routière. — Genève, 1843, chez Combe, libraire.

apparence remarquable. Le chemin, toujours assez bon, quoique tortueux et inégal en quelques endroits, ne tarde pas à se diriger au S.-E., à peu près parallèlement à la route qu'on vient de quitter, en face d'une gorge étroite, distante de près de trois lieues, au fond de laquelle se trouve le bourg de *St-Jeoire*. Le Môle s'élève à droite de ce défilé qu'il sépare au midi de la vallée de Bonneville. Nous allons voir désormais pendant longtemps cette belle montagne en face de nous : elle forme jusqu'à *St-Jeoire* l'objet le plus saillant du paysage, et la route reposera bientôt sur ses bases. Sa figure pyramidale, si remarquable lorsqu'on la regarde de Genève, s'altère insensiblement à mesure qu'on approche de son pied, et ne présente plus à la fin que l'aspect d'une crête allongée dans le sens du cours de l'Arve, avec une profonde coupure transversale qui forme comme deux sommités à la suite l'une de l'autre du N.-O. au S.-E. La plus avancée du côté de Genève se nomme le *Môle de St-Jean-de-Tholome*, ou plus communément le *Petit-Môle*. L'une et l'autre sont couvertes de bois ou pâturages jusqu'au pied du côté N.-O., qui est, en conséquence, celui qu'on préfère pour l'ascension de la montagne.

Le chemin, constamment ombragé, traverse ou côtoie successivement les hameaux de *Fillinges-*

dessus, Marcelaz, Les Biolles, Peillonnet, et enfin le grand village de *La Tour*, subdivisé en plusieurs hameaux dont l'église paroissiale marque le centre. Le paysage, toujours gracieux quoiqu'un peu triste jusqu'à ce dernier endroit, prend tout à coup un aspect riant aux approches de St-Jeoire. Une descente passablement rapide conduit des dernières maisons de *La Tour* à l'entrée de ce bourg, l'un des plus considérables du Faucigny, où les voyageurs venant de Genève s'arrêtent ordinairement pour dîner.

St-Jeoire est situé à L. 6, 9 de Genève. Il occupe le fond d'une vallée étroitement resserrée, à droite par le Môle, à gauche par une montagne moins élevée, nommée le mont *Vernant*. Le valon est arrosé, et quelquefois inondé par un torrent appelé la *Risse*, qui descend des montagnes de la gauche. Ce bourg passe pour renfermer 1,400 habitans. La principale auberge est située près de l'église en face de la halle. Elle est indiquée aux étrangers par le nom de son propriétaire, M. Dantherne. Quoique ne portant point d'enseigne, elle mérite de tout point la préférence sur les autres hôtelleries de l'endroit. Le château, situé sur le penchant du mont *Vernant*, à quelques toises au-dessus du bourg, a de l'effet dans le paysage.

Au sortir de St-Jeoire, on a devant soi une

montagne basse, appelée le mont *Chounaz*, qui a l'air de barrer entièrement la vallée. Le chemin de tarde pas à conduire au pied de cette montagne, et au bord d'un canal resserré que la rivière du *Giffre* s'est creusé entre le mont *Chounaz* et une sommité voisine appelée le *Surdon* que le lit de ce torrent sépare aussi du *Môle*. On gravit le *Chounaz* par une route sinueuse, nommée la montée de *Serraz*, dont la pente, naguère encore fort rapide, a été en dernier lieu extrêmement adoucie. Arrivé sur le plateau qui domine cette longue montée, on laisse à sa gauche le village d'*Aranthon* pour se diriger sur celui de *Mieussy*, assis au pied d'un massif considérable de sommités, nommé le mont *Somma* ou *Somman*, dont on suit dès lors les bases jusqu'au bourg de *Tanninges*. La montagne, dans sa partie inférieure, est bordée en quelques endroits d'une muraille de rochers, et des saillies anguleuses, ardues, la couronnent vers le sommet; néanmoins, la partie intermédiaire est couverte de belles prairies, de cultures diverses, et d'habitations d'été soit isolées soit groupées de manière à offrir l'aspect de villages. On vante l'excellence de ces pâturages et l'aisance remarquable de leurs possesseurs.

De *Mieussy*, situé à une lieue et un quart de *St-Jeoire* et à neuf et demie de *Genève*, la route

va presque continuellement en descendant jusqu'à Tanninges. La vallée, qui court au S.-E., est renfermée à gauche par les bases du mont Somman, et à droite par une suite de montagnes peu élevées, qui se trouvent sur le prolongement méridional du Môle, entre le pied de cette montagne et celle de *Cluse*. Le *Giffre*, torrent considérable et rapide, dont nous suivrons désormais les bords jusqu'à l'extrémité de la vallée de Sixt, coule à notre droite et reçoit divers torrents qui entrecoupent de temps à autre la route.

De St-Jeoire à Mieussy, on a çà et là quelques belles échappées de vue du Mont-Blanc; mais en continuant sa route, on ne tarde pas à découvrir, pour ne plus le perdre que momentanément de vue, le Buet, avec l'imposant cortège d'aiguilles et de cimes de toutes formes qui l'entourne. Ce groupe termine la perspective au midi, durant les six lieues qui restent à faire pour atteindre la vallée de Sixt.

A quelque distance en avant de Tanninges, la route passe au pied d'une arête rapidement inclinée de la montagne de Somman, que couronne une aiguille fort élevée, très-apparante des environs de Genève. Cette cime, taillée en forme d'obélisque légèrement recourbé vers le haut, a reçu divers noms dont il me paraît que celui de *Pointe-de-Marsilly* est le plus convenable. Elle

porte dans plusieurs manuels le nom de *Pointe-du-Roi*, qui est réellement celui d'une cime située plus à l'est en suivant la crête du mont Somman. Il est vrai qu'il règne encore aujourd'hui beaucoup d'incertitude dans la nomenclature des montagnes de Savoie qui ne se trouve pas sur la route ordinaire des touristes, ou dont les géologues ne se sont pas particulièrement occupés. La meilleure carte qui existe de la Savoie se ressent elle-même de cette confusion de noms que je signale.

La montagne de Marsilly, avec la pointe qui la termine, forme un saillant très-remarquable dans la vallée, qui, à quelques pas de là, tourne vers la gauche en s'élargissant. Dès qu'on a doublé cette arête, on découvre à fort peu de distance le bourg, aujourd'hui la ville de *Tanninges*, précédé d'une espèce de faubourg appelé *Fleirier*.

Tanninges, la ville la plus importante du Faucigny, sans excepter Bonneville et Sallanches, renferme près de 2600 habitans, et fait un grand commerce de denrées de diverses espèces. Ses marchés approvisionnent ceux de Genève de menu bétail, de chevaux, de grains, de bois, et particulièrement de charbon. Elle est d'ailleurs mal percée et mal bâtie, quoique sur un sol parfaitement uni. Elle occupe le fond d'une assez

large plaine, au pied du mont Somman, dont le revers qui regarde Tanninges porte le nom de *Praz-des-Lys*. Son église, vaste bâtiment neuf, isolé au milieu d'une esplanade gazonnée, serait d'un meilleur effet s'il était surmonté d'un clocher plus élevé. C'est malheureusement là un genre d'ornement qui manque aux plus belles églises de Savoie. Tronqués, mutilés par la hache révolutionnaire en 1793, les clochers de ce pays ne se sont relevés plus tard que sous la forme de légers campaniles, revêtus de fer-blanc, sans effet architectural comme sans noblesse, et qui ont le défaut de se ressembler à peu près tous.

Les Savoisiens, tant campagnards que citadins, sont une nation essentiellement voyageuse. Chaque canton de la Savoie a son industrie propre, représentée à l'étranger par de nombreux émigrans qui l'y exercent par préférence à tout autre. Ainsi la vallée de l'Arve et la Haute-Savoie sont de temps immémorial en possession de fournir Paris et quelques autres grandes villes de France, de commissionnaires, de portefaix et d'hommes de peine, réputés pour leur intelligence et leur probité à toute épreuve. La profession de ramoneur est l'apanage presque exclusif des pauvres montagnards de la Tarentaise et de la Maurienne. L'habitant du Gene-

vois, du Chablais et de la Savoie-propre émigre pour aller servir comme domestique, ouvrier de manufacture, ou pour gagner sa vie comme marchand de bric-à-brac. La spécialité des Tanningeois et autres riverains du Giffre c'est le métier de maçon et celui de tailleur de pierres. Chaque année, dès le commencement du printemps, on voit sortir de cette contrée un essaim d'ouvriers qui vont exercer ces deux professions en Suisse, en France et en Piémont, et reviennent ensuite au pays vers la fin de l'automne, rapportant chez eux le fruit de leurs épargnes, pour émigrer derechef au retour du printemps. Ceux de ces gens-là qui ont de l'activité et de l'ordre acquièrent de l'aisance, et finissent même quelquefois par s'enrichir, en cumulant l'état d'ouvrier avec celui de propriétaire. On les voit le plus souvent conserver et perpétuer dans leurs familles les habitudes laborieuses et frugales auxquelles ils ont dû leur modeste fortune. Trop fréquemment aussi on est attristé dans cette contrée, comme dans d'autres localités de la Savoie, par le spectacle d'un paupérisme en quelque sorte endémique, qui a sa source dans la passion du jeu, la vie de cabaret, l'esprit processif combiné avec une certaine flânerie rêveuse propre aux Savoyards, mais par-dessus tout dans les mariages précoces qui

réduisent trop souvent des familles originairement aisées à une situation voisine de l'indigence. Cet état de malaise s'explique si naturellement par les causes que je viens de signaler, qu'il m'a toujours paru souverainement injuste de vouloir en faire remonter la responsabilité plus haut. On ne saurait d'ailleurs nier qu'il ne se soit opéré à tous égards, depuis un quart de siècle, une amélioration sensible dans l'état physique et moral des Savoisiens. J'en appelle hardiment au témoignage de quiconque a parcouru la Savoie il y a trente ans, et l'a revue dans le cours de ces dix dernières années.

Tanninges a plusieurs auberges. Je me bornerai à recommander celle tenue par Mme Avril, où s'arrêtent la plupart des voyageurs venant de Genève. Je ne parle point des cafés qui là, ainsi que dans les autres petites villes de Savoie, ne sont que des cabarets garnis d'une vieille table de billard.

On compte L. 10, 3 de Genève à Tanninges par la route de St.-Jeoire. En sortant de cette petite ville pour se diriger vers Samoëns, on a pendant quelque temps à sa droite le mur d'enceinte de la ci-devant chartreuse de Mélan, convertie en un pensionnat succursal du collège de Chambéry, qui réunit aujourd'hui un personnel nombreux d'instituteurs et d'élèves. Ce vaste en-

clos est dans l'exposition la plus salubre possible; toutefois il manque d'ombrage, et ses jardins présentent un certain aspect d'aridité qui frappe au reste assez universellement la vue dans les environs immédiats de Tanninges. Pour retrouver une riche végétation, de beaux gazons, des ombrages épais, il faut se hâter de quitter cette plaine desséchée que désolent sans la rafraîchir plusieurs torrens limoneux.

Tanninges passé, la route se détournant un peu à l'est, se dirige droit en face du Buet dont le dôme neige plane au-dessus de toutes les montagnes de la vallée. A mesure que le soleil s'abaisse sur l'horizon, on voit son large sommet revêtir successivement mille nuances variées, passer du blanc le plus éblouissant au jaune doré, puis prendre une teinte de pourpre, puis enfin se colorer de ce blanc terne légèrement nuancé d'azur, que les hautes sommités des Alpes conservent après la chute du jour, et qui les fait apparaître comme des spectres au milieu d'une nuit d'été, quand toutes les formes des basses montagnes s'effacent et se confondent en une masse indistincte. D'autres glaciers, d'autres aiguilles élevées se montrent déjà à une moindre distance. La vue s'arrête sur le mont *Crioud*, haute pyramide triangulaire, dressée comme une tour au-dessus de la plaine

de Samoëns et sur le beau glacier du *Folli* qui entoure le pied de cette cime.

La route de Tanninges à Samoëns, longue de 3 lieues, fait parcourir une des vallées les plus agréables et les mieux cultivées du Faucigny. On a constamment à droite le Giffre, et au delà de cette rivière une ligne continue de montagnes où les cultures de diverses espèces alternent avec de belles forêts. Ces montagnes appartiennent au versant oriental de la haute chaîne des *Frêtes* qui commence au midi de Cluse et va se terminer à peu près en face de Sallanches, séparant la vallée du Giffre de celle de l'Arve qui lui est parallèle en cet endroit. A gauche, on côtoie jusque près de Samoëns les bases des montagnes des *Gets*, de *Jour-plane* et de *Golèze*, d'un aspect aussi agréable que les sommités de l'autre rive. Elles sont coupées transversalement par des cols du même nom qui conduisent du Faucigny dans le haut Chablais. Plusieurs torrens considérables, qu'on n'a point encore maîtrisés, en descendent et rendent la route habituellement incommode, et en certains temps dangereuse. Celui qui porte le nom de la *Valentine*, est le plus formidable de tous. On le traverse au dessous du village de *Verchey*, aux deux tiers à peu près de la distance de Tanninges à Samoëns. Sans ses malencontreu-

ses interruptions, cette route partout ombragée, tracée, pour ainsi dire, au travers d'un verger continu, au milieu d'habitations agréablement groupées sur les deux bords du chemin, offrirait d'un bout à l'autre une promenade délicieuse. Elle passe par plusieurs assez beaux villages, dont la nomenclature trouvera sa place dans le tableau des distances qui accompagne ce manuel.

En approchant de Samoëns on voit la vallée s'arrondir en cintre vers le fond, et se fermer en apparence au delà de ce bourg, sans laisser apercevoir la gorge étroite par laquelle le Giffre se fait passage. On ne tarde pas à perdre de vue la cime du Buet, cachée derrière les sommités inférieures qui lui servent de gradins du côté de la vallée de Sixt, et qui finissent par disparaître en partie elles-mêmes derrière un rideau de montagnes, plus rapprochées. La pointe du Crioud, les aiguilles de *Touet*, de *Suet* et le glacier du Folit couronnent l'amphithéâtre de montagnes qui forme la portion gauche du cintre. La rive opposée du Giffre est bordée par les pentes inférieures du *Mont-Aubène*. Elles se contournent aussi à l'extrémité, en s'abaissant brusquement de manière à former avec le mont *Anzin*, qui leur fait face à l'est, un large créneau à travers lequel se font jour les cimes neigeées de la vallée

de Sixt. On serait tenté de comparer ce bassin semi-circulaire au fond de la vallée de Cluse du côté de Sionnier, si cette admirable échappée de vue des glaciers du Buet ne lui donnait un caractère bien plus éminemment alpestre.

Samoëns, dont il est temps de parler, est un des bourgs les plus florissans de la Savoie. On y compte deux mille habitans. Il a un aspect remarquable d'aisance. Ses fertiles environs sont cultivés avec beaucoup de soin, sans que la très-grande division des propriétés y réduise comme ailleurs le peuple des campagnes aux cultures purement potagères. De magnifiques forêts revêtent encore le penchant des montagnes voisines : le fond de la vallée est couvert d'arbres fruitiers de toute espèce. La douceur habituelle du climat est attestée par le grand développement qu'y prennent les chênes et les noyers. Cette dernière espèce d'arbre est à cet égard un indice plus sûr que tout autre. En effet le noyer, comme l'observe quelque part M. de Saussure, est un arbre qui ne tâtonne pas ; il s'arrête tout net à une certaine limite de température, au-dessous de laquelle il prend néanmoins un accroissement proportionnel à la chaleur du pays ainsi qu'à la bonté du sol. Le tilleul-géant qui orne le milieu de la grande place de Samoëns rivalise avec les plus beaux

qui soient au monde. Un banc circulaire en maçonnerie a été construit à l'entour du tronc; il sert tout à la fois de siège et de lutrin à un orchestre d'amateurs qui y donnent quelquefois des concerts en plein vent, ou font danser au son de leurs instrumens la jeunesse de l'endroit, qu'on dit être fort amoureuse de cet exercice. Quiconque a assisté, en Savoie, à ces sortes de fêtes sémi-publiques (et c'est au milieu de ses divertissemens qu'on juge le mieux un peuple), n'aura pu s'empêcher d'admirer cette nationalité savoisienne si naïve, si cordiale, si joyeuse, si dédaigneuse de l'élégance en temps ordinaire, si pimpante les jours de fête, si accueillante surtout et si hospitalière, comme le sont généralement les populations nées avec l'instinct de la sociabilité, qui joignent à beaucoup de bonhomie une certaine imagination communicative, et redoutent moins la dépense que l'ennui. Le type de la gaité savoyarde se retrouve éminemment dans la petite ville de Samoëns, qui paraît même jouir dans ce genre d'une certaine renommée. « Comment! » me disait un jour un manoeuvre, natif de l'endroit, « Monsieur n'est « jamais allé à Samoëns? En ce cas-là, Monsieur « ne connaît pas le pays où l'on s'amuse peut-
« être le plus au monde. »

Un touriste eu calèche n'est point dans le cas

de réclamer l'hospitalité des habitans d'un lieu où il ne fait que passer. Il n'a droit qu'à la stricte probité et aux manières honnêtes des hôtes qui le reçoivent pour son argent. Sous ce double rapport, les voyageurs n'auront qu'à se louer de la principale auberge de Samoëns, l'hôtel de la *Croix-d'Or*, tenu par Mme veuve Pellet, à l'extrémité du bourg du côté de la vallée de Sixt. On y est convenablement nourri, traité avec une politesse prévenante, et fort proprement logé dans un corps de bâtiment neuf, ayant vue sur la campagne. Les chambres ouvrent sur une longue galerie à jour, faisant face au *Mont-Aubène*. On découvre de là une fort belle cascade, appelée le *Nant-Dant*, qui tombe de cette dernière montagne à une demi-lieue au S.-E. de Samoëns, et se déploie en éventail avant de se verser dans le Giffre.

Les statistiques les plus récentes donnent 2000 habitans à Samoëns *intrà-muros*. On serait tenté, au premier coup d'œil, de lui en donner davantage.

Samoëns est à L. 13, 3 de Genève par la route de St-Jeoire. Il reste de là L. 1, 7 à parcourir pour arriver à l'*Abbaye*, ou chef-lieu, de la vallée de Sixt. Dans la première lieue, le chemin est tracé en ligne ondoyante à travers une plaine unie, peu élevée au-dessus du Giffre,

que l'on y a constamment à sa droite. Cette plaine est arrosée par un torrent considérable venant des montagnes de la rive gauche, et appelé le *Clairon*. Toute cette campagne est couverte d'habitations et cultivée avec le plus grand soin. La route circule au milieu de nombreux hameaux entourés de vergers, et liés entre eux par un double cordon de haies vives. Les deux quasi-villages des *Vallons*, à une portée de fusil l'un de l'autre, méritent d'être cités comme offrant plus éminemment que le reste de la vallée le spectacle de l'activité et du bien-être. Les habitans, petits ou grands propriétaires fonciers, sont tous réputés habiles charpentiers, tailleurs de pierre ou maçons. Lorsque j'y passai au mois de juin de l'année dernière, les hommes de l'endroit, dérogeant à leurs habitudes d'émigration pour embellir leurs demeures, me parurent tous occupés à agrandir leurs maisons ou à en bâtir de nouvelles plus spacieuses et plus commodes, tandis que les femmes et les enfans se livraient aux soins de la vie agricole qui leur sont exclusivement dévolus en été. Des parterres de fleurs, entretenus avec une sorte de coquetterie, ajoutaient à tout cela un air de fête qui réjouissait les yeux. Je résistai avec peine à la tentation de m'arrêter quelques instans sous ces toits rusti-

ques, où le confortable est probablement inconnu, mais où paraissaient régner l'abondance et peut-être le bonheur. J'aurais pourtant, je le crois, été honnêtement accueilli par ces bons habitans qui ne manquent jamais de héler et de saluer chaque voyageur traversant leur village. Certes, quand on parcourt en observateur et avec un esprit non prévenu cette riante contrée et tant d'autres qui lui ressemblent, on reconnaît combien il y a à rabattre de la réputation proverbiale de pauvreté qu'on a faite au peuple savoisien. Que les gens qui n'ont étudié la statistique de nos contrées qu'à l'opéra-comique ou dans les romans, persistent à croire que la Suisse n'est habitée que par des bergers, et la Savoie que par des espèces de sauvages mourant de faim; l'erreur est bien pardonnable, mais c'est pitié de la voir reproduire chaque jour encore dans des livres sérieux, et d'entendre raisonner en conséquence. Il m'est démontré, quant à moi, que le campagnard laborieux et rangé jouit en Savoie d'un bien-être égal ou supérieur à celui de l'homme de la même classe dans la Franche-Comté, dans la Bresse et dans une foule d'autres localités de la France, autant ou plus favorisées par la nature. Je vais plus loin, et au risque d'avancer un paradoxe, je penche à croire, en dépit du costume et de l'ap-

parence extérieure des habitations, qui ne sont point, je l'avoue, à l'avantage des Savoyards, qu'il règne en moyenne plus d'aisance réelle chez eux que dans bien des contrées de la Suisse, où l'œil de l'étranger est trompé par certains dehors de richesse. Je prendrai pour exemple, non point le Valais, ou tel autre canton qui rendrait ma thèse trop aisée à soutenir, mais l'Oberland bernois, voire même le classique *Oberhasli*, où ces gracieuses paysannes au doux regard, aux traits si fins, au costume si coquet, qui posent pour les peintres et chantent pour les touristes, ne connaissent guère, au dire d'un auteur de leur pays (1), d'autre nourriture que des pommes de terre, du lait caillé, et des fruits sauvages.

A une demi-lieue au delà des Vallons, le chemin commence à monter, et se dirige en serpentant vers la gorge qui conduit à Sixt. Le hameau de *La Balme* passé, la montée devient assez rapide pour qu'on soit tenté de mettre pied à terre. Arrivé au point culminant du défilé, on s'écarte volontiers du chemin pour aller contempler, du milieu d'un épais taillis, l'effroyable gouffre au fond duquel le Giffre s'abîme avant d'entrer dans la vallée du Samoëns.

(1) J.-R. Wyss, *Voyage dans l'Oberland bernois*.

Mesurée du haut du plateau qui la couronne de ce côté-ci, cette cataracte, nommée les *Tines*, n'a guère moins de 150 pieds de profondeur jusqu'au point le plus bas. Son bruit est épouvantable, entendu de près, mais il a peu de retentissement aux environs, étouffé qu'il est par les arbres et buissons ^{les} qui tapissent la pente des deux montagnes entre lesquelles le torrent se précipite.

Le passage des *Tines* marque du côté où nous sommes l'entrée de la vallée de *Sixt*. Le défilé est étroitement resserré à droite par le *Giffre* et l'extrémité du *Mont-Aubène*, à gauche par celle de la montagne d'*Anzin*, gradin avancé du *Mont-Crioud*. A quelques pas au delà, le voyageur découvre presque à l'improviste, à ses pieds et sur le prolongement du chemin, une plaine de forme triangulaire dont il occupe lui-même le sommet, et dont le *Mont-Grenier*, dépendance du *Mont-Buet*, marque la base. Le *Giffre-haut* à l'occident, et le *Giffre-bas* à l'orient, seraient les côtés du triangle. L'abondante cascade du *Rouget* qui se voit d'ici sur la droite, où elle forme un des traits les plus saillans du tableau, est la principale source du premier de ces torrens. Elle est fournie par un petit lac situé dans l'intérieur de la montagne de *Gers*, d'où elle tombe d'une hauteur verticale de près

de deux cents pieds. Le Giffre-bas est alimenté par les cascades sans nombre qui versent leurs eaux dans la branche orientale de la vallée. C'est le plus considérable des deux affluens. Leur jonction se fait à droite du chemin, un peu avant l'entrée du village de Sixt.

A chaque pas que l'on fait en descendant du col des Tines, l'horizon s'élargit à droite et à gauche, et l'on embrasse bientôt d'un coup d'œil la plus grande partie de la vallée. Le *Mont-Grenairon*, le *Grenier*, la *Crête-des-Folliz*,² et plus à l'orient la montagne de *Tenneverges* se déploient aux regards sous l'aspect d'une longue muraille de rochers, appuyée au bas sur un talus de forêts et de gazons, et couronnée alternativement de cimes anguleuses et de plateaux de neiges éternelles. A droite, la vallée peu étendue est promptement fermée par une enceinte de montagnes confusément entassées, et d'une physionomie sombre et sévère, au-dessus desquelles s'élève dans le fond, à une hauteur considérable, le groupe des *Pointes-de-Sales*, aussi apparent de ce côté-ci que de celui de St-Gervais et de Servoz. A ses pieds sont la montagne de *Gers* et celle des *Fonds*. Au milieu des escarpemens de ces dernières on peut entrevoir quelques sentiers en corniche par lesquels on atteint péniblement les cols du *Platet* et d'*An-*

therne qui conduisent dans la grande vallée de l'Arve. Le village de *Salvagny*, situé vers le milieu de l'hémicycle renfermé par ces montagnes à l'occident, est le seul endroit un peu considérable de la vallée du Giffre-supérieur, dont la profondeur n'est guère de plus d'une lieue et demie, mesurée du confluent des deux rivières jusqu'au pied des premières collines.

La vallée de *Sixt*, ainsi qu'on peut le voir, se divise naturellement en deux branches inégales en longueur, obliques l'une par rapport à l'autre, ayant ensemble la forme d'un V fort ouvert, dont le jambage le plus court se dirige au S. O., et le plus long au N. E. La largeur de cette dernière branche, sauf un renflement considérable dont il sera parlé, varie d'un quart de lieue à une demi-lieue, calculée plutôt que mesurée à la simple vue. Comme elle est la plus considérable et la plus intéressante des deux, la seule surtout où l'on puisse faire usage de voitures, c'est la seule aussi qui soit habituellement visitée par les touristes et que je doive en conséquence m'arrêter à décrire.

Le village paroissial de *Sixt*, qualifié d'*abbaye*, du nom d'un monastère aujourd'hui sécularisé, est situé vers l'entrée de la branche orientale de la vallée, sur la rive droite du Giffre-bas, et à quelques pas du bord de cette rivière. Il doit

une certaine importance à ses usines servant à l'exploitation d'une mine de fer qui existe à quelque distance de là. Cette entreprise industrielle, déjà d'ancienne date, a si peu prospéré jusqu'à ce jour, et son avenir paraît si incertain, malgré de récents efforts pour la vivifier, que je me crois dispensé d'en parler autrement que pour mémoire.

Le bâtiment de la ci-devant abbaye est un édifice assez vaste, d'un bon effet dans le paysage. L'église paroissiale lui est contiguë, et a pour clocher l'un des deux pavillons élevés aux angles du couvent. Dans le cimetière, qui lui est aussi adjacent, on remarque le tombeau du naturaliste et archéologue savoisien Albanis Beaumont, auteur d'une savante description des Alpes, décédé près de Genève en 1811.

La végétation est encore assez belle aux environs du village de Sixt, quoique très-inférieure à ce qu'elle est à Samoëns, soit parce que le sol y est plus élevé d'une soixantaine de toises, soit surtout parce qu'on s'y trouve plus rapproché du séjour des neiges éternelles, et que la vallée n'est pas aussi complètement que celle de Samoëns du côté du nord et du levant. De majestueux tilleuls ombragent le pourtour de l'abbaye. Le noyer^{''} croît encore, mais il disparaît entièrement à quelque distance au S. E. de Sixt.

Le cerisier des montagnes, et diverses autres espèces d'arbres fruitiers qui supportent le froid, réussissent assez bien dans le fond de la vallée, notamment du côté qui verse au midi. On récolte divers légumes de jardin dans le voisinage de l'abbaye. D'ailleurs la vallée n'a point encore été aussi déboisée qu'on pourrait s'y attendre par la consommation des usines et l'industrie dévastatrice des charbonniers. Le hêtre, le frêne, le mélèze, et différentes variétés d'arbres résineux, revêtent encore aujourd'hui le flanc des montagnes. L'aune et le tremble forment d'épais bosquets le long des deux rives du Giffre, et le sapin occupe encore la place que lui a assignée la nature sur la dernière limite de la végétation arboresque, au-dessus de laquelle il n'y a plus que des gazons.

On peut se procurer facilement à Sixt des guides pour parcourir la vallée et les montagnes voisines. Le salaire qu'on leur paie est le même qu'à Chamonix, quoique le service soit moins pénible, et que les guides soient moins experts dans leur métier.

En partant du village de Sixt pour s'engager dans la vallée du bas-Giffre, on peut cheminer pendant l'espace d'une lieue et trois quarts en voiture, sauf la chance de trouver cet étroit chemin barricadé par quelques charrettes inamovi-

bles, chargées de bois à brûler ou de charbon, les principaux articles d'exportation du pays. Le reste de la course jusqu'à l'extrémité du vallon, ou ce qu'on appelle dans l'endroit le *Fond-de-la Combe*, ne peut se faire qu'à cheval ou à pied.

La description de l'intérieur de la vallée de Sixt pourrait se réduire en quelque sorte à la nomenclature des innombrables cascades qui s'y précipitent. Elles forment incontestablement le trait le plus remarquable du passage par leur nombre, la hauteur de leur chute et le volume de leurs eaux. Les *cicérones* du pays les énumèrent avec un détail propre à accabler la plus forte mémoire. J'en signalerai les principales à mesure qu'elles s'offriront à nos regards dans notre excursion de Sixt au fond de la vallée.

Au bout de 45 minutes de marche, à partir de l'Abbaye et près du hameau de *Lechernit*, on voit sur la rive gauche du Giffre la cascade nommée le *Dard*, ou la *Jordane*, qui tombe d'une montagne dite *Granges des communes*. La hauteur de sa partie visible d'en bas est de 1000 pieds, dit-on. Elle est alimentée par les neiges éternelles qui couvrent la cime du *Mont-Grenier*. A un quart de lieue au-delà, en arrivant au hameau de *Nant-Bride-dessous*, on passe au pied du torrent ou cascade du *Fontani*, moins remarquable par la hauteur apparente de sa chute,

que par la beauté de ses eaux et le fracas étourdissant avec lequel elle parcourt son lit formé de blocs de rochers. Sa source est au pied du mont *Salvador* dont la cime est un des points culminans de la chaîne des montagnes de la rive droite. A cinq minutes plus loin, on traverse le torrent appelé la *Gouille*. Ses eaux sont moins pures, mais beaucoup plus abondantes que celle du Fontani, et forment au-dessus du chemin une suite de hautes cataractes. On parvient en sept ou huit minutes d'ascension à l'endroit où le torrent sort impétueusement de terre au milieu d'un bois de hêtres et de coudriers. La colonne d'air qui l'environne en cet endroit en est si fortement ébranlée, qu'il y a des précautions à prendre pour garder son équilibre lorsqu'on approche du gouffre par lequel elle s'échappe. La Gouille a des périodes d'intermittence. On la croit en communication souterraine avec le Fontani.

Nant-Bride-dessus, à une demi-heure de marche du hameau inférieur, ne semble pas séparé par une grande différence de niveau de son homonyme : néanmoins, les arbres fruitiers s'arrêtent à cette limite.

Le hameau est un des mieux bâtis de la paroisse. Son histoire est calamiteuse comme celle de tant d'autres localités dans les Alpes. Ecrasé, il y a deux siècles, par la chute d'un

fragment de montagne, il fut en majeure partie submergé par les eaux du Giffre l'an 1745.

On est obligé de laisser sa voiture à *Nant-Bride-dessous*, et l'on va passer le Giffre sur un pont de bois situé à quelque distance du hameau, pour suivre dès lors la rive gauche du torrent.

Le chemin au-delà du torrent n'est plus qu'une suite de sentiers. Il traverse alternativement des buissons épais, des aunaies entremêlées d'arbustes épineux, et interrompues en divers endroits par des ravins difficiles à passer dans le temps des grandes eaux. Ça et là il est bordé de terres cultivées. On est, au surplus, dispensé de s'y engager fort avant, et il suffit même, à la rigueur, d'être parvenu jusqu'au point où nous sommes pour se former au moins une idée de ce qui reste à voir en s'engageant dans le fond de la vallée. Arrêtons-nous quelques momens en cet endroit pour contempler un des sites les plus remarquables sous tous les rapports que présente l'intérieur des Alpes.

Si, tournant le dos au pont du Giffre, on regarde en face de soi dans la direction du S.-E., on voit la vallée s'élargir brusquement, la ligne des montagnes de la rive gauche se creuser et former un cirque presque régulier, clos dans le fond par une muraille de rochers à pic, du haut de laquelle s'élancent un nombre prodigieux

de cascades. Deux hautes sommités marquent les extrémités de ce singulier amphithéâtre. A gauche il est dominé par la pointe ou aiguille de *Tenneverges*, une des cimes les plus élevées de ce groupe de montagnes qui entoure le Buet : à droite, et plus près du spectateur, il vient se terminer à la *Montagne-Noire* ou *Tête-Noire*, immense pyramide d'ardoise, qui a son nom de la sombre couleur de ses rochers, rembrunis çà et là par quelques débris de forêts de sapins. La cloison verticale qui joint ces deux cimes en se contournant vers leurs bases, figure assez exactement un fer à cheval dont ces sommités seraient les deux crochets. De là le nom de *Fer-à-Cheval* qu'a reçu cet enfoncement de la vallée. Le sol composé d'éboulis que le travail de la végétation a dépouillés de leur nudité primitive, s'élève en plan mollement incliné des bords de la rivière au pied des premières assises de rochers qui forment le cintre. Les habitants des hameaux de *Pelly* et de *Frenalet* y font paître leurs troupeaux et y cultivent un peu de lin, quelques céréales et diverses sortes de légumes.

Dans le temps de la grande fonte des neiges, c'est-à-dire du milieu à la fin de juin, les guides de la vallée de Sixt comptent jusqu'à trente et quelques cascades dans l'intérieur du Fer à-Che-

val. Plusieurs d'entre elles, à la vérité, ne sont que de simples filets d'eau, formant une ligne argentée et tremblottante le long des parois gris-fauve de la montagne. D'autres se séparent et se confondent à différentes époques du jour, et disparaissent même entièrement dans certains temps de l'année. Néanmoins, on peut, en toute saison, reconnaître jusqu'à dix ou douze abondantes cascades dans l'intervalle d'une demi-lieue au plus de pourtour qui sépare la Montagne-Noire de celle de Tenneverges. Tantôt on les voit se traîner le long des rochers, et en dessiner les plis en contournant suivant les aspérités qui en sillonnent la surface, tantôt se déployer en nappes brillantes, tantôt bondir et se projeter en avant, tombant en longues colonnes qui se brisent au pied de la montagne et en font jaillir des flots d'écume. Fussé-je plus familiarisé que je ne le suis avec la langue descriptive, je désespérerais de faire partager à mes lecteurs l'impression qu'on éprouve en présence de ce spectacle merveilleux, auquel le mouvement et le bruit incessant des eaux ôtent le caractère de tristesse solennelle qu'aurait pu avoir le même site dominé par des cimes inaccessibles et par les derniers champs de neige du Buet.

Quelques pâturages élevés s'offrent à la vue au haut du Fer-à-Cheval, dans la direction de la

montagne de Tenneverges. On n'y parvient, du côté de Sixt, que par des sentiers scabreux, bordés d'affreux précipices. Les habitans de la vallée les ont vendus à ceux d'une commune valaisanne située sur le revers de la montagne, plus avantageusement placés pour y gravir et y conduire leurs troupeaux. Le col ou passage de Tenneverges, qui aboutit à l'extrémité nord de la vallée de Valorsine, passe derrière cette sommité, qu'on désigne aussi quelquefois sous le nom de *Pointe d'Arvassey*, tant il règne d'incertitude dans la nomenclature géographique de cette partie des Alpes.

Dans l'impossibilité d'énumérer toutes les cascades qui se réunissent dans la seule enceinte du Fer-à-Cheval, je me bornerai à en indiquer les principales, en dépit de leurs noms assurément fort peu poétiques. Ce sont la *Pissette*, qui descend des rochers de Tenneverges et dont la hauteur est, dit-on, de 1,800 pieds; la *Perrette*, le *Jouatton*, ^{gic} *Grand-Nant*, la plus abondante, sinon la plus élevée du Fer-à-Cheval; la *Pisse-Vache*, la *Citerne*, la cascade de *Fénestrailles*, le *Nant du Follit*, la *Contrainte*, enfin les *Revands*, à gauche de la Tête-Noire. Leur beauté comparative varie suivant les saisons et même selon les années; mais elles doivent leur principal effet à leur rapprochement dans un étroit espace.

Ce vallon d'un aspect enchanteur n'a pas été exempt de ces désastres auxquels sont si fréquemment exposés les pays de montagnes. J'ai fait mention de deux catastrophes subies par le village de Nant-Bride dans l'intervalle de moins d'un siècle et demi. Une croix monumentale, élevée vers le milieu du Fer-à-Cheval, dans une petite plaine nommée le *Creux-du-Pan*, indique l'emplacement qu'occupait autrefois le hameau d'*Entre-deux-Nants*, qui fut détruit de fond en comble, dans l'année 1602, par la chute d'une partie de la Tête-Noire. On varie, au surplus, sur l'époque de cet événement, que l'auteur du dictionnaire des départemens du Mont-Blanc et du Léman fait remonter à l'an 1444, ainsi que sur le nombre des habitations écrasées et des habitans qui furent ensevelis vivans sous les décombres. Le hameau des *Pelly* est bâti à droite et auprès d'un monticule formé des débris de rochers accumulés à la suite de ce mémorable éboulement. Il est plus d'une fois arrivé, en creusant alentour de ce triste mausolée, de retirer de la terre des ustensiles de ménage ayant sans doute appartenu aux habitans du hameau qui a disparu. La tradition a d'ailleurs fort amplifié les faits réels. Un guide me racontait d'un air convaincu que tout l'intérieur du Fer-à-Cheval avait été, dans les temps anciens, l'emplace-

ment d'une grande ville qui aurait éprouvé, il hésitait sur la date, un sort analogue à celui de Pompéïa et d'Herculanum, dont les noms, bien qu'un peu altérés, étaient parvenus jusqu'aux oreilles de ce brave homme. Malheureusement, ni la géographie physique ni l'histoire n'autorisent à croire à l'existence de cette cité fossile, sans aboutissans, sans débouchés, bâtie au fond d'un cul-de-sac au delà duquel les contrebandiers et les chamois savent seuls se frayer un passage

A partir de la *Croix-des-Pelly*, il reste encore environ une lieue et trois quarts à parcourir à pied pour atteindre l'extrémité N. E. de la vallée de Sixt, ou ce que les gens du pays appellent le *Fond-de-la-Combe*. Toutefois, par l'effet d'une illusion d'optique dont il est difficile aux habitans des pays de plaines de se préserver entièrement, cette distance, estimée de loin, semble de moitié moins considérable. Il est vrai que l'axe de la vallée pivotant en quelque sorte autour de la montagne de Tenneverges, son extrémité se dérobe pendant quelque temps à la vue. Il est marqué jusqu'au bout par le cours du Giffre oriental, qui a sa source au pied du glacier du *Mont-Roan*. J'hésite à conseiller cette course qui ne peut se faire qu'à pied, qui ne présente aucun site dont l'aspect soutienne la comparaison avec celui du Fer-à-Cheval, quoi-

qu'elle fasse encore découvrir plusieurs belles cascades, telles que le *Réjon*, la *Cage*, la *Scie*, la *Gouille-du-Fond*, outre une foule d'autres moins remarquables qui bordent à droite et à gauche la source primitive du Giffre. La première chute de ce dernier torrent n'a pas moins de 200 pieds d'élévation. Cette excursion conduit auprès de la montagne du *Boray*, où se trouve le minerai de fer qu'on exploite dans les usines établies au village de Sixt. La haute aiguille de Tenneverges et celle de Salvadon, en face de la précédente, forment, dans cette dernière portion de la vallée, les points culminans du paysage.

Des marcheurs fort aguerris et bien guidés peuvent tenter tous les passages difficiles par lesquels la vallée de Sixt communique au nord avec le *Val-d'Illiers*, et à l'est avec *Valorsine*. Je ne puis pas même songer à les conseiller à la moyenne des touristes, moins encore aux personnes peu habituées aux courses de montagnes, auxquelles ce manuel est spécialement destiné. La Croix-des-Pelly, en face du Fer-à-Cheval, est pour cette dernière classe de voyageurs le terme le plus convenable de la promenade, bien que le reste de la course jusqu'au *Fond-de-la-Combe*, ne soit ni très fatigant, ni en aucune manière dangereux, lorsqu'on suit

ponctuellement les directions d'un guide prudent.

Du Fond-de-la-Combe à l'abbaye de Sixt, on est forcé de revenir sur ses pas. Après s'être passablement élevé pour atteindre l'extrémité de ce cul-de-sac, on retrouve avec quelque plaisir, vers le hameau du *Frenaley*, ce qu'on peut comparativement appeler la plaine, et un chemin moins difficile. Au retour, la perspective est terminée par les sommités qui ferment du côté du couchant et du midi le bassin du Giffre supérieur. La montagne de Sales, vue du milieu de la vallée, apparaît sous l'aspect d'un immense donjon démantelé sous les efforts de l'artillerie, dont quelques pans de murailles restent encore debout au dessus d'un monceau de décombres. Sa hauteur qui est encore très considérable, doit l'avoir été bien davantage avant le mémorable éboulement de 1754, si l'on en juge par sa coupe et par la forme que conservent ses imposantes ruines. La montagne de Gers, qui en est comme le prolongement du côté de Sixt, se fait remarquer par une aiguille entièrement couverte de sapins de la base au sommet malgré sa forme élancée. Elle se projette en avant-corps sur le vallon, et sépare l'entrée d'un défilé conduisant par le col du *Platet* au village de Passy, en face de Sallanches, d'une gorge, située à gauche et

au S. E. de la précédente, qui aboutit au *col d'Antherne*, d'où l'on débouche plus loin dans la plaine de Servoz. La partie habitable de ces montagnes, comme de toutes celles qui encadrent la vallée de Sixt, renferme de nombreux châlets, ici isolés, là groupés en hameaux, autour desquels paissent en liberté de nombreux troupeaux de vaches et de jeunes mulets pendant la saison de l'alpage. Ces châlets ne sont habités que durant les mois de l'été, et seulement par des femmes et des enfans qui y mènent l'existence la plus pénible. Une des plus fatigantes occupations imposées à ces pâtres consiste à aller récolter l'herbe qui croit sur des pentes rapides et jusque sur le bord d'horribles précipices, puis de la rapporter liée en lourdes bottes sur leur dos ou sur leur tête, le long d'étroits sentiers où un seul faux pas peut leur coûter la vie. A la fin de la saison, on réunit le foin récolté en énormes faisceaux qu'on enlace de branches flexibles, et qu'on fait dévaler du haut de la montagne dans la plaine. Ces masses cylindriques, qui pèsent quelquefois jusqu'à cinquante quintaux, bondissent en tombant de rocher en rocher avec un bruit comparable à celui d'une avalanche.

On fabrique dans les châlets dépendant de la vallée de Sixt, notamment dans ceux de la mon-

tagne de Sales, des fromages fort renommés, appelés *Grattairons*, qui se vendent assez cher dans le pays même. Ils ne paraissent pas contenir de sel, non plus que quelques autres sortes de fromages également recherchées par les gourmets.

Les auberges de Sixt ne sont guère autre chose que des cabarets ayant écurie et remise, où des voyageurs un peu difficiles ne doivent pas songer à coucher : mais on termine communément sa seconde journée de voyage à Samoëns, lorsqu'on se borne à la course dont je viens de tracer l'itinéraire, et qu'on n'a aucun intérêt à prolonger son séjour dans cet endroit. Les naturalistes, les dessinateurs, les touristes à la fleur de l'âge et dans la plénitude de leurs forces peuvent seuls endurer de bonne grâce des privations auxquelles le commun des voyageurs n'a que faire de s'exposer sans nécessité.

De toutes les issues de la vallée de Sixt, autres que le chemin qui ramène de l'abbaye à Samoëns, la plus praticable est celle qui conduit à Servoz par le col d'Antherne. Le trajet est de douze de nos lieues, dont cinq ou environ jusqu'aux châlets d'Antherne, où l'on peut passer la nuit, et sept de là jusqu'à Servoz. L'assistance d'un guide robuste est indispensable dans cette traversée où l'on a presque aussi souvent besoin

de son bras que de ses directions. Il est à peu près superflu d'ajouter que cette course ne doit être faite que par un beau temps, et à l'époque où les hautes montagnes sont en grande partie débarrassées de leurs neiges.

Le retour de Sixt à Samoëns et de ce dernier endroit à Tanninges ne peut se faire en voiture que par le même chemin qu'on avait suivi en allant ; mais une fois arrivé à Tanninges, on a le choix de reprendre la route de St-Jeoire, ou de se détourner à gauche pour reprendre celle qui ramène à Genève par Martigny et Bonneville. En suivant cette nouvelle direction, on allonge le voyage d'une demi-lieue ; mais, outre que la différence est en partie compensée par le meilleur état du chemin, on y gagne infiniment sous le rapport des points de vue qui sont bien plus étendus et plus variés ici que de l'autre côté du Môle. Aussi ai-je préféré conseiller cette route-ci pour le retour, vu qu'en faisant le trajet en sens inverse, on tourne le dos à la belle vallée dans laquelle nous allons nous engager.

Laisant donc Tanninges à notre droite, et nous dirigeant au midi entre cette petite ville et le mur d'enceinte de la chartreuse de Mélan, nous allons passer le Giffre au pied de la montagne de Châtillon qui sépare la vallée du Giffre

de celle de l'Arve. On remarque à quelque distance à droite du pont une sommité taillée à pic presque dans toute sa hauteur du côté qui regarde Tanninges, et arrondie de tous les autres côtés. Cette montagne à peu près isolée et que je ne vois indiquée dans aucune carte, quoique sa configuration singulière eût dû la faire remarquer, se nomme la *Vouarde* : elle fait face à celle du Praz-des-Lys à laquelle Tanninges s'appuie au nord. Dès qu'on a traversé le Giffre, la route commence à s'élever en serpentant sur le penchant de la montagne de Châtillon. Elle forme d'assez grands contours, et la pente est si heureusement ménagée, qu'on atteint sans fatigue le sommet du col au bout d'une heure de montée. En faisant cette ascension, on se procure le plaisir de revoir d'un coup d'œil à peu près tout ce qui avait fixé l'attention dans la course qu'on vient de terminer. Un magnifique horizon s'ouvre à la gauche du chemin du côté des vallées de Samoëns et de Sixt. Le Buet se montre ici à découvert par dessus le rideau de montagnes inférieures qui nous en masquait une grande partie lorsque nous étions dans la plaine. Le Crioud, la Tête-Noire, la Pointe de Tenneverges et les glaciers intermédiaires se détachent d'un fond obscur de sommités boisées. Quelques-unes des aiguil-

les de la vallée de Chamonix se découvrent au S. O. de ce groupe, et les trois cimes du Mont-Blanc se font jour par intervalle au-dessus de la haute chaîne des Frêtes qui forme le prolongement de la montagne de Châtillon au midi de la ville de Cluse.

Lorsqu'on est parvenu au sommet du col, la scène change tout d'un coup. On a maintenant sous ses pieds la grande vallée de l'Arve, fermée du côté opposé, entre Cluse et Bonneville, par les montagnes du *Reposoir*, les *Monts Vergy*, et une suite de sommités inférieures, telles que la montagne de *Nancy*, le *Mont-Saxonnex*, le *Brezon*, dont la verdure et les formes gracieusement arrondies contrastent avec les cimes nues, abruptes et profondément échancrées qui s'élèvent sur l'arrière-plan de ce tableau. La sauvage vallée du *Reposoir* s'ouvre à peu près en face du spectateur. Un peu plus loin à gauche, l'œil plane sur la petite ville de Cluse, située au fond du cintre qui termine la vallée d'Arve au levant. Un embranchement de la route y conduit à partir du sommet du col de Châtillon. Le point de partage des chemins se trouve au pied des ruines d'un château qui a donné son nom à la montagne, et qu'on laisse à gauche lorsqu'on se dirige sur Bonneville. Le village ou hameau de Châtillon est déjà sur le revers

méridional du col, c'est aussi là que l'on commence à descendre. Cette descente, la première partie surtout, est fort rapide; le chemin est étroit et pierreux, en revanche il est ombragé par un berceau continu d'arbres fruitiers du sommet du col jusqu'à l'entrée de la plaine, où les vergers font insensiblement place aux vignobles. Cette dernière espèce de culture occupe plus loin le penchant des coteaux jusqu'aux portes de Bonneville, tandis que les plaines basses sont vouées à la production des céréales, ou forment de vastes prairies, trop souvent envahies par les eaux. La route est presque partout tracée à mi-côte sur le penchant des collines.

Nous retrouvons le Giffre à *Marigny*, village considérable à trois lieues de Tanninges et à une lieue et un cinquième de Bonneville, où l'on passe cette rivière sur un pont de pierres fort long. Marigny est sur la rive droite du Giffre qui sépare en cet endroit l'extrémité de la montagne de Châtillon des premières collines du Môle. On voit s'ouvrir sur la droite à l'entrée de ce village une route de traverse qui serpente entre les bases du Môle et la rive droite du Giffre, et va rejoindre la route de Tanninges à St.-Jeoire, à quelque distance de ce dernier bourg.

Le village d'*Aïse*, qu'on traverse une demi-

heure avant d'arriver à Bonneville, est au centre d'un grand vignoble, à l'entrée d'un des principaux chemins ou sentiers qui conduisent sur la montagne du Môle. Cette partie de la route repose sur un sol poudreux, ce qui joint à l'absence complète d'ombrage, et à sa position au pied de rochers dégarnis de verdure, la rend désagréable à parcourir dans les heures du jour où elle est plus particulièrement exposée à l'ardeur du soleil. Elle partage au reste cet inconvénient avec les environs immédiats de Bonneville, où l'on éprouve souvent en été une chaleur insupportable.

Bonneville est à L. 4, 2 de Tanninges, à L. 7, 2 de Samoëns, à L. 8, 9 de l'abbaye de Sixt, et à L. 6, 9 de Genève. Je me dispenserai de m'étendre sur la description de cette petite ville, dont j'ai parlé avec tout le détail nécessaire dans mon manuel de la vallée de Chamonix.

Les voyageurs, partis le matin de Samoëns, feront bien de s'y arrêter pour dîner. Je leur conseille de descendre à *l'Hôtel de la Couronne*, la meilleure anberge non seulement de l'endroit, mais encore de toute la route de Genève à Sixt. S'ils ont quelques heures à passer à Bonneville, ils pourront faire quelques promenades sur la rive gauche de l'Arve, où l'on retrouve de l'om-

bre, et d'où la montagne du Môle se présente d'autant plus avantageusement, qu'on s'éloigne davantage de son pied. De Bonneville même, son sommet est à peine visible.

La belle montagne qu'on a en face de soi lorsqu'on tourne le dos au Môle est le *Mont-Brezon*, bien connu des jeunes touristes genevois et particulièrement cher aux botanistes qui y trouvent une prodigieuse variété de plantes rares. Sa configuration du côté qui regarde Bonneville la fait juger d'un accès difficile; toutefois elle ne l'est point. L'ascension en est du moins beaucoup plus aisée que celle du Môle. Elle offre une bien plus grande diversité de sites pittoresques. Les gîtes y sont aussi beaucoup meilleurs. Par toutes ces raisons elle a obtenu depuis longtemps la préférence sur la montagne du Môle, malgré la position plus centrale de ce dernier, et la vue panoramique dont on jouit de son sommet aigu.

La route de Bonneville à Nangy, et de là à Genève, n'a plus rien à nous offrir de fort intéressant au terme d'une tournée de trois jours bien remplis au milieu des Alpes. Je l'ai brièvement décrite dans le petit volume auquel j'ai déjà plusieurs fois renvoyé mes lecteurs. Tous les traits du paysage se rappetissent et s'effacent à mesure qu'on avance dans la vallée, jusqu'au

moment où la route, débouchant dans la plaine de Genève entre l'extrémité du mont Salève et le coteau de Monthoux, s'embellit d'un autre genre d'aspects que le Genevois, même après la plus courte absence, retrouve chaque fois avec un nouveau charme.

En partant de Samoëns entre 7 et 8 heures du matin, et en faisant une longue halte à Bonneville dans le milieu du jour, on peut aisément être de retour à Genève avant la nuit, dans la saison que j'ai conseillé de choisir pour ce petit voyage.

ITINÉRAIRE.

NB. Les distances sont exprimées en lieues communes françaises, de 25 au degré, et en dixièmes de ces mêmes lieues, représentant 5 minutes de marche moyenne.

§ 1. DE GENÈVE A SAMOENS PAR ST.-JEOIRE.

De Genève au pont de Chêne, L. 0, 6. — Annemasse, L. 1, 2. — Pont de la Menoge, L. 1. — Arthaz, L. 0, 3. — Nangy, L. 0, 5 (L. 3, 6). — Croisée des chemins de Bonneville et de St.-Jeoire, L. 0, 3. — Dite des chemins de Thonon et de St.-Jeoire, L. 0, 2. — Fillinge-dessous, L. 0, 2. — Marsellaz, L. 0 3. — Les Bioles, L. 0, 6. — La Tuilerie, L. 0 5. — L'église de la Tour, L. 0, 5. — St.-Jeoire, L. 0, 7. (L. 6, 9). — Pont de la Risse, L. 0, 2. — Pied de la Serra, L. 0, 4. — Plateau de la Serra, L. 0, 4. — Aranthon, L. 0, 3. — Mieussy, L. 0, 3. — Matringes, L. 0, 5. — Fleirier, L. 1, 1. — Tanninges, L. 0, 2. (L. 10, 3.) — Mélan, L. 0, 2. — La Palud, L. 0, 3. — Verdevant L. 0, 3. — Jutteninges, L. 0, 4. — Vercher, L. 0, 3. — Pont de la Valentine, L. 0, 2. — Berrouge, L. 1, 2. — Samoëns, L. 0, 1. (De Genève à Samoëns, L. 13, 3.)

§ 2. DE SAMOËNS A LA VALLÉE DE SIXT ET
RETOUR.

De Samoëns au Vallon, L. 0, 4. — Sougex, L. 0, 3. — La Balme L. 0, 2. — Les Tines. L. 0, 3. — L'Abbaye de Sixt. L. 0, 5. (L. 1, 7.) — Les Curtets, L. 0, 3. — Le Croz, L. 0, 2. — Le Chernit, L. 0. 4. — Nant-Bride-dessous, L. 0, 3. — Nant-Bride-dessus, L. 0. 5. — Pont dit des Eaux-Rouges, L. 0, 1. — La Croix des Pelly, L. 0, 6. — Le Frenaley, L. 0, 3. — Les châlets de la Combe, L. 0, 5. — Le Fond-de-la-Combe, (à la cataracte du Giffre,) L. 0, 8. (De Samoëns au Fond, etc. L. 5, 7. Allée et retour, L. 11, 4.)

§ 3. DE SAMOËNS A GENÈVE PAR BONNEVILLE.

De Samoëns à Tannings, L. 3. — Pont du Giffre, L. 0, 2. — Sommet du Col de Châtillon, L. 1. — Nant-de-Thiez, hameau, L. 0, 7. — Marigny, L. 1. — Aise, L. 0, 6. — Bonneville, L. 0, 7. (L. 7, 2.) — Contamine, vers l'église, L. 1, 8. — Nangy, L. 1, 2. — Genève, L. 3, 6. (De Samoëns à Genève, L. 13, 8.)

§ 4. RÉCAPITULATION.

De Genève à l'extrémité de la vallée de Sixt

et retour, L. 38, 5 : soit, approximativement, 32 à 33 heures de marche.

TABLEAU DES HAUTEURS.

NB. Les hauteurs indiquées dans le tableau suivant, sont mesurées à partir du niveau de la mer, et exprimées en toises de 6 pieds.

Genève, (au point culminant) T. 203. Le lac Léman, T. 192. Le Mont-Blanc, 2468. Le Calvaire, (cime septentrionale des Voirons) T. 732. Le Pralaira, (cime méridionale desdits) T. 714. Le coteau de Monthoux, T. 297. Le Môle, T. 958. St. Jeoire, T. 295. Mieussy, T. 405. Le Somman, T. 898. La pointe de Marsilly, T. 1043. Tanninges, T. 331. Le col des Gets, T. 697. Samoëns, T. 352. Le Col de Jour-Plane, T. 1045. Le Col de Golèze, T. 1038. Sixt, T. 384. Le Frenaley, T. 421. Le Fond-de-la-Combe, T. 748. Le Crioud, T. 1295. Le Salvadon, T. 1398. Le Mont-Roan, T. 1471. Le Col de Tenneverges, T. 1280. La pointe de Tenneverges, *hauteur présumée* T. 1400. Le Buet, T. 1586. La Tête-Noire de Sixt, *h. p.* T. 1350. Le mont Grenier, T. 1314. Le Grenairon, T. 1397. La montagne de Sales, T. 1632. Le col de la mon-

tagne de Châtillon, (route de Tanninges à Bonneville,) T. 516. La Pointe du Midi, (chaîne des monts Vergy) *hauteur présumée* T. 1150. L'Aiguille-Blanche, *ibid.* T. 1400. L'aiguille de Jalouvre, *ibid.* T. 1333. L'aiguille de Domingy, *ibid.* T. 1055. La Saxonnet, L. 850. Le Brezon, T. 960. Marigny, T. 256. Bonneville, T. 229. Le point culminant des Bornes, T. 420. Le Petit-Salève, T. 455. Le Grand-Salève, (aux Pitons) T. 710. Annemasse, T. 216. Pont de Chêne, T. 212. Sommet du Jura, (au Crêt-de-la-Neige), T. 918.

FIN.